LA TABLE RONDE

AVRIL 1952

SOMMAIRE

MARCEL ARLAND :
La consolation du voyageur (I) 9

VICTOR HUGO :
Lettres inédites 41

ANDRÉ FRAIGNEAU :
Le songe de l'empereur 62

CHARLES PÉGUY :
Note sur M. Brunetière (I) 81

THOMAS MANN :
La rencontre 110

LA RUBRIQUE DU MOIS

AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE L'EXIL
par E. M. CIORAN 136

LES ESSAIS :

CLAUDE MAURIAC : *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*, d'ANDRÉ GIDE ; *Notes sur André Gide*, de ROGER MARTIN DU GARD ; *A la recherche d'André Gide*, de PIERRE HERBART 139

FÉLICIEN MARCEAU : Mon village à l'heure du souvenir 150

LES LETTRES AMÉRICAINES :

GILBERT SIGAUX : La vraie vie est absente 152

JACQUES TOURNIER : Mythologie américaine 155

LES LETTRES ANGLAISES :

GIACOMO ANTONINI : Le roman anglais depuis la guerre. 157

ÉRUDITION :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : De Jean-Jacques à Bergson. 161

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Le prince de Hombourg..... 163

MICHEL BRASPART : Une histoire invraisemblable.. 167

MICHEL DÉON : Victor Hugo, An LII..... 170

LE CINÉMA :

M. B. : Le cinéma français attend ses Copeau et ses Vilar.. 171

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Nouveautés à l'Opéra..... 174

CLAUDE ELSEN : « Comprendre » la Musique..... 177

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : L'amour des pierres..... 180

★

CORRESPONDANCE

★

LA CONSOLATION DU VOYAGEUR

« On croyait entendre cet oiseau sans nom qui console le voyageur dans le vallon de Cachemire. »

CHATEAUBRIAND.

LÉGENDE DES MORTS ET DES VIVANTS

Au seuil de la maison, cette femme qui regarde, la main au-dessus des yeux, approcher une voiture, puis me regarde en descendre et venir à elle, c'est une mère qui ne reconnaît pas encore son fils. La mère a soixante-quinze ans, son fils bientôt cinquante ; elle y voit peu et j'ai dû changer. Et puis c'est ma mère, c'est moi : n'en demandons pas trop.

« Bonsoir.

— C'est donc toi? Je ne t'attendais pas. »

Sans doute, après deux ans.

Le dîner. J'ai apporté des gâteaux. Elle me dit qu'ils sont bons, mais qu'ils doivent coûter cher ; que d'ailleurs tout coûte cher aujourd'hui, que l'on ne sait pas comment l'on parvient à vivre, que le monde n'est pas étouffé de scrupules...

J'ai posé les deux coudes sur la table, et la tête entre les mains. J'entends la voix de ma mère, tantôt plaintive, tantôt grosse de revendications, soudain hésitante et d'une étrange jeunesse. Elle parle des récoltes, des parents, des morts. J'entends : j'écoute à peine. C'est un rite ; je m'y suis prêté, à cette même place, depuis mon adolescence. D'autres voix se sont longtemps mêlées à celle-là ; je les retrouve à travers elle. Ma mère sait bien ce qu'elle représente ; elle est la dernière à parler et parle au nom de tous, devant cet homme dont elle ne voit que les mains et le front. Quelque chose pourtant me semble manquer ; je cherche : oui, le battement de l'horloge.

RF BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PÉRIODIQUES

« L'horloge ne marche plus?

— L'horloge? Mais, mon pauvre enfant, la corde est cassée, la corde du poids. »

Un peu plus tard, je me prends à demander s'il y a encore un chat ; non, il n'y en a plus ; d'ailleurs il n'y a plus de souris.

Au dehors, une nuit de septembre, l'une des plus belles de cet été pluvieux. Fixée au cœur du ciel, une lune petite, précise, éclatante ; et les maisons se ratatinaient sous la lumière. Il faisait doux ; je me suis promené jusqu'à minuit à travers le village, montant et descendant la longue rue, m'arrêtant parfois près d'une fontaine ou d'un bouquet de sureaux. Je ne puis dire comme je me sentais heureux. Pas seulement heureux, mais enfin moi-même, en équilibre dans ma vie, à ma place sur ce coin de terre.

Je n'y connais plus grand monde : quelques cousins et quelques amis d'école. J'irai les voir un autre jour ; ce soir, je les retrouve à mon aise dans la rue déserte. Beaucoup de maisons ont changé. Voici celle où je suis né et où j'ai passé ma première enfance ; la lucarne de l'évier est devenue une vraie fenêtre ; c'est drôle : on doit voir clair à présent dans la cuisine ; il me semble que rien ne peut remplacer l'ombre que j'y ai connue, les murs et le sol humides, l'oppression, l'angoisse, le bon silence aussi et les ravissements. On a élevé d'un étage l'ancienne maison de M. Laurent ; si basse qu'elle fût, elle suffisait pourtant à abriter jadis, avec le petit homme solennel entre sa haute casquette et ses énormes sabots, toute la science du monde (il avait été commis de pharmacie), l'étendard de la libre pensée, ainsi qu'une bonté éperdue. Ici, la maison de la vieille Rose, morte depuis trente ans ; ici celle de Pachaume le maquignon ; le jardin de Mlle Aimée, d'où nous croyions découvrir, certains soirs d'été, l'étoile Antarès ; un puits, une mare comblée, des ruines ; je ne sais où, le ruissellement d'un lavoir ; par instant, venue d'un verger, une lourde odeur de prunes.

Tout cela est en moi depuis si longtemps, que, de le retrouver ce soir, c'est un peu comme si j'apercevais, sans m'y attendre, mon visage. Et parmi ces maisons, parmi leurs hôtes, morts ou vivants, il n'en est guère dont je n'aie tiré le sujet d'une histoire. Certes, je n'en ai point fait la chro-

nique, mais la légende, donnant à Pierre, pour son tourment, la femme d'Octave, à Jean celle qui lui avait été refusée, et dans un foyer paisible introduisant un drame. Pourtant je ne sais plus aujourd'hui où commence la fiction. Et ce vieux quartier silencieux, avec ses trous d'ombre et ses toits éblouis, ne semble pas le savoir davantage. Nous sommes en accord. Si je tends l'oreille, de très loin m'arrive un nasillement d'accordéon. C'est dimanche : la jeunesse danse dans la grande salle de la mairie. Et voilà un instant, bras dessus, bras dessous, deux filles et deux garçons marchaient derrière moi, avec des chuchotements et des fous rires. Ils se turent en me dépassant ; puis ils se sont retournés, mais n'ont pas reconnu ce promeneur romantique. Un peu plus loin, leurs voix ont repris, claires, impérieuses, à la mesure de leur jeunesse et de cette belle nuit. Mais je n'ai pas éprouvé la moindre gêne ; je me disais que depuis toujours je songeais à eux, à eux aussi.

Devant la dernière maison, se dresse un petit calvaire ; des fils de soie luisaient aux angles du piédestal : c'est là que les vaches qui rentrent des champs, viennent frotter leur fanon. Puis une côte ravinée descend entre des buissons et des murs de terre ; je m'y suis engagé : un sol glissant et semé de flaques boueuses, une odeur de bouse et d'herbe humide. Sous un marronnier, près d'un dernier lavoir, coulait une fontaine, celle que j'entendais depuis quelques instants, celle que nous appelions, enfants, la fontaine du Mal. Par le trou d'une haie, j'atteignis un champ, qui surplombe une profonde vallée. Mais la vallée n'était qu'un fleuve de brouillard entre deux chaînes de collines, un fleuve immense, immobile et frappé par la lune. L'étrange paysage ! on l'eût dit tout frais issu d'une convulsion de la terre, mais déjà paisible et sûr de ses lois. Je ne sais pourquoi je me suis mis à rire. Je songeais à des livres, à des théories, à des amis, à cette agitation qui me trouve souvent sans résistance, à des cafés, à des entretiens où l'on règle en dix jours le sort de l'esprit et des arts, même à de grands paysages qui m'ont fait gémir d'aise et de gratitude. Paroles, fièvre et spectacles, tout prenait ici son exacte figure et son vrai poids, ici, sur ce petit champ où je suis venu maintes fois m'allonger après l'école, tandis que,

près de moi, mon grand-père cueillait des prunes et que des feux s'allumaient dans la prairie. « Voilà six pieds de terre, s'écriait M. de Saint-Cyran, devant lesquels un homme ne craint ni le roi ni personne. » J'en réclame un peu plus, étant moins austère. Pas tellement plus, après tout ; ce que j'ai reçu, je ne l'ai pas encore épuisé. — Loin de vous, ce soir, je songe à ce que j'ai reçu, et il m'est doux d'y songer.

*

Mais le lendemain, quelle grisaille ! Il a suffi d'un jour de grand soleil pour que toutes les pluies de l'été montent de la terre et la recouvrent de brume. Pas de vent, un air moite, une campagne engourdie. Ce pays n'est pas fait pour le brouillard ; c'est de sa précision qu'il tire sa beauté, et jusqu'à ses secrets.

Je ne suis pas sorti. Une fois encore j'ai exploré les armoires, les caisses et les enfonçures. J'ai trouvé une jarre de grès d'une élégance huileuse — et les *Exercices de la vertu et de la perfection chrétienne* du P. Rodriguez, bien connu de Pascal. Puis, songeant à vous, j'ai commencé ces pages, comme une lettre que peut-être vous ne lirez jamais, mais qu'il m'est nécessaire de vous écrire.

A peine vous ai-je quittée, vous êtes avec moi, plus présente qu'avant ; vous êtes en moi ; nous retrouvons ensemble, dans les bois d'Auberive, cette petite combe dont la nudité nous brûle ; et je ne cesse de vous parler : dans la solitude, il n'est pas d'homme plus hardi que moi, ni de plus éloquent dans le silence.

Tout était changé ce matin. La nuit, un grand coup de vent avait fendu et balayé le brouillard. Je l'ai senti en m'éveillant. Les volets fermés, sans ouvrir les yeux, je devinais le soleil, non point seulement à cet air doré qui traverse les volets et les paupières, mais à l'accent des voix qui me parvenaient de la rue : celle du laitier, celles des vieilles femmes ou des enfants ; elles se risquent, elles montent, elles chantent, elles attendent et déjà savourent. La journée s'annonce comme une aventure.

Jusqu'à midi, je suis resté derrière la maison, assis sur une

pierre, dans le jardin en friche. A travers les vieux poiriers, on découvre la croupe d'une colline. Les vergers, les vignes, les bouquets de tilleuls où s'abritent les ruches, tout était vif et frais sous le soleil, et tendu comme pour vivre en quelques heures l'été que nous n'avions pas eu. Pour moi, au bord de ce paradis, je différais encore d'y entrer, et c'était un plaisir. Nous verrons ce soir, et je sais les chemins que je vais prendre. En ce moment, il suffit de regarder — fût-ce cet arbre infirme : il n'a plus de feuilles et soutient à peine, au bout de ses moignons, deux ou trois pommes rabougries ; mais il ne perd pas un atome de lumière.

Il fallut enfin sortir. Ce qui m'ennuie dans mes promenades, c'est de rencontrer des gens que je ne connais ou ne reconnais point. S'ils ne me connaissent pas non plus, passe encore : un bonjour, et tout s'arrange. Mais un simple bonjour à cet homme qui dresse une échelle contre un prunier — un prunier que, peut-être, autrefois, nous avons pillé ensemble ! Cela me fait penser à mes rencontres de la *N. R. F.*, quand un garçon vient me voir, dont je ne sais plus le nom, et qu'il me parle, m'interroge sur un manuscrit, me rappelle les « conseils » que je lui ai donnés. Et parfois survient un autre visiteur, que je ne me remets pas davantage. Ils se regardent et me regardent ; comment les présenter? Je m'en tire (assez mal) en prenant chacun d'eux à part, et dans un murmure : « Je ne peux vous présenter ce monsieur ; je le connais à peine et ne me souviens plus de son nom. » Mais il est plus facile de le raconter que de le faire.

L'homme au prunier était un de mes cousins, comme moi en vacances. Il m'apprit que cette année, par l'effet de la pluie, les prunes étaient molles, vertes et sans saveur. Cela me sauva, car tout le village cueillait des prunes, si bien qu'en passant près des cueilleurs, je disais d'abord : « Bonjour, » ajoutant, pour peu que l'on m'eût répondu d'un ton familier : « Elles ne sont pas fameuses, cette année ! » On s'écriait : « Ah ! pour ça, non ! » Je commentais alors : « Elles sont molles et pourtant pas mûres. » Puis, en guise d'adieu, le front sagace : « C'est la pluie. »

N'importe : quand j'atteignis la vallée, quel soulagement ! Plus de vergers ; des prés déserts, quelques trembles le long

du ruisseau, là-bas une baraque en ruine, mais partout ce grand air d'exil et de recueillement qui m'a toujours ravi. Je suis chez moi, et n'ai de compagnie que le bruit de mes pas sur les cailloux de la route. C'est encore trop ; mieux vaut marcher sur l'herbe de l'accotement. De tels paysages ont leur pudeur ; on ne les conquiert pas : il faut qu'ils vous accueillent.

Il me semble que je pourrais me passer de beaucoup de choses, de mes livres, de tout tableau, même, quelque temps, de mes amis, pourvu que, de loin en loin, je vive une heure dans une campagne que j'aime. Celle-ci, je la connais depuis toujours ; mais elle n'a rien perdu de sa fraîcheur ; elle ne cesse de m'atteindre et de me surprendre. C'est que d'abord elle se montre libre. Pas la moindre trace de contrainte. Et que la nature soit naturelle, cela n'est pas si fréquent. Mais que, naturelle et libre, elle n'en suive pas moins, dans ses lignes et ses couleurs, un rythme si sûr qu'il relègue dans les musées les plus belles œuvres d'art : voilà le miracle. C'est un miracle de la Grâce ; car l'on dirait que pour le paysage aussi il existe une Grâce ; mais cette fois elle ne vient plus du ciel, ni du ciel de Pascal, ni de celui du P. Rodriguez. Elle vient de la terre, de cet arbre, de ces joncs pâles, de ce brin d'herbe. Elle se traduit par la liberté de chaque chose et l'accord du tout. Il n'est aucune parcelle de cette vallée qui ne puisse longuement retenir le cœur ; mais de chacune, quelque plaisir que l'on y prenne, il en va comme de chaque mot d'une phrase : on en aurait vite épuisé le charme, s'il n'y coulait l'esprit de l'ensemble.

Après cela, un bout de champ, deux hêtres, une ornière, c'est bien assez pour le courant des jours — ou même, entre des buissons, ce sentier que je viens de prendre.

A peine un sentier : une piste, qui se dirigeait vers les bois. Elle s'effaça et je me trouvai en pleine broussaille. Il ne me restait plus qu'à foncer, les coudes tendus, pour atteindre la futaie. Le pluvieux été, qui a ramolli les prunes, a fait grand bien aux arbres libres. Je n'ai jamais vu tant de feuilles ni d'ombre à la fin de septembre. Ni de mousse, ni de champignons, ni de guêpes dans les clairières ou sur les buissons de mûres. Mi-ombre, mi-soleil, toute la clairière bourdonnait.

J'allais m'asseoir sur un tronc abattu : un coup de fusil éclata, si proche, si menaçant, que je me sentis rapetisser. A vingt pas de moi, un chien aboyait férocement. J'attendis un instant, puis, avec des mots flatteurs, je m'approchai de la bête ; elle s'aplatit, pointa le museau entre les pattes en roulant de gros yeux tendres. Et le chasseur apparut, qu'un arbre m'avait dérobé.

« Tu aurais pu me prévenir.

— Penses-tu ! Il faut bien donner des émotions aux touristes. »

Celui-là, je ne pouvais manquer de le reconnaître, ne fût-ce qu'à sa démarche. Elle n'a pas changé depuis l'école, à la fois pleine d'assurance et de réserve. Et ses traits ont la même expression : Tiennot Lambert peut se passer du monde. Nous allâmes côte à côte nous asseoir sur le tronc d'arbre, et le chien s'étendit à nos pieds, satisfait de son rôle et de ses longs efforts.

« Tu vas à la chasse pendant que tout le village est aux prunes?

— C'est bien pour ça que j'y vais, dit-il tranquillement.

— Mais les prunes vont tomber, pourrir. Elles ne sont pas fameuses cette année, avec les pluies... »

Dans le regard, une lueur amusée :

« Laisse, dit-il. Si elles tombent, j'en ferai de l'eau-de-vie. Et toi, qu'est-ce que tu es venu faire au bois? Tu cherches une histoire pour tes livres?

— Je me promène, c'est tout. »

Mais lui, sans m'écouter, et la main posée sur la croupe du chien :

« Tu te rappelles, reprit-il, les histoires qu'on se racontait entre gamins, le soir, dans les prés? Il y avait une fois une fille dans les roseaux...

— Oui, celle qui était folle, parce qu'elle avait perdu son enfant.

— Non, parce qu'elle avait été séduite par le monsieur du château, et qu'il l'avait abandonnée.

— Peut-être ; mais il y avait aussi un enfant. Et elle chantait.

— Elle chantait, je me rappelle, et mieux que toutes les

filles du village ; mieux même que la demoiselle de la poste, qui chantait à l'église. »

Il ajouta d'un ton négligent :

« Tu sais, depuis ce temps-là, il y a eu d'autres histoires. »

Nous avons ainsi bavardé jusqu'à la nuit.

★

Ce jeu des histoires, je ne sais qui de nous l'avait trouvé. Il ne dura guère qu'une saison ; encore échouait-il souvent. C'est qu'il y fallait un lieu, un instant et une humeur propices. Du printemps à la fin d'octobre, une ou deux fois la semaine, nous nous réunissions le soir dans la prairie dont je vous ai parlé, près du barrage de la rivière. Après la fenaison, on y amenait les vaches ; elles n'aimaient pas l'aventure et se passaient de surveillance. Quand la nuit approchait, nous allumions un feu de roseaux et de menues branches ; alentour, sur l'herbe rase, notre petite bande s'installait. Et voici le jeu ; l'un de nous disait une phrase : c'était le début d'une histoire. D'une histoire que chacun, en silence, et partant de ce début, essayait d'inventer. Le temps de la gestation variait, et de même la qualité du silence, que menaçaient les fous rires et les bâillements. Quelqu'un disait enfin : « On y va? » Alors, mêlant nos trouvailles, nous essayions de composer une histoire. Il y avait de tout dans ces contes : souvenirs de lecture, potins de village, crimes de journaux, obsessions enfantines, obscénités d'auberge. Parfois, vraiment, ça n'allait pas, c'était trop baroque, ou trop bête, et nous laissions tomber notre fable. Mais il arrivait aussi qu'elle prît forme et que soudain le héros se mît à vivre. Plus de rires : une surprise, une attente, et même une sorte de trouble. Car il semblait que l'histoire ne fût plus faite de nos pauvres bribes, qu'elle existât en dehors de nous, et que tout notre effort n'eût servi qu'à la révéler, comme le doigt qui mouille, presse et fixe enfin les belles images de décalcomanie. Certaines fois, je me le rappelle, l'histoire achevée, nous sommes quelque temps restés sans rien dire, l'air assez gauche, mi-filou, mi-dupe, la gorge un peu nouée.

Le domaine du village s'achève à la rivière ; jusque-là,

nous étions maîtres et seigneurs. Puis c'était un sol étranger, tout ensemble hostile et séduisant. C'étaient *les autres;* nous les appelions, nous, garçons de la colline, « ceux du Trou. » A travers les arbres, on apercevait, à une demi-lieue, leur petit village, leur clocher bas et le misérable moulin dont ils tiraient orgueil. Leurs vaches aussi étaient plus frêles que les nôtres; même leurs chariots, que l'on voyait passer au loin, lentement, écrasés sous les gerbes. Quelquefois l'un de nous, pris d'une sainte fureur, tendait le poing vers l'autre rive et criait : « On ira les réveiller un jour, ces grenouilles ! » Quelquefois aussi, de l'autre rive, un garçon parlait d'éclatantes raclées et de tripes au soleil, ou simplement crachait vers nous.

Cette année-là, nous connûmes les bornes de notre patience Nous avions depuis Pâques dressé et mûri nos plans. Les longs soirs de l'été nous permirent de suprêmes retouches. Ce fut, je crois, la veille de la rentrée, vers deux heures, que notre expédition s'ébranla. Je citerai Octave, dit Bel-Œil, parce qu'il louchait, malingre, légèrement boiteux, mais nanti d'une fronde et fort habile à mordre; Abel, frère d'Octave, dit Bébel, ou le Jumeau, la main preste, au surplus ventriloque; Charles, dit Napoléon, parce que son oncle s'était marié en Corse. Venaient encore Louis Desfontaines, ou mieux Goret, qui à douze ans fessait habilement sa grand'mère; Marcel, fils du fossoyeur et d'une miraculée, lui-même enfant de chœur, la mine angélique et de ce fait surnommé Gabriel; Claude Poupin, qui justifiait le double surnom de Grosse-Tête et de Tête-vide; le fils Truchot, dit Truc et Cruchon; moi-même, et de moins fameux. Moquez-vous de ce dénombrement épique : c'était là, je vous l'assure, de bonne piétaille.

Voilà quelques instants, je retrouvais ces noms et ces visages, tandis que je me promenais dans une allée de sable, derrière les jardins. Avec la nuit, un vent vif s'était levé. « Ces gamins, me disais-je, sont aujourd'hui tout proches de la cinquantaine, hommes de sens et de poids, qui sait? conseillers municipaux. Pourtant, si j'allais les rejoindre l'un après l'autre ce soir, près de leur femme et de leur progéniture, si nous bavardions, un verre en main, de notre enfance :

entre les cheveux gris et la joue rugueuse, je verrais bien pointer l'oreille de l'ancien croisé. »

Nous n'avions pas de chef. Jamais aucun de nous n'a su commander, ni obéir. Goret lui-même, qu'une précoce expérience, jointe aux dons les plus naturels, eût pu placer à notre tête, préférait jouer les francs-tireurs. Mais en chemin nous rencontrâmes Tiennot Lambert, qui voulut bien se joindre à nous, au titre d'observateur et, le cas échéant, d'infirmier. Nous ne discutions pas son prestige : celui de l'âge (il avait quinze ans), mais plus encore celui du calme et de la réserve. Lambert était son prénom, Tiennot celui de son père ; je ne l'entendis jamais appeler par son nom de famille.

Notre plan avait la simplicité des grandes œuvres. Au seuil de la vallée, la bande se dispersa ; chacun, tantôt courant à l'abri des arbres, soudain rampant, rejoignit son poste : les uns près de la passerelle du barrage, les autres deux cents pas en amont, là où la rivière, avant de faire un coude, s'évase et n'arrive qu'à mi-jambe. Au signal convenu, les deux armées s'élanceraient sur l'autre bord, encerclant ainsi celle du Trou.

Celle du Trou était bien là ; à travers les roseaux, nous pouvions l'apercevoir : une douzaine de garçons étendus sur l'herbe, près de leurs vaches, à la lisière de l'ombre. « Qu'est-ce qu'ils font? Tu entends leur musique? » L'un d'eux, le plus petit, assis en tailleur, jouait de l'harmonica ; les autres restaient immobiles, couchés sur le ventre ou le côté, mâchant un brin d'herbe, silencieux. L'air achevé, ils gardaient la même pose et le même silence ; le petit musicien secouait alors son instrument, reprenait souffle, puis regardait en souriant ses compagnons. On lui répondait d'un sourire ou d'un signe de tête ; et de nouveau il portait à ses lèvres l'harmonica. Et nous aussi, sur l'autre rive, nous restions sans bouger ni rien dire, après chaque air en espérant un autre, mais la conscience si mauvaise que nous évitions de nous regarder.

Je serais resté là jusqu'au soir, si Tiennot Lambert, me touchant l'épaule, ne m'eût dit : « Voilà ma cousine ; viens, nous irons lui dire bonjour. » Je le suivis sur la planche du

barrage, puis le long de la rive étrangère. Nous passâmes à quelques mètres des ennemis ; mais l'enfant jouait, et nul ne sembla remarquer notre présence. Les joies de la conquête se mêlaient en moi à l'obscur remords d'une trahison.

Dans un clos voisin, une dame ramassait des mousserons. Je dis une dame, puisqu'elle était vêtue de noir, chaussée de bottines, au surplus parente de Lambert. Elle l'embrassa et me tendit la main.

« Maigre récolte, dit-elle en nous montrant son panier. Pourtant il a plu et le temps est doux. »

Puis elle nous demanda de l'accompagner : nous goûterions chez elle, et Tiennot Lambert y retrouverait sa petite cousine, qui n'avait pas encore regagné le pensionnat.

« Je ne savais pas, » dit Tiennot, qui rougit, malhabile au mensonge.

L'on s'achemina vers le Trou. Nous étions bien sur un sol étranger. L'ombre semblait plus fraîche, plus sourd l'accent des voix ; l'herbe même, à nos pieds, n'offrait pas la même résistance que chez nous. Cependant, proche du but, Tiennot Lambert avait recouvré son calme, et je m'émerveillais de l'entendre parler, avec une sobre assurance, des travaux de la saison et des parentés communes.

Au fond d'une cour, un pavillon jaune, où s'accrochait une glycine : non, ce n'était pas là maison de paysans ; et la jeune fille qui vint à notre rencontre, avec tant d'aisance dans sa tenue bleu sombre de pensionnaire, Goret lui-même l'eût appelée « Mademoiselle ». Tiennot Lambert disait : « Cousine, » elle, tantôt « Lambert », parfois, d'un ton plaisant : « Cousin. »

Dans l'ombre de la cuisine, nous avons goûté de noix, de miel et de confitures. La mère, assise à l'écart près de la fenêtre, lisait un journal ; pourtant, une ou deux fois, je surpris son regard, qui, de l'un à l'autre des jeunes cousins, semblait chercher, approuver un accord. Puis, quand vint pour nous l'instant de retourner au village :

« Reine, dit-elle à sa fille, tu ne leur donneras pas un souvenir?

— Un souvenir? Mais oui... Mais quoi? »

Elle cherchait, mi-rieuse, mi-contrite.

« Peut-être un livre, maman?... C'est cela, un livre, Lambert, voulez-vous? J'en ai une pleine étagère. »

Nous la suivîmes dans sa chambre, d'abord jusqu'au seuil, que nous n'osions franchir. Mais elle nous pressait : il fallut entrer. Il me semble que je ne vis rien, sinon la fenêtre, ouverte sur le noyer de la cour. La jeune fille, dressée sur la pointe des pieds, lisait les titres, ajoutait un commentaire, puis, se tournant vers nous, elle secouait la tête, pour écarter les cheveux blonds qui lui coulaient sur l'épaule.

Au retour, nous avons longtemps marché sans rien dire, mais le pas vif, le nez tendu, savourant la fraîcheur et la tombée du soir. A l'horizon, au-dessus d'une haute colline, pointait le clocher de notre village ; dans les prés, autour de nous, les vaches s'acheminaient vers l'étable ; nous entendions leur souffle paisible, et parfois tintait une clochette.

« Tu ne regrettes pas d'être venu?

— Mais non. Et toi?

— Oh ! moi... » dit-il, la voix gonflée.

Un peu plus loin, en homme averti :

« Vous êtes fiancés? demandai-je.

— Pas encore. Quand elle reviendra, après son brevet, dans deux ans, trois au plus. »

Il se recueillit un instant, pour ajouter :

« En tout cas, je n'en aurai jamais d'autres. »

C'était le crépuscule, quand nous arrivâmes au pied de la colline. Et déjà nous dépassions la barque du cantonnier : derrière nous, quelqu'un se mit à courir, qui nous rattrapa ; nous reconnûmes la petite Berthe, la voisine de Tiennot Lambert, gamine de mon âge, sèche et noiraude.

« Vous ne m'attendiez pas ! » dit-elle, s'efforçant de rire, comme d'une farce, mais la voix pointue.

Lambert n'avait pu retenir un geste agacé :

« Qu'est-ce que tu fais dehors, à cette heure-ci?

— Et toi, dit-elle, d'un ton soudain fêlé, tu crois que je ne sais pas d'où tu viens?

— Ce sont tes affaires? »

Elle avait dû longtemps nous attendre, dans l'humidité de la vallée. Nous la voyions grelotter parfois, et serrer les dents. Petite, maigre, les mains pendantes et crispées :

« Tu l'as vue, reprit-elle, celle du Trou, la grenouille, ta rainette ! »

Tiennot marcha plus vite ; mais l'enfant, furieuse :

« Tu as beau faire, tu ne l'auras pas. Ce n'est pas pour toi, grande bête. »

Elle essayait en vain de modeler son pas sur le nôtre, restait en arrière, puis courait pour nous rejoindre et de nouveau se voyait distancer. Pourtant elle nous défiait encore et jetait par bribes, haletante :

« Elle se moque de toi, ta belle. Elle en a d'autres, tu sais. Elle en a d'autres, je les connais ! »

Soudain elle renonça, criant : « Tiennot ! » d'une voix tout ensemble si malheureuse et si enfantine que le garçon, un instant, s'arrêta.

Nous entendions Berthe renifler et gémir. Tiennot, sans doute, n'y restait pas insensible ; je le vis hésiter, je le vis lui-même malheureux. Et je m'émerveillais d'apprendre, fût-ce en témoin, ces grandes luttes du cœur. Enfin, haussant l'épaule : « Allons, » dit-il. Nous reprîmes notre marche. Il allait d'un pas ferme, la tête fixe et semblait lourd d'un tendre orgueil. « C'est qu'il porte son amour, me disais-je, et que rien n'est plus beau qu'un tel amour. »

★

C'est déjà l'automne au calendrier. Mais a-t-on vu pareil automne? Tout est vert, sinon, sur la colline, un champ de maïs, une vigne rougeâtre. Parfois, avec la nuit, un peu de brouillard monte des champs et nous cache la lune ; mais dès l'aube il suffit d'un coup de soleil, la brume se déchire : voici la plus fraîche, la plus jeune campagne. Chaque jour est plus beau que la veille. Les gens se regardent et n'osent y croire.

Je vais vous dire l'un des grands attraits de mon quartier : c'est la pompe. Je la vois de ma fenêtre, de l'autre côté de la rue. Sans la voir, je l'entends de mon lit, vers six heures, tandis que ma chambre commence à grisailler. La manivelle tourne lentement et grince, s'arrête, repart. Ce matin, j'ai entrouvert les volets et j'ai aperçu une vieille femme, aux

cheveux jaunes, qui tout ensemble la poussait des deux bras et s'y retenait. Quand le seau se fut rempli, elle resta longtemps immobile, un peu voûtée, épiant les jardins humides, les premiers bruits des étables et déjà le petit jour.

Le jour venu, la pompe, jusqu'à dix heures, ne cesse guère de chanter. Une chanson pour chacun, dirait-on, et celle qu'il porte en lui : légère, violente ou plaintive. Ce n'est pas dans les mains, ni dans l'écriture, qu'il faut chercher un homme, mais dans la façon dont il tourne et fait chanter une manivelle. — Vous souriez : il est vrai que je résisterais mal à l'épreuve. Je vais à la pompe, tête baissée, comme au danger ; je l'ébranle furieusement, puis laisse agir le sort. Si l'eau coule comme elle doit, je la regarde avec une modeste assurance ; si elle s'arrête trop tôt, rien au monde ne me ferait recommencer l'aventure.

Vers dix heures, et presque toujours la dernière, c'est le tour d'une longue fille du quartier. Je ne sais pas son nom ; elle habite à quelques maisons de la mienne. Quelquefois je l'entends, qui, du pas de sa porte, fredonne, appelle une poule ou salue un passant. Elle jaillit enfin de sa maison, un seau à la main ; et les cent pas qui la séparent de la pompe, elle en fait la moitié en courant ; elle s'arrête et plie les genoux pour attacher une sandale, puis de nouveau s'élance. D'ailleurs très calme en tournant la manivelle, bras et jambes nus, souple dans sa robe de toile blanche, non pas belle, mais saine, agréable. Deux ou trois fois pourtant, je l'ai vue arriver plus lente, l'air sage et digne, en petite ménagère appliquée à sa tâche ; et je devine l'impatience du pied, mais le scrupule satisfait. On m'a dit qu'elle était fiancée ; il arrive que le garçon, à l'instant qu'elle se dirige vers la pompe, s'en approche lui-même. Chacun d'eux emplit son propre seau ; ils causent un instant ; lui, on ne l'entend pas ; mais elle parle et rit très haut : elle n'a rien à cacher. Puis l'on se quitte. C'est ainsi qu'aujourd'hui tout s'est passé ; mais comme elle regagnait sa maison, elle a rencontré deux petits enfants qui montaient la rue ; posant le seau, elle s'est accroupie devant eux et les a pris, l'un après l'autre, entre ses bras ; ils se débattaient avec des rires, tandis que claquaient sur leurs joues de gros baisers.

Ne croyez pas que ces menues idylles m'empêchent de lire le P. Rodriguez. Aussi bien, son livre est lui-même une idylle : celle de l'âme et du Bien suprême. Il en propose d'illustres exemples, qu'il tire de la vie des saints ou des moines au désert. On y trouve un curieux mélange de grandeur macabre et de suavité ; des traits qui ne pouvaient sans doute suffire à apaiser l'humeur de Pascal, comme celui de saint François de Bergier, duc de Gandie, qui « se plaisait extraordinairement à la chasse de l'oiseau », mais qui, « aussitôt que le faucon était près de fondre sur sa proie, en détournait les yeux pour mortifier sa curiosité. » Mais aussi, à propos du même saint, ce bref tableau qui ne me semble indigne ni de Pascal, ni de Bossuet : « L'Empereur l'ayant choisi pour conduire le corps de l'Impératrice à Grenade, lorsqu'il fallut le délivrer au clergé de cette ville, et qu'on eut ouvert le cercueil afin que, suivant ce qui se pratique d'ordinaire en de telles cérémonies, il jurât devant les témoins, à la vue du visage de cette auguste princesse, que c'était celui de l'Impératrice : ce fut un spectacle effroyable à tous ceux qui étaient présents, de n'y rien voir qui la pût faire reconnaître, et de n'y trouver qu'un amas hideux et confus de pourriture, de corruption, de néant. »

D'autres récits sont à peu près intolérables, qui poussent jusqu'au délire un marivaudage d'abjection et de sanie. A chaque page, c'est une mêlée d'anges et de démons, des tortures, des coups de tonnerre et des soupirs d'extase. Du sein pourri d'une cancéreuse, les vers qui tombent se changent en perles. Pour sauver du Purgatoire un prélat qui aimait trop les mots plaisants, il faut que sept moines pendant sept jours gardent le silence. Si un ermite, par sept fois, résiste au sommeil, sept couronnes apparaissent au ciel. Si l'on ouvre le cœur d'un homme qui n'a aimé que Jésus, sur les deux parties du cœur, le nom du Bien-Aimé se trouve écrit en lettres d'or...

Lisant ces belles histoires, je me sentais un peu jaloux du R. P. Rodriguez. C'est qu'il m'arrive de rêver, moi aussi, à une sorte de Légende dorée. Je crois bien qu'elle s'est formée en moi, peu à peu. Elle disparaît parfois, et pendant longtemps — ce ne sont point mes jours les meilleurs. Mais il me suffit d'être seul et presque libre, comme aujourd'hui, sur

une terre que j'aime : je retrouve aussitôt les héros de ma Légende, et d'autres qu'ils entraînent, que j'hésite à reconnaître, qui déjà ont pris leur place. Si je partageais la Grâce du bon Père, je ferais voir dans leur vie, dont on dit qu'elle est sans histoire, autant d'aventures et d'inquiètes recherches, d'enchantements et de miracles, qu'il en tient dans les deux tomes des *Exercices*. Ce sont les plus humbles qu'il faudrait accueillir d'abord. Pas même une vie, mais une heure, un geste, un mot. Celui-ci par exemple, qui vient de ma grand-mère, et que ce matin, encore incrédule après trois ans, ma mère me rapporte : « Vers la fin de sa vie, il fallait la surveiller, parce que tout ce qu'elle avait, elle le donnait au premier venu : aux enfants, aux voisins, aux visiteurs — à des gens qui n'en avaient pas besoin, tu penses ! Si bien que je lui ai dit un jour : « Mais à ce compte-là, pourquoi donc avoir peiné, toute ta vie, t'être privée comme personne, t'être rongé les sangs pour deux sous? » Elle m'a répondu : « C'est que je ne savais pas. »

J'ai retrouvé, dans un album d'enfant, une photographie : tous les écoliers du village, voilà quarante ans, groupés autour de leur maître. J'y figure, et ne tire point vanité de ce gamin maussade. Auprès de moi, un garçon aux yeux clairs et au grand nez sourit éperdument par la longue fente de sa bouche. Il mourut l'année suivante. C'était, je crois, le meilleur d'entre nous ; je ne l'ai jamais vu se battre, ni refuser un service. Le plus travailleur aussi, mais peu doué, et tout son effort ne parvenait pas à déjouer les mauvaises notes. Sa mère ne pouvait le lui pardonner ; cette paysanne inculte, jalouse et violente, s'était juré de faire de son fils un monsieur. Elle le rouait de coups. Après l'école, quand il rentrait chez lui, nous savions qu'elle l'attendait, le manche du balai à la main, et qu'il allait payer l'erreur du problème ou les fautes de la dictée. Parfois, nous l'accompagnions jusqu'à la porte, essayant de le retenir ; mais lui, hochant sa longue tête : « Il faut bien, disait-il. » Un instant plus tard, commençait la danse. Le père n'était pas méchant, mais il tremblait devant sa femme et préférait, en de telles occasions, gagner l'écurie ; au reste, illettré lui-même, il comprenait le prix de la science. — Le fils fut si bien encouragé à la science qu'il lui vint à

l'oreille un abcès. Ce fut l'affaire de huit jours. Nous sommes allés le voir mourir. Du grenier habituel, on l'avait descendu dans la chambre de ses parents ; sur l'oreiller, cette face se tourna vers nous, jaune, chevaline, un mouchoir noué sous le menton. La mère était assise dans un coin ; nous voyant pleins de santé, près de son fils, elle se mit à pleurer. Elle n'en avait pas l'habitude et semblait honteuse de le faire. Et son fils, qui pouvait à peine parler, de sa bouche à la fois crispée et hilare, répétait : « Pleure donc pas, maman. »

Voulez-vous une histoire moins pénible? Mais c'est à peine une histoire. Vers ce temps-là, mes grands-parents furent volés. Tout le travail d'une année, d'une année sans viande, sans vin ni dimanche : six cent francs. La somme était serrée dans la belle chambre, l'ancienne chambre de leur fils, sous une pile de linge. Dans cette chambre, pendant trois jours, un couple venait d'habiter : les meilleurs amis qu'eût possédés leur fils depuis son service militaire jusqu'à sa mort. Et pendant trois jours on n'avait parlé que du mort. Je suis sûr que mes grands-parents n'ont jamais accusé leurs visiteurs : amis de leur fils, ils restaient sacrés pour eux. Mais à chaque heure de la journée, essayant de comprendre comment le vol s'était produit, il leur fallait évoquer ce séjour dans la maudite chambre. La nuit surtout, tandis qu'ils ne pouvaient dormir, un soupçon, ou du moins une interrogation dut parfois se glisser en eux, dont aussitôt ils rougissaient de honte. Ce ne fut pas cette perte, qui, pendant des années, empoisonna leur vie ; ce furent les circonstances du vol. Ils n'aimaient pas à en parler. Je me souviens pourtant que ma grand'mère, quelque temps avant sa mort, y fit allusion devant moi, d'une voix tremblante : « Pourvu, mon Dieu, qu'ils n'aient rien deviné, les pauvres gens ! »

Vous allez dire que je ne parle que d'enfants et de vieillards. Attendez, je commence à peine.

★

Mais aujourd'hui encore je voudrais vous montrer cette vieille figure, telle qu'elle m'est apparue, voilà quatre ans, pour la dernière fois. C'était Pâques, et nous connûmes ce

printemps-là, quelques journées éclatantes : un soleil d'août sur des champs d'avril. Le village était plein d'enfants, d'agneaux, de poussins, de dindons qui rouaient en marchant sur nous, la voilure soudain raidie avec un bruit de vent.

Le premier soir, ma grand'mère vint s'asseoir auprès de moi, qui dînais avec ma mère, et, posant sur les genoux des mains que le travail et la vieillesse avaient rendues monstrueuses, des mains qui l'embarrassaient, qui ne lui appartenaient plus :

« Ah ! mon pauvre enfant, commença-t-elle, quelle misère ! Personne pour nous aider. Personne pour venir à journée. Les gens sont trop riches. Les gens restent chez eux. Tu peux les supplier... »

Ma mère l'interrompit :

« Mais qu'est-ce que tu dis donc? Nous aurons qui nous voudrons. Rien que dans le quartier je connais trois hommes qui se sont proposés. »

Mais la vieille femme, de plus belle :

« Et quand ça serait ! Et qu'est-ce que ça fait ! C'est la misère. On peut me croire, toute bête que je sois, et, à quatre-vingt-sept ans, la plus vieille du pays. On n'aime plus le travail.

— Mais tout le monde travaille aujourd'hui, même ceux qui ne faisaient rien avant la guerre.

— Et quand tu diras ! C'est la misère, c'est la grande misère ! »

Qu'importent les motifs ! Écartez l'un : dix autres surgissent. Elle sait qu'elle peut, qu'elle doit pousser cette longue plainte chantante, cette psalmodie, cette incantation — cette raison d'être. Mais c'est par habitude qu'elle la pousse, et par décence. A présent qu'elle se sent libre, elle sourit, ses yeux s'éclairent, la voilà transformée.

« Oh ! dit-elle, bien sûr, je parle, mais on n'est pas à plaindre. Les gens sont gentils pour nous ; les voisins, les parents, les amis, oh ! il y a du bon monde. Et puis, une vieille comme moi, il ne lui faut pas grand'chose. Si seulement, je pouvais voir ta fille ! Elle me manque, la pauvre petite.

— Bon ! La prochaine fois, je l'enverrai à ma place. »

Elle rit :

« Il y a place pour tout le monde. »

Puis elle se penche vers moi et, d'une voix douce, étonnamment légère, elle me confie :

« Dis donc, l'enfant, je m'étais mis dans la tête que j'avais été te voir dans ta maison. Il paraît que non. C'est drôle : la maison, le jardin, les arbres, je voyais tout. Enfin ! C'est peut-être d'y avoir pensé si souvent. »

Mais à peine s'est-elle éloignée, ma mère éclate :

« Elle devient impossible. Elle perd la tête. Et si ce n'était qu'en parlant ! Mais c'est en tout. Elle est venue causer : mais crois-tu qu'elle aurait fermé sa porte? Elle ne ferme plus rien. Entre qui veut. Elle regarde les gens passer par son jardin, et c'est tout juste si elle ne s'excuse pas d'être là. Les gamins mangent les prunes, les poules mangent la salade. Qu'est-ce qu'elle dit? Elle dit : « Il en restera bien assez. » Un jour, je lui ai demandé : « Assez pour qui? » Elle m'a répliqué : « Je sais ce que je dis, ma fille. » Et l'autre jour, figure-toi, un cochon, il y avait un gros cochon qui faisait des trous dans ses asperges. Un cochon ! cette fois-là, elle a trouvé que c'était trop. Mais l'autre savait bien à qui il avait affaire. Il a fallu appeler un voisin pour le chasser. Alors je dis comme ça à ta grand'mère : « Tu es contente, hein, avec tes portes ouvertes? La prochaine fois, ça sera une vache. » Et sais-tu ce qu'elle me répond? Elle me répond : « Ça m'étonnerait. »

Comme tous ces traits, ce soir-là, m'ont enchanté ! Ils me ravissent encore. La nuit venue, je fis un grand tour dans les champs et revins par le chemin de sable derrière les maisons. Ma grand'mère était assise sur un banc, à l'entrée de son jardin. Sans doute, l'estomac rongé, ne pouvait-elle dormir. Elle attendait que les heures passent, et la brûlure. Sur ses genoux, elle tenait un chat blanc, qu'elle caressait parfois ; et le chat s'étirait en pointant une patte griffue ; elle lui donnait alors une petite tape sur le museau et de nouveau croisait autour de la tête ses mains difformes. Il était minuit. Tout le village semblait ramassé autour de nous : je le devinais, je le sentais, et l'air vif ou la tiédeur de chacun des quartiers, et les maisons abandonnées, le grand sapin près de la gendarmerie, entre l'église et l'école le couloir dallé où

les pas ont une sonorité particulière, et toutes ces figures jadis connues ou rêvées, je ne sais plus, mêlées à moi et si vivantes que c'était encore pour moi, comme pour cette vieille femme peut-être, un soir d'enfance.

★

Commentant saint Paul : « Nous sommes des voyageurs en quête de la grande Cité, » s'écrie le P. Rodriguez, qui nous propose aussitôt les routes les plus fameuses. J'y ai songé l'autre matin, tandis que j'évoquais un garçon à la conquête de son amour. Tiennot Lambert est d'un pays discret ; les voyages n'y durent pas longtemps, peut-être ; pourtant c'est la grande affaire de la vie ; si bornés, si médiocres que puissent sembler de tels itinéraires, plaise à la Cité éternelle d'accueillir un jour le voyageur, fût-ce dans une remise ou sous l'auvent d'une masure.

Cette même côte que montait Lambert un soir d'octobre, je la descendis, l'année suivante, entre une jeune femme et son mari. Jeune? Elle devait avoir une trentaine d'années ; lui, cinq ou six ans de plus. Ils étaient mariés depuis quelques mois et passaient chez nous leurs vacances. Je ne connaissais point le mari ; mais sa femme, l'une de nos cousines éloignées, à chaque Noël m'envoyait un jouet — je n'en ai jamais reçu d'autres. Et puis, dès ce temps-là, cet album que je feuillette aujourd'hui s'ouvrait sur son portrait, un portrait de jeunesse. Je le reprends : c'est une adolescente en corsage clair et jupe sombre, le visage mince et grave, les yeux ardents ; près d'elle un guéridon surmonté d'un livre, où s'appuie sa main. Que de confiance dans le jeune regard ! Elle est sûre qu'une âme courageuse peut tout attendre de la vie.

Elle attendit une douzaine d'années, jusqu'au jour où, maîtresse d'école, elle épousa l'un de ses collègues. Il n'était que de la voir près de son mari, tandis que chacun d'eux, les yeux avides, épiait l'autre, ou s'émerveillait de l'entendre, pour savoir que le long appel n'avait pas été vain. Pourtant, j'avais beau regarder ce petit homme en jaquette, ses traits menus, ses cheveux trop blonds, ses yeux trop pâles et clignotants derrière les verres du pince-nez, je ne pouvais recon-

naître en lui le fiancé promis à l'adolescente. Il est vrai que l'adolescente était devenue une femme assez forte, au souffle lourd, aux traits tout ensemble tirés et lâches. De l'ancien visage ne subsistait que le regard, d'un beau feu sombre, à peine mouillé par le bonheur.

Car on ne pouvait douter qu'ils fussent heureux, non point du paisible bonheur qui ronronne volontiers sur lui-même, mais de celui-là, inquiet, anxieux, plein d'exigences, qui ne peut vivre s'il ne se renouvelle, qui est à chaque instant une surprise, .qui ne cesse de balancer entre l'enivrement et la détresse, cet étrange bonheur dont les témoins détournent le regard, un peu troublés, un peu gênés, comme d'une indécence. Enfant, j'ai cru deux ou trois fois surprendre ce bonheur. On nous disait à la maison, à l'école, au catéchisme : « Il ne faut pas se faire remarquer. » C'est cela, ils se faisaient remarquer, ces couples dont je parle. Ils n'étaient pas tout à fait des étrangers, dont on pût à l'aise goûter le pittoresque ; téméraires et sans vergogne, ils tentaient une aventure que l'on eût moins réprouvée peut-être, si l'on n'en eût jadis, un jour, un instant, perçu l'appel timide et, comme il se doit, bientôt repoussé.

Mais enfin, s'il s'agit de nouveaux époux, on peut avoir de l'indulgence ; et bien plus s'il s'agit d'instituteurs, dont on sait que les livres ont échauffé la tête. Au demeurant les nôtres n'avaient rien qui pût nous éblouir. Chacun d'eux, devant son conjoint, se tenait comme un élève ; d'un bon élève, il avait le zèle, la ferveur et la conscience ; et l'on eût dit parfois qu'ils récitaient une leçon, mais une leçon dont toute leur vie semblait dépendre. Quand le petit homme aux lorgnons, seul avec nous, parlait de sa femme, il disait : « mon épouse ; » devant elle, « ma femme, » mais la voix incertaine et gonflée, doutant encore de sa richesse. Et c'était la même voix quand l'un des époux, s'adressant à l'autre, à table, en notre présence, lui disait : « Tu... » comme s'il n'en revenait pas de pouvoir tutoyer une âme et un corps si précieux. — Tout cela, je l'avoue, je le trouvais assez drôle, et même un peu gênant, sans beaucoup l'admirer.

Vint un jour où ne resta plus en moi que la gêne, mais une autre gêne. Les époux s'étaient sans doute querellés pendant

la nuit ; au matin, la querelle durait encore, d'autant plus amère qu'elle cherchait devant nous à se contenir. Je revois les yeux rouges de ma cousine, les verres tremblants de l'instituteur, et leurs vains efforts pour manger ou répondre. Le repas achevé, elle me demanda de l'accompagner en promenade ; l'époux suivit, sans qu'il y fût convié. Nous allions, ma cousine et moi, sur l'un des bas-côtés de la route, le petit mari sur l'autre. Il avait pris une baguette, qu'il agitait négligemment, et ma cousine, à voix très haute, me vantait l'air salubre et les beautés de la nature, ou, m'interrogeant, s'extasiait sur mes connaissances. Puis les propos se firent plus rares ; elle se tut ; l'élégant promeneur avait jeté sa baguette ; nous marchions sous un lourd soleil d'août. J'examinais à la dérobée le couple hostile, soudain vieilli, figé. Homme et femme, chacun remâchait sa déception et sa solitude. A peine des vivants, sinon des vivants comme tout le monde. J'étouffais de contrainte : le hargneux silence devenait intolérable. J'aurais voulu courir, crier, rejoindre mes livres ou la forêt. Ils m'avaient devancé, mais suivaient toujours leurs pistes parallèles, de chaque côté de la route, lui, les mains derrière le dos et le front bas ; elle, plus frappée encore, qui soufflait péniblement, traînait la jambe, et quelquefois, par souci d'une contenance, dressait vivement la tête, comme si elle allait éternuer...

La nuit, une sorte de long rire, mal étouffé, me tira du premier sommeil. Je dormais alors dans un grenier qui s'ouvrait par une lucarne sur le jardin. Je me levai, me penchai au dehors. Ils étaient là tous deux, au-dessous de moi, l'un contre l'autre assis sur un banc, dans une nuit si claire que l'on voyait luire, métalliques et bleues, les hautes feuilles des choux. La tête posée sur l'épaule de son mari, elle l'enlaçait en sanglotant. Et lui, d'une main tremblante, caressait les cheveux sombres, ou soudain se baissait pour y coller éperdument la bouche. J'entendais la femme répéter : « Oh ! non. Plus jamais, » d'une voix encore pleine de peur, mais alanguie déjà par la joie des retrouvailles. D'une voix plus frêle : « Plus jamais. Non. C'est fini, » murmurait le petit homme, un éclat de lune accroché à ses verres.

Elle se redressa lentement et reprit souffle. Il la regardait

comme s'il ne l'avait jamais vue, ouvrait la bouche, secouait la tête avec un soupir d'extase. Elle eut un petit rire confus :

« Tu me regardes, dit-elle. Je dois être jolie ! »

Mais lui :

« Il n'y en a pas de plus belle au monde. »

Si bien qu'elle se remit à pleurer, et que, brusquement, elle lui baisa la main. Il fit : « Oh ! » comme on pousse une plainte ; je ne l'ai pas oublié.

Et de nouveau, immobiles, les mains enlacées, les épaules partageant leur chaleur, ils furent le mari et la femme, qui se sont choisis et reconnus.

« Tu sais », commença-t-elle...

Mais c'était trop difficile à dire : elle ne put continuer, et murmura seulement :

« Je suis toute bête.

— Oui », dit-il, d'une voix pénétrée.

Mais aussitôt :

« Oui, mon amour, je sais. »

Et tous deux rirent : comment se méprendre?

Un peu plus tard, sans le regarder :

« Je ne t'en voulais pas, reprit-elle. Ce que tu m'as dit, René, l'autre nuit, tu avais peut-être raison de le dire. Je n'aurais pas dû parler de ta mère... Et pourtant, si, René, je t'en voulais ; mais ce n'était pas pour moi, c'était pour notre amour.

— Je sais bien...

— Je me disais : « Les autres gens, oui, ils peuvent se quereller, ils n'ont rien à perdre. Mais lui, nous !... » Ah ! ce n'était pas une querelle ; c'était... Je ne sais pas comment te dire ; c'était la mort. »

Il voulut la presser contre lui ; mais, des deux mains retenant sur son épaule la main qui venait de s'y poser, elle se mit à en caresser la bague.

« Songe, René, un amour comme le nôtre !...

— Je ne cesse pas d'y songer : c'est si beau, c'est si grand, que parfois je n'ose pas y croire.

— Il faut y croire. Il faut toujours y veiller. C'est un dépôt que nous avons reçu. C'est nous et c'est aussi plus que nous... Qu'est-ce que tu as? »

Il s'était brusquement levé. Je le vis faire quelques pas dans l'allée, tendre les bras. Revenant près de la femme inquiète :

« Je n'en pouvais plus, dit-il. C'est trop, tu comprends : te retrouver, notre amour, la nuit, la lune, tout... »

Puis dans un grand chuchotement :

« Et tout à l'heure, dans notre chambre...

— René. »

Il détourna la tête, mais d'une voix lente, il dit :

« Nous avons beaucoup reçu, Gabrielle.

— Tout. Nous avons reçu tout.

— Nous avons tout reçu, mon amour. Moi, je ne le méritais pas.

— Veux-tu bien ! Tu sais...

— Je sais que je ne le méritais pas, et que je suis comblé ; voilà ce que je sais. Alors parfois, tu comprends, ça me fait peur. Et puis je songe aux gens qui n'ont rien, qui ne sont pas aimés. Tiens, si je me suis levé, sais-tu exactement pourquoi? C'est parce qu'ici, oui, près de toi, sur ce banc, tandis que je t'écoutais parler, il m'est revenu... Non, c'est stupide.

— Ça ne peut pas être stupide, René. Dis-moi tout.

— Eh bien ! je me suis mis à songer à la chanson de Francinet, tu sais, dans le livre de lecture?

— Je sais. »

Elle récita, la tête inclinée sur l'épaule :

Je suis l'enfant de la misère,
Et le dur travail est ma loi...

Et lui, marquant du doigt la mesure :

On dit que le riche est mon frère :
Mon frère songe-t-il à moi?

Puis ils restèrent quelque temps silencieux et, me semblait-il, les yeux pleins de larmes. J'entendais chuinter sous sa voûte la fontaine du quartier : murmure, plainte et chanson, le bruit le plus frais que j'aie perçu — mais voilà longtemps que l'on a démoli la fontaine...

« Non, reprit la femme, ce n'était pas stupide. Vois-tu, c'est à cause de ces pauvres gens — là aussi, que notre amour doit être beau, et que nous devons en rester dignes, jusqu'à la fin, quand nous serons vieux, vieux, et que peut-être, une nuit comme celle-ci, nous nous rappellerons... Pourquoi ris-tu?

— Tu ne seras jamais vieille.

— Oh ! dit-elle; j'ai passé la première jeunesse. J'entre déjà...

— Tu resteras toujours la même, telle que je t'ai vue la première fois, tu t'en souviens, quand j'amenais mes élèves au canton, pour le certificat.

— Oui.

— J'étais en retard ; je courais presque. Et l'un de mes gamins avait une fluxion ; il pleurait. Et toi, tu nous regardais venir, devant la treille de l'école, et tu te moquais de nous.

— Mais non.

— Tu étais là, grande, souple.

— J'ai grossi.

— Tu es devenue femme... Et je ne voyais plus que toi, tes beaux yeux, toute ton âme.

— Mon chéri.

— Ton corps, Gabrielle.

— Tais-toi. J'ai honte. Je voudrais tellement être plus belle, pour toi.

— Tu ne pourrais l'être davantage... Et, dis, quand on a proclamé les résultats, et que l'inspecteur t'a félicitée parce que tous tes élèves étaient reçus ! Moi, je n'en avais que sept sur dix. Tu es devenue toute rouge ; mais je crois bien que j'étais plus heureux que toi... A quoi songes-tu?

— A rien.

— Gabrielle !

— Eh bien, je me disais — tu vas rire : « C'est drôle, nous avons déjà un passé. »

Elle dit ce mot d'une voix étouffée, et quand elle l'eut dit, longtemps encore il sembla vivre entre eux, qui s'étaient tus.

★

Je ne sais jamais, la veille, quelle histoire je vous conterai le lendemain, ni même si je vous conterai une histoire. Pourtant, dès que je quitte ma table, vers le milieu de l'après-midi, pour gagner les champs ou la forêt, je sens bien que je n'ai rien su montrer, qu'il faut reprendre, tenter une nouvelle fois la chance. Je songe au conte de notre ami T..., rappelez-vous : celui du peintre chinois, le plus humble et le plus tenace, qui chaque jour essayait de peindre un papillon, mais chaque jour déçu ; et qui, près de mourir, se fit une dernière fois apporter ses pinceaux, jeta deux traits sur sa feuille : le papillon s'envola.

Le village, en cette fin de septembre, est encore plein de Parisiens en vacances. C'est peut-être parce que les vacances y sont moins coûteuses qu'à la mer. C'est aussi, j'en suis sûr, parce que la beauté de l'endroit, si discrète, si dédaigneuse des lois du tourisme, commence à prendre quelque renom. J'en suis inquiet ; bientôt je ne pourrai plus sortir sans voir, sur la moindre butte, à chaque détour de la route, des familles extasiées. Jadis, je me croyais seul, ou presque seul, à aimer cette campagne. Et sans doute, au village, souriait-on quelque peu de mon amour. Mais un amour si fidèle ! Un amour qui ne craint pas de s'exprimer dans des livres ! Un jour, précisément, je surpris une femme qui tenait un de ces livres, lisait une page, levait les yeux et reconnaissait autour d'elle ce qui m'avait moi-même charmé. Je ne sais si elle me trouvait fort exact ; je ne suis pas comptable, et me soucie peu de l'exactitude ; je voudrais simplement être vrai. — Cette femme était une villageoise, et, passé la première gêne, je fus enchanté de ma lectrice. Mais il me faut à présent compter avec des Parisiens en vacances !

Des Parisiens parmi nous, autrefois, quel événement ! Des Parisiens? Bah ! presque toujours ils avaient au village une parenté. C'était le temps où les vieilles armoires, les rouets, les lampes de cuivre et les bassinoires, n'avaient pas encore disparu des maisons. Mais, de maison en maison, les Parisiens se mettaient en quête, et nous les voyions, les derniers jours, charger de nos dépouilles la diligence.

Ils vinrent chez nous : une dame, un monsieur et leur fille. La dame tenait un magasin de modes ; le mari, chauve et barbu, donc doublement solennel, était sous-chef de bureau dans un ministère. Je cherche ce qui, dans leur fille, me gêna : peut-être sa mise, trop sérieuse, trop « dame », où elle semblait elle-même toute contrainte, avec son long corps vif, ses gestes mal accordés, son air à la fois innocent et casse-cou. Elle était faite pour grimper aux arbres et ne savait comment se tenir. « Regardez-moi cette grande bringue ! » disait sa mère, l'œil implacable, la bouche méprisante. La grande bringue se tortillait sur sa chaise et nous jetait un regard complice. « A dix-huit ans, continuait la mère, elle se conduit comme une gamine. Figurez-vous qu'un jour, je la vois revenir au magasin sous le parapluie d'un homme, d'un homme qu'elle ne connaissait pas, qui l'avait abordée ! — Mais, maman, puisqu'il pleuvait ! — Vous l'entendez? Ça ne t'a pas suffi, la volée que tu as reçue? Crois-tu que c'est de cette façon-là que tu trouveras à te marier?... Mes pauvres amis, on se demande sur qui elle prend exemple. » Les yeux rêveurs, le père se lissait la barbe : assurément, ce n'était pas sur lui.

Pourtant Lucienne trouva un mari ; ou plutôt on le lui trouva. Le chef de bureau de son père, un veuf, homme de sens et de poids, non pas si vieux d'ailleurs qu'il ne pût satisfaire à ses nouveaux devoirs, puisque en deux ans, Lucienne accoucha de deux enfants. Il est vrai qu'ils étaient morts. Et sans doute, de ce double échec, le chef de bureau eût pu se sentir humilié, si, quelques jours après les secondes couches, Lucienne ne se fût mise à cracher le sang.

On l'envoya dans notre village, où l'air est pur, et l'été sec, habituellement. « Respirez, respirez bien ! » nous disait notre instituteur, les jours de classe-promenade. Et nous faisions une provision de santé pour tout l'hiver, qui est chez nous, je le reconnais, assez dur. Mais quand Lucienne, pour sa dernière promenade, débarqua de la diligence, le bras passé autour du cou de sa mère, qui la soutenait et ne regardait personne, ce n'était encore que juillet. La mère l'installa chez une vieille cousine, en retrait du village, dans un pavillon qui donnait sur le bois. Puis elle regagna Paris, où elle ne pouvait laisser son magasin à l'abandon, ni un époux qui, l'âge venant, ne

méprisait point de montrer sa barbe, le soir, à la sortie des ateliers de couture.

Je me trouvais en vacances et me rendis chez Lucienne. Quand je la revis, étendue sur une chaise longue, près de la fenêtre entrebâillée, je me dis, tout étonné, qu'elle avait dû être jolie. Non qu'il lui restât rien de plaisant : d'une maigreur atroce, les lèvres exsangues, les narines pincées, elle était l'image de sa mort. Mais ce long corps décharné vous eût moins serré le cœur, s'il n'eût paru souffrir de la grâce qu'il venait de perdre. Car le souvenir de cette grâce, du moins, lui restait. Je le vis à la seule façon dont elle me guettait entre ses paupières livides : selon ma contenance, une malade, ou une jeune femme encore.

Une enfant aussi, avide d'être abusée ; elle rayonnait, en m'écoutant vanter sa bonne apparence, et la chaise longue : grand progrès sur le lit.

« Ça me fait joliment plaisir, déclara-t-elle, d'entendre ce que tu me dis.

— Mais tout le monde doit te le dire.

— Oh ! tu sais, je n'ai pas beaucoup de visites. Les premiers jours, oui, on venait me voir. Mais deux fois, trois fois : les gens ne savent plus quoi dire. Et puis ils ont leur travail.

— Mais ta cousine?

— Elle, c'est autre chose. Elle me voit tous les jours : c'est comme si elle ne me voyait plus. Et puis elle est vieille. Et puis elle ne parle guère. »

Sa voix était un peu rauque, mal accordée, mal assise ; une voix trop nue, comme étrangère à Lucienne, qui semblait le sentir et s'en montrait gênée.

« Tu lis? Veux-tu que je t'apporte des livres?

— Si tu veux, » fit-elle poliment.

Puis, d'un air de malice sournoise :

« Ça ne m'a jamais dit grand'chose.

— Mais tu dois t'ennuyer. Qu'est-ce que tu fais toute la journée? »

De la tête elle désigna les bois, derrière le jardin :

« Je regarde. Et puis je... je pense. Enfin j'essaie. Maman disait toujours que j'avais la tête vide. Aujourd'hui pourtant, j'y sens bien des choses. Seulement c'est venu vite, ça n'a

pas encore trouvé sa place. Alors je reprends, je revois, j'essaie d'y mettre de l'ordre. Tout cela, tu comprends, tout ce qui m'est tombé dessus... »

Je la vis essoufflée :

« Tu te fatigues. Reste un peu sans rien dire.

— Oui. »

Elle remonta son corps le long de la chaise, appuya la tête au dossier et ferma les yeux. Dans le jardin, une vieille femme sarclait une allée. Je me levai doucement et fis quelques pas à travers la chambre. Le dos aux chenets, gras et rose, un ours de peluche tournait vers nous des yeux limpides. Il n'était pas seul à nous regarder ; sur le rebord de la cheminée, à l'abri d'un verre, un homme, non moins ventru, mais plus solennel, pointait de petits yeux porcins dans un épais visage, à la lippe condescendante.

« Il est gros? »

Je me retournai : Lucienne me guettait, immobile.

« Qui donc? L'ours?

— Non. L'autre.

— C'est ton mari? »

Elle fit « oui » de la tête, puis avec un petit rire :

« Tu sais, je me demande parfois si c'est vrai.

— Si c'est vrai?

— Que j'ai un mari, que ce soit mon mari. »

Je revins m'asseoir auprès d'elle et lui demandai :

« Il ne t'a pas rendue heureuse?

— Oh ! il n'est pas plus mauvais qu'un autre. Mais j'en ai toujours eu un peu peur. Le chef de bureau de mon père, tu vois ça ! Et je te promets qu'ils me le faisaient bien sentir, tous les deux. Ajoute qu'il était méfiant, parce qu'il faut te dire que sa première femme l'avait quitté... Et puis, et puis, tu comprends, ce qu'il attendait d'une femme, ce ne devait pas être ça. »

Dans un geste dérisoire, la main recroquevillée monta des genoux jusqu'à la gorge. Et soudain, la voix précise, à la fois naïve et cynique :

« Je dois être mal faite, dit-elle. J'ai toujours eu mal. »

Elle ramena les mains entre sa joue et le dossier ; mais elle ne me quittait pas des yeux.

« Tu sais, Marcel, c'étaient des garçons, tous les deux, les enfants que j'ai eus. Tu imagines, deux fils que j'aurais vu grandir, qui auraient été à l'école, qui se seraient mariés un jour, non, mais tu imagines? Je n'aurais pas pu y croire. »

Elle souriait. Le sourire s'effaça :

« Enfin, murmura-t-elle, je n'aurai rien à croire. »

Que lui dire, qui fît diversion?

« Et l'ours? demandai-je.

— L'ours? Eh bien, c'est Gaston. Attends, attends, je vais te raconter...

Et de nouveau ses yeux brillaient.

« Toute mon enfance, (j'étais pourtant assez délurée, tu te rappelles !) j'ai eu envie d'un ours, je ne sais pas pourquoi ; maman disait que c'était un signe de bêtise. Alors quand j'ai vu Gaston, dans une vitrine, pendant ma première grossesse, je n'ai pas pu y tenir : il a fallu que je l'achète. Seulement j'ai dû le cacher ; tu penses : mon mari ! Je le sortais quand j'étais toute seule ; je le mettais près de moi, sur le lit. Je crois que je n'ai jamais été si heureuse. Et puis, bon ! voilà qu'un jour mon mari rentre plus tôt, et qu'il nous voit tous les deux, qu'il voit Gaston ! Sa tête, mon vieux ! J'ai cru qu'il allait avoir un coup de sang. Il m'a demandé : « Qu'est-ce que c'est que ça? » J'ai dit : « C'est Gaston. — Gaston? — J'en avais tellement envie ! » Eh bien figure-toi qu'il s'est mis à rire, et qu'il a dit : « Ah ! je comprends ; une envie... » Et même, le dernier mois, il m'a laissé prendre Gaston dans mon lit, tous les soirs, parce que, lui, il couchait dans une autre chambre. Tu vois, il n'était pas si mauvais. »

Elle regardait l'ours, regardait l'homme ; puis, avec un soupir, elle reprit :

« Évidemment, l'enfant mort, quand il est revenu coucher dans mon lit et que j'ai voulu garder l'ours, il s'est mis dans une colère ! Coucher près d'un ours, l'appeler Gaston, comme un homme, c'était de l'inconscience, c'était du vice ! Tout ce que j'ai entendu ! Alors l'ours, je l'ai mis dans un placard ; mais je me disais : « Si je suis encore enceinte, je le reprendrai. » Oui, mais j'ai eu beau l'être encore : mon mari n'a pas voulu. Il disait : « Une fois suffit. On a vu ce que ça donnait. » Et il a pris la clé du placard. Mais ça n'a pas donné autre chose. »

Elle ajouta :

« Et voilà. Des deux, il ne me reste plus que l'ours. Mais c'est bien assez pour ce que j'ai encore à faire. »

Et comme je l'appelais « sotte », elle qui, dans quelques semaines, deux ou trois mois au plus...

« Tu crois? s'écria-t-elle. Si ça pouvait être vrai! Dis, écoute... Je ne suis pas encore trop moche? Non, ne réponds pas. Je sais, je sais bien. Oh! et puis quand je pense à quoi ça sert!... Mais ça n'empêche. Tiens, tu me demandais ce que je fais, toute la journée... Eh bien? mon vieux, je m'amuse. Un jour, je me dis que je suis encore toute petite, que j'habite le village, que je vais aux champs avec les garçons, ou bien à la pêche, ou bien que je suis dans une cabane, en plein bois. Au fond, j'aurais dû être un garçon, tu ne crois pas? Mais le lendemain, j'ai dix-huit ans, je suis belle, je me promène à Paris, et un jeune homme m'aborde, tiens, comme celui qui m'avait offert son parapluie, tu te rappelles? Et puis on s'aime, on se marie, on est heureux. »

Alors, posant les mains sur les genoux, elle avança vers moi la tête et d'un air d'écolier, mais qui ne veut pas être dupe, elle me demanda :

« Dis, tu crois que ça existe?

— Quoi donc?

— Ce qu'il y a dans les livres, l'amour, le bonheur, est-ce que je sais? La chanson, quoi!

— Tu m'avais dit que tu ne lisais pas. »

Elle se mit à rire; aux pommettes, deux plaques roses étaient apparues. Elle reprit, sur un ton de grande considération :

« Il paraît que tu en fais, des livres? »

Mais aussitôt :

« C'est drôle. »

Et lancée :

« Dis, écoute un peu; tu vois qu'on se soit marié ensemble? Tu ris. Pas un grain de bon sens, comme maman me répétait. Tu sais, mon vieux, si tu m'avais connue voilà deux ans; je n'étais pas si mal. On ne s'en douterait pas, hein?

— Tu parles trop.

— Tu ne parles pas assez. Est-ce que je t'amuse? est-ce

que je t'ennuie? Tu me trouves folle, n'est-ce pas? Tu as raison. Qu'est-ce que tu veux? J'ai beau faire : je n'ai jamais su me tenir. On me disait : « Tu n'es pas sérieuse. » Parce qu'il a fallu que je sois sérieuse, toujours, toute ma vie. Sérieuse à cause de mes parents, de ma belle robe, de mes voisins. Sérieuse à cause de mon mari, le veuf, le chef de bureau. Sérieuse à cause des enfants à naître, et, tu sais, les enfants, quand je les sentais remuer dans mon ventre, ça ne me rendait pas plus grave, au contraire. Et maintenant... »

Et maintenant, malade, proche de la mort, elle manquait encore de sérieux. Je ne l'écoutais plus.

« Mais parle, toi, s'écriait-elle. Parle donc ! »

La vieille cousine me sauva, qui rentrait du jardin et, nous voyant ensemble, se mit à bougonner : rester ainsi dans la fraîcheur du soir, et parler, parler, faire monter la fièvre ! Ah ! la nuit allait être belle, avec les toussements, les crachements, les étouffements !

« Pour une fois... » murmura Lucienne.

Mais elle semblait épuisée. Et quand je lui dis au revoir, sans me répondre, elle fixa sur moi un regard si démuni, si peureux, que je détournai la tête. Elle me rappela, me regarda encore, puis elle dit, avec une moue d'enfant :

« Cela ne te fera pas une belle histoire pour tes livres. »

Mais, je le vois bien, ce que je vous conte, ce ne sont pas tout à fait des histoires.

MARCEL ARLAND.

(A suivre.)

LETTRES INÉDITES

Les lettres inédites que voici proviennent des archives de la famille Hugo. Que l'arrière-petite-fille du poète et ses trois arrière-petits-fils trouvent ici l'expression de ma gratitude.

Tous ces documents datent de l'exil. Jusqu'en 1861, Victor Hugo eut les siens près de lui, à Jersey puis à Guernesey. La dispersion, qui lui fut cruelle, ne commença que cette année-là.

Nous ne commenterons pas ces lettres, nous bornant aux quelques indications strictement nécessaires à leur intelligibilité.

H. G.

★

Le 25 mars 1861, sur le conseil de son médecin, Hugo a quitté (pour la première fois depuis 1852) les îles anglo-normandes. Il souffrait d'une laryngite persistante, qui l'avait gravement inquiété Sa femme est partie pour Paris, le 23, tandis que lui-même, deux jours plus tard, se dirigeait vers la Belgique. Il a emmené avec lui son fils aîné, Charles (trente-cinq ans). Restent à Hauteville-House son second fils, François-Victor (trente-trois ans) tout occupé de sa traduction complète de Shakespeare, sa fille Adèle (trente et un ans) et sa belle-sœur, Julie Chenay. Il se propose de terminer, en Belgique, ses *Misérables*.

Bruxelles, 31 mars (1861).

Je t'envoie ci-inclus, mon cher petit Victor, la lettre promise au Dr Corbin. Fais-la lui remettre. Nous sommes ici depuis deux jours. Tout le monde me fait un admirable accueil. Je vais on ne peut mieux. La douleur du larynx décroît comme si elle fondait. Il fait un temps charmant.

Je me suis occupé de toi. J'ai vu Joly, qui va enfin te payer sa dette et a esquissé devant Charles et moi le plan de son article sur ta traduction. Il compte te comparer à Guizot et le massacrer pour le punir d'avoir, en doctrinaire et classique, touché à Shakespeare.

Charles prospère. Nous t'embrassons tendrement. J'embrasse Adèle, j'embrasse Julie. Je serre toutes les mains cordiales. Amitiés à MM. Kesler et Marquand.

★

Nouvelle lettre à François-Victor :

Bruxelles, 64 rue du Nord,
12 avril 1861.

Mon cher petit Victor,

Je vais toujours de mieux en mieux, et tout est bien. Nos santés sont excellentes. Avant peu, Charles maigrira et j'engraisserai. Je dors et je mange tout à fait. J'ai commencé le traitement hydrothérapique qui, je crois, me réussira à merveille. J'en faisais déjà, d'instinct, la moitié, la friction sèche.

Maintenant, ramasse toute ton attention, et tout ton héroïsme. J'ai acheté quelques bibelots curieux ; il faut les faire arriver tout droit à Guernesey en évitant l'ouverture des caisses par la douane anglaise qui briserait tout, car elle est hideuse, comme toutes les douanes. Il n'y a qu'un moyen sûr : le transport direct de Rotterdam, par le *Windham*, capitaine Le Page (1)...

Cher enfant, je te voudrais avec nous. Le temps est assez beau, un peu froid, mais sans pluie. Nous sommes ici admirablement accueillis. L'autre jour, nous sommes allés à Bruges. Je t'envoie des extraits du *Journal de Bruges* et de deux autres journaux pour que tu puisses juger de l'accueil. L'enthousiasme et l'ovation nous ont rappelé la réception de Jersey, l'année dernière. Tu pourras communiquer ces extraits de journaux à M. Marquand, pour le cas où il jugerait utile de dire un peu au bon peuple de Guernesey ce que devient l'habitant de Hauteville-House. Le bourgmestre de Bruges est comme un second exemplaire du brave juge Lebailly. Il m'a fait le plus gracieusement du monde les honneurs de sa ville, nu-tête à côté de moi dans les rues, en plein dimanche. Il faut convenir qu'en somme le dimanche

(1) Suivent des recommandations pratiques.

catholique est beaucoup moins intolérant que le dimanche protestant.

Nous avons les meilleures nouvelles possibles de ta mère. Pourtant, il paraît qu'elle persiste à se tourmenter pour la moindre chose qu'on lui dit. Il faut quelques précautions pour ses yeux, mais il n'y a pas l'ombre d'un danger. Je pense que Julie et Adèle seront parties pour l'île de Wight quand cette lettre t'arrivera.

Il me tarde de me remettre au travail. En attendant, je fais des pointes aux environs ; mais finir mon livre, cela me plairait mieux que toutes les excursions du monde.

★

Charles a fait sécession. Il devait regagner Guernesey en octobre ; il est resté sur le continent, et s'est même établi à Paris, sans en prévenir son père. Le proscrit en reçut comme un coup de couteau ; mais, dès novembre, il avait pardonné. En janvier, il adresse à Charles ce billet :

H.-H., (1) 23 janvier 1862.

Mon petit Charles, je veux que tu vives de notre vie et que tu en saches par moi tous les incidents. Figure-toi qu'on a imprimé en Belgique de faux vers de moi au roi Léopold. J'ai dû écrire à ce sujet une lettre que je t'envoie. Aide à la faire paraître dans les journaux français. J'en ai envoyé quatre exemplaires à Auguste (2), avec prière de s'en occuper ; mais les journaux oseront-ils?

Travaille, mon Charles bien-aimé. N'oublie pas que tu es un grand esprit et que tu nous dois, et que tu *me* dois, de grandes œuvres. Et si tu veux que je sois bien heureux, viens les faire ici.

Je t'embrasse tendrement.

V.

★

Un incident éclate tout à coup. Charles se croit victime d'une surveillance, quasi policière, de la part de son père, et il lui envoie

(1) Lire : « Hauteville-House. »
(2) Vacquerie.

une « note » (le texte n'en a pas été retrouvé) à laquelle le poète répond comme suit :

25 février 1862.

Confidentielle

Ta note, mon Charles bien-aimé, me parvient. Nous l'avons lue en famille, ta mère, Victor et moi, et il nous a été impossible de la comprendre.

Mon enfant chéri, ôte-toi de l'esprit cette fantasmagorie d'espionnage, aussi peu digne de toi que de nous. Tous les faits que tu reproduis dans ton énumération, et dont tu te plains, sont nouveaux pour moi, à l'exception d'un seul, l'avis relatif à l'affaire A., lequel avoué m'a écrit ce jour-là pour la première et dernière fois. Je t'aurais envoyé sa lettre s'il ne me l'avait pas signalée et recommandée comme tout à fait confidentielle. Tu te souviens que ma lettre à toi l'était également, et je te prie de garder sur le détail que je te donne ici un silence absolu. L'avis, quoique portant à faux, était dicté par ce que cet avoué croyait ton intérêt et le mien, et nous ne devons pas mal payer cette sollicitude. Il n'a écrit qu'à moi et je vais déjà trop loin en te disant tout ceci. Mais je tiens à dissiper absolument dans ton esprit ce fantôme grotesque d'une *police paternelle* autour de toi. Je t'aime avec mes entrailles ; ma sollicitude te couvre ; ma vie t'appartient. Mon âme, après ma mort, veillera sur toi. Voilà toute ma police.

Écoute-moi bien quand je te parle, car c'est avec toute la vérité de mon cœur. Il n'y a pas à Guernesey autour de moi un seul être qui ne t'aime profondément. Je n'entends de toutes parts que ton éloge, et dans les termes les plus enthousiastes et les plus passionnés. Si les oreilles te tintent, c'est des mots : *bon, noble, courageux, grand esprit, grand cœur*, répétés sans cesse.

J'avais gardé pour moi l'avis transmis par l'avoué et je n'en avais parlé qu'à ta mère. Tu as effacé tout de suite cette inquiétude. Il ne reste donc plus rien. On t'aime, on te regrette, on te désire, sans un atome de blâme ou d'ombre. Voilà l'état de tous les cœurs ici. Je ne vois pas d'exception. S'il y en a, ce sont des quasi-indifférents dont tu te soucies aussi

peu que moi. J'en appelle au grand et magnifique avenir qui t'appartient et je veux que tu sois à la fois éclatant et heureux.

Mon travail ne me laisse pas une minute. Je l'interromps pour t'écrire ce mot en hâte. Ta mère va aller passer un mois près de toi. Je l'envierai.

Travaille, et chasse tout nuage de ta pensée, mon fils bien-aimé.

V.

★

Les deux premiers volumes des *Misérables* ont paru en avril. Charles et sa mère, qui l'a rejoint à Paris, ont travaillé de leur mieux au lancement du livre.

H.-H., 2 mai (1862).

Mon Charles bien-aimé, l'autre jour, à table, voulant avoir de la joie et de la lumière, nous avons relu, en famille et entre amis, la lettre que tu m'as écrite sur *les Misérables*. Ces quatre pages sont une magnifique chose. Tu as tout dit. Chaque mot va au but et tout ton cœur y est. Mon doux et grand Charles, travaille bien. Tu feras ce que tu voudras. Ton siècle est à toi si tu veux...

Tu as une admiratrice ici (1) qui parle sans cesse de toi et de tes livres, qu'elle sait un peu par cœur, et de Serk où nous avons été heureux ensemble (2). Elle pleurait en écoutant ta lettre.

Voici un petit mot de Victor pour ta mère. Embrasse-la pour moi et pour nous tous, bien fort.

V.

★

Pendant l'été de 1862, le poète est allé faire une « excursion » dans les Ardennes et sur les bords du Rhin. Charles est du voyage. Mme Hugo, Adèle, François-Victor sont restés à Guernesey.

Vianden, 7 août (1862).

Chère amie, êtes-vous contents, là-bas, tous? Je traverse des merveilles, mais je songe à vous. J'ai Charles, mais vous,

(1) Juliette Drouet.

(2) Du 26 mai au 10 juin 1859, Hugo, Charles et Juliette Drouet avaient fait un séjour à l'île de Serk.

comme vous êtes loin, mes bien-aimés ! On ne peut donc tout avoir à la fois? L'ensemble est donc impossible, hélas ! Charles va s'évanouir, puis je vous reviendrai.

Tout ce que nous voyons est superbe. Les Ardennes sont un enchantement. Nous serons dans deux jours à Trèves. Chère bonne et excellente amie, *je te recommande mes recommandations*. Fais en sorte que tout aille bien dans la maison. J'embrasse mon Adèle, j'embrasse Julie, je serre la main de son excellent mari. Vives amitiés à MM. Kesler et Marquand, et à toi mille tendresses.

V.

★

Charles a regagné la France avant la fin de l' « excursion ». Il s'occupe, avec Meurice, d'un drame qu'il a tiré des *Misérables* et qu'il espère faire jouer à Paris. Le poète ne quittera la Belgique qu'après le grand banquet organisé en son honneur, le 16 septembre, à Bruxelles.

Abbaye de Villers, 7 septembre 1862.

Mon Charles,

J'ai le cœur gros depuis le jour où je t'ai quitté. Mais je vais te revoir. On me dit que tu viendras pour le dîner du 16. Ce sera du moins un rayon ; après quoi, la nuit reviendra.

Meurice me donne d'assez bonnes nouvelles du drame. Le veto recule-t-il décidément? Dans huit jours, avant peut-être, tu me diras tout cela. Je pense que tu devanceras le 16. Ce serait quelques bons jours et quelques heures dorées. J'écris à Victor pour qu'il vienne aussi, mais je doute qu'il le puisse. Il faut se résigner ; le sort est ainsi. J'ai deux bras mais je n'y puis serrer qu'un de mes enfants, l'un après l'autre, et jamais ensemble...

Je t'aime bien, mon Charles.

★

Les lettres qui vont suivre concernent la tragique aventure dans laquelle, soudain, s'est jetée la fille du poète. Adèle, née en juillet 1830 (Sainte-Beuve ayant été son parrain), allait avoir trente-trois ans. Elle avait écarté plusieurs demandes en mariage

et l'une, en particulier, que ses parents l'avaient en vain pressée d'accepter au début de l'année 1863. Deux ans plus tôt, en décembre 1861, elle avait annoncé à son père qu'elle se tenait pour fiancée à un lieutenant de l'armée britannique, Albert Pinson, qu'elle avait connu à Jersey. Après quelques hésitations, le poète avait consenti à ce mariage, promettant à sa fille une dot de 50 000 francs (1). Le lieutenant Pinson avait passé le jour de Noël 1861 à Hauteville-House. Puis il s'était lentement écarté.

Mme Hugo est à Paris, en juin 1863. Le 18 juin, Adèle quitte Guernesey, déclarant qu'elle va retrouver sa mère. Elle n'a pas pris le chemin de Paris, mais celui de Londres, et d'Halifax, poursuivant en Nouvelle-Écosse celui qu'elle veut contraindre à l'épouser.

Du poète à sa femme :

H.-H., mardi 23 (juin 1863).

Nous recevons aujourd'hui mardi ta lettre de dimanche. Quoique tu annonces ton départ pour demain mercredi, chère amie, je t'écris en tout cas.

Tu as dû recevoir la lettre de Victor et probablement une lettre d'Adèle. Il nous semble impossible qu'elle ne t'écrive pas. Nous pensons même qu'elle t'en dira plus qu'à nous et qu'elle te donnera sans doute son adresse. En ce cas, il est probable que tu iras la rejoindre pour la ramener avec toi. Ce qui serait inadmissible, et tu le sentiras dans ta fierté pour ta fille et dans ton amour pour elle, ce serait qu'elle fît effort pour épouser cet homme malgré lui. Je crains qu'il n'y ait quelque impossibilité latente qui se révélera. Autrement, comment expliquer la conduite inouïe d'Adèle, puisque tout était consenti et accepté de notre côté? La résistance ne serait-elle pas de l'autre? Alors comment Adèle peut-elle s'abaisser et insister jusqu'à courir après? Tu devras user de toute ton influence pour la faire rentrer dans le vrai et dans le raisonnable.

Il est absolument nécessaire et urgent maintenant, Victor te l'a écrit, d'avoir les renseignements définitifs et complets sur M. P... Passer par Londres, voir Mme Milner-Gibson (2) et obtenir par elle les informations certaines qu'a le ministère de la Guerre, c'est là ce qui est à faire pour toi immédia-

(1) Soit environ quinze millions d'aujourd'hui.

(2) Mme Hugo s'était liée, à Londres, en 1859, avec cette Mme Milner-Gibson, passionnée de spiritisme, et femme d'un membre du Parlement.

tement. Si les renseignements sont de nature à détourner Adèle, il importe de les lui mettre tout de suite sous les yeux. S'ils sont bons et si l'homme est, comme je l'espère, honorable, la dot est prête et je ne demande qu'une chose : que le mariage se fasse.

Nous pensons donc que, pour tous ces motifs, tu vas passer par Londres. Il est difficile que tu reviennes ici sans Adèle. Si cela était, tu diras que tu l'as laissée soit chez Mlle Lester, soit chez Mme Milner-Gibson.

P.-S. — M. P. n'a-t-il pas un ménage? Une maîtresse? Qui sait, des enfants? Écris-nous. Donne-nous le plus de renseignements possible. Fais-nous savoir ce qu'Adèle t'aura écrit.

La suite de la lettre est pour Charles :

Mon Charles, toutes tes réflexions sont justes. Seulement, il est étrange et triste de quitter avec violence et mystère une famille qui vous ouvre à deux battants la porte par laquelle vous voulez passer. C'est là de l'effraction inexplicable, et, hélas, bien inutile. On en cherche vainement la raison. La pauvre enfant, je la bénis d'autant plus profondément qu'elle me semble injuste.

Mon Charles, je te bénis aussi et je t'aime. Je suis vieux, ma sortie n'est pas loin. Ma tendresse est sur vous tous, mes bien-aimés.

En septembre, Adèle fait croire aux siens qu'elle est mariée ; puis elle avouera son mensonge. Mme Hugo est de nouveau à Paris, avec Charles, et le poète écrit, le 1er décembre :

Relevez-vous tous et toutes ! Cet homme est un misérable, le plus vil des drôles ! Il couronne un mensonge de dix ans par un congé hautain et glacé. C'est une âme noire et bête. Eh bien, félicitons Adèle. C'est un grand bonheur qu'elle n'ait point épousé *cela*.

Pas d'abattement. Tout peut se réparer si Adèle vient. Qu'elle s'arrache à ce songe, à cet affreux rêve, à ce cauchemar qui est la folie et non l'amour. Agis sur elle, toi, chère amie, toi si grand cœur et si noble esprit. Qu'Adèle revienne vite. Nous dirons que le mariage n'étant pas fait devant le

consul de France, était nul en France et que, l'homme ne nous convenant pas, nous l'avons fait rompre. Victor et moi avons déjà un peu ébauché cela ici. Dans six mois Adèle reviendra à Hauteville ; elle s'appellera Mme Adèle. Voilà tout. Elle est d'âge à être *damée* et nous n'avons pas de comptes à rendre.

Qu'elle traverse ce moment-ci, qu'elle s'arrache à ce mauvais gueux, qu'elle revienne, je me charge du reste. Elle oubliera, elle guérira. La pauvre enfant n'a pas encore été heureuse. Il est temps qu'elle le soit. Je veux qu'elle le soit. Je donnerai pour elle des fêtes à H.-H. J'y appellerai toutes les intelligences. Je dédierai à Adèle des livres (1). Je ferai d'elle ma couronne de vieillesse. Je célébrerai son exil. Je réparerai tout. Si un imbécile a eu la puissance de déshonorer, V. H. aura la puissance de glorifier. Plus tard, guérie et souriante, nous la marierons à un honnête homme. Que ce soudard disparaisse de notre pensée. Efface-le, toi, de l'esprit et du cœur d'Adèle. Il est impossible, admirable mère, que tu n'aies pas ce pouvoir. Maintenant calme-toi, rassérène-toi. C'est un instant à passer. Appuie-toi sur moi pour le bonheur de notre pauvre enfant. Je veux pour elle le possible et l'impossible. C'est un malheur qu'elle ne soit pas mariée, mais c'est un bonheur aussi d'avoir échappé à ce mari. C'est une protection de Dieu. Guérissons-la à force d'amour. Sois tranquille, aie la même volonté que moi et tout peut se réparer.

Tout ira bien, je t'embrasse et j'embrasse mon Charles bien-aimé.

Voici une lettre pour Adèle (2) ; elle est écrite depuis douze jours. Victor pense que tu feras bien de l'envoyer et que l'effet pourrait être décisif. Je t'envoie les 550 francs de sa *passe* (3) et les 250 francs que tu me demandes pour elle.

(1) On lit en effet, dans un album du poète (1863-1864) ce projet de dédicace pour son *William Shakespeare* : « *Je dédie à ma fille Adèle ce livre fait pour son frère François-Victor. Qu'ils l'aient à eux deux comme ils ont mon cœur. V. H.* » Hugo se ravisera et le livre, finalement, sera dédié : « *A l'Angleterre.* »

(2) Lettre malheureusement perdue.

(3) Son voyage de retour.

★

Les choses n'avancent pas. Adèle refuse de quitter Halifax et s'acharne à espérer, contre tout espoir, que Pinson fera d'elle sa femme. Mme Hugo a songé à se rendre à Nice, où se trouve alors Mme Milner-Gibson, pour la mettre au courant de tout, et obtenir au besoin, par l'entremise de son mari, une pression du ministère anglais de la Guerre sur le lieutenant Pinson. Le poète repousse avec violence cette idée.

H.-H., dimanche 21 février (1864).

Je t'écris bien vite. J'espère que tu n'es pas partie. La lettre que tu m'envoies prouve plus que tout à quel point il y a là désordre d'esprit absolu. La pauvre chère enfant est en plein déraillement. Est-ce à nous de dérailler aussi? Ce mariage est impossible (de plus, il est hideux). Elle s'y acharne. Cela prouve, hélas, sa maladie. Mais sommes-nous malades aussi? L'homme ne veut pas. Pèse donc mes lettres et relis-les ! Si Mme M.-G. lui écrit, il répondra en déshonorant Adèle. Pas de réplique à cela. Ce sera un mensonge très facile à un tel homme et il y aura des malignités toutes prêtes à l'accueillir, et Adèle, qu'on peut sauver encore par la prudence, sera perdue irrévocablement.

Il n'y a qu'une chose à faire, et la voici : sauver Adèle d'elle-même et accepter comme un immense bonheur pour elle le refus de ce misérable. Adèle est malade. Elle guérira. Ces tourments-là passeront ; leur violence même les use. Or, en ce moment, il faut sauver l'avenir d'Adèle de son présent, ne confier cet avenir à qui que ce soit, se garder de Nice et même de Mme M.-G., ne pas l'exposer surtout à l'inévitable réponse de cet homme, réponse qui mettra jusqu'aux rieurs (chose horrible) de son côté. Songe à cela. Ta démarche à Nice aurait ce résultat. L'acharnement d'Adèle à ce mariage, dégradant d'abord, deviendrait ridicule. Pas de publicité. Discrétion, prudence, et, Adèle, guérie et non-diffamée, pourra se marier plus tard et être heureuse. La faire rentrer dans la raison, voilà quel doit être notre unique effort.

Je t'embrasse, chère, chère bien-aimée.

V.

De nouveau, le 13 mars :

Je partage toutes tes tendres sollicitudes. Je vais envoyer à Adèle 200 francs. D'un autre côté, son logeur est, et continuera d'être, subventionné. Mais tu te tromperais si tu ne voyais pas Adèle dans un cas particulier. Il y a dans sa situation quelque chose d'involontaire, et aussi quelque chose de volontaire. C'est ce volontaire qui est redoutable, redoutable pour elle. C'est par sa volonté qu'elle se perd. Aussi a-t-elle besoin de notre fermeté en même temps que de toute notre tendresse. Tout ce qui lui manquerait de notre côté en fermeté, elle le retrouverait en dureté du côté du sort. Par pitié pour la pauvre enfant, ne lui cédons pas. Faisons-lui lâcher prise. Ramenons-la.

Victor a pris sur lui d'écrire à cet homme. Je ne l'aurais pas conseillé, mais il a cru bien faire, Adèle le lui demandant. Il n'a pu écrire que de haut.

Chère mère bien-aimée, tu es un grand cœur et un esprit délicat et vrai. Sois ferme maintenant avec ta fille, et, tous d'accord, nous parviendrons à sauver de ce pauvre avenir tout ce qui peut encore en être sauvé. Détachons-la de cette chimère, et tout pourra se réparer.

Tu as admirablement bien fait de ne pas aller à Nice.

Je vous serre dans mes bras, toi et mon Charles.

Pas d'autre document avant celui-ci :

H.-H., 12 avril (1864).

A nous autres pauvres solitaires, le jour de la réunion est notre idéal et nous aspirons à ta rentrée, chère amie, mais que faire ! L'obstination d'Adèle, si fatale à Adèle, crée le provisoire, et il faut bien ajourner encore ton retour.

Reviendra-t-elle en mai? C'est ce que résoudra peut-être la prochaine lettre d'Halifax que nous attendons. On est heureux, dans cette détresse où la pauvre enfant égarée se met et nous met, d'avoir ces bons logeurs anglais qui semblent s'intéresser vraiment à elle. Ce misérable P. ne lui épargne aucune humiliation. Il affecte de passer en voiture sous sa

fenêtre avec une femme. Sa fierté se révoltera-t-elle enfin? Elle est si haute, à tort, avec les siens, comment est-elle si humble, là? Quel abominable gueux! Chose triste de penser quelle ennemie elle a en elle-même!

En attendant, je me résigne à t'envoyer encore son mois (du 15 avril au 15 mai). Tu trouveras ci-inclus une traite de 400 francs.

Pendant toutes ces douleurs-là, il faut que mon esprit travaille. J'ai à faire face à une publication. Le livre (1) va paraître. Plains-moi et aime-moi.

V.

Mon Charles bien-aimé, tu m'as promis de travailler et tu travailles. J'en suis fier. Je t'embrasse, mon Charles.

Le 15 avril, publication de *William Shakespeare*. Un « banquet Shakespeare » a été prévu à Paris, sous la présidence du poète dont on laissera la place vide. Le gouvernement impérial interdit cette manifestation. De Victor Hugo à sa femme :

27 avril 1864.

Chère amie,

Merci de ta charmante lettre. Tu as le secret de sourire admirablement, même triste. Je comprends ton sourire et ton courage.

Victor a reçu une lettre d'Adèle; cette lettre-ci est un peu meilleure. Elle annonce son retour après l'équinoxe. Elle renonce à ce qu'elle appelle les *moyens matériels* (2) et semble plus calme. Si la guérison pouvait enfin venir! Une fois ramenée, et surtout emmenée, on la sauvera. Il est impossible que cet avenir soit perdu. J'espère.

L'interdiction du banquet a fait admirablement en Angleterre. Tous les journaux ont donné ma lettre, excepté le *Times* dont le correspondant est, dit-on, payé par la police française. Le *Times* gagne son argent en ne prononçant jamais mon nom. Au grand banquet shakespearien de Londres, le

(1) *William Shakespeare*.

(2) La malheureuse jeune femme avait songé à faire endormir Pinson par un « magnétiseur », afin qu'il l'épousât dans cet état second.

président a porté mon toast et a craché sur le *Times* à mon occasion (acclamations enthousiastes). Conte ceci à Auguste. Au reste, Victor enverra le toast aux journaux. Oseront-ils le mettre?

Je t'embrasse et je t'embrasse.

V.

★

William Shakespeare n'a pas été très bien accueilli par la critique et le poète a vivement ressenti cette froideur. Du moins, Charles lui a-t-il écrit, avec des transports. (Pour une fois, le poète n'a pas daté sa lettre, qui doit être de mai 1864 :)

Douze pages de toi, mon Charles! Quelle bonne et douce fortune! Ta lettre est un chef-d'œuvre de cœur... J'incline plus que jamais au silence, et voici pourquoi : ce n'est rien d'être attaqué, mais c'est quelque chose de ne pas être soutenu. J'ai retrouvé mes ennemis, non mes amis (j'excepte, bien entendu, mes amis étroits).

Mon Charles bien-aimé, ce n'est pas de la mer que me vient ma tristesse. Au contraire, l'immensité me calme. Tu sais pourquoi je suis triste. Mais avant peu je serai heureux car je te verrai, et nous passerons quelques semaines d'or ensemble. Et puis je reverrai cet automne ta mère si aimée.

J'espère que vous êtes bien, à Auteuil. Ici, nous regorgeons de fleurs. Je vous embrasse tendrement, ta mère et toi. Je vous aime profondément.

V.

★

Charles a quitté Paris à la fin de l'année 1864. Il est établi à Bruxelles.

H.-H., 3 janvier 1865.

Mon Charles,

Ta douce lettre nous arrive. Je t'écris avec l'attendrissement profond de tous. Tu sais que s'il y a sur la terre un cœur où tu es aimé, c'est le mien. Ta présence fait partie de ma joie. Toi absent, c'est moi triste. Reviens-nous, reviens-nous vite, reviens-nous dès que tu pourras. Lux (1) achèverait

(1) Une levrette que Charles avait depuis douze ans près de lui.

certainement sa guérison ici. L'île est verte et le soleil est tiède...

Je t'embrasse et je t'embrasse. A bientôt, mon enfant bien-aimé.

★

Le 18 octobre 1865, Charles a épousé Alice Lehaene. Le jeune ménage habite Bruxelles, avec Mme Hugo et François-Victor, qui, lui aussi, a déserté maintenant Guernesey. Le poète, venu passer l'été en Belgique, a quitté Bruxelles le 24 octobre et, de Londres, sur le chemin du retour, il écrit aux siens :

Londres, samedi 28 octobre 1865.

Mes bien-aimés (vous êtes quatre, rue de l'Astronomie, à qui s'adresse ce mot), me voici à Londres. La traversée a encore été rude hier. Cependant voilà le soleil et j'espère que, lundi matin, nous aurons belle mer et beau temps pour gagner Guernesey. Il faudra avaler demain en plein Londres le dimanche anglais. Après le mal de mer, c'est une espèce de *bis in idem*...

Ils ont enterré hier leur Palmerston. Entre deux vomissements, un passant anglais, sur le bateau-malle *Saphir*, m'a dit : « — Monsieur, vous savez qu'on enterre aujourd'hui notre Palmerston? — Qui ça? — Lord Palmerston. — Est-ce qu'il n'était pas mort depuis longtemps? — Oôh non ! c'est la semaine passée. — Ah ! — Tout le monde le regrette. — Pas moi... » Ceci a jeté un froid et nous ne nous sommes plus dit un mot, le passant et moi.

Si les *storms* le permettent, je serai lundi dans mon *cristal-room*.

Je vous envoie tout mon cœur.

V.

★

Les Chansons des Rues et des Bois ont paru le 25 octobre. Le 14 novembre, de Hauteville-House, Hugo écrit à son fils François-Victor :

Mon bien-aimé Victor, je réponds un mot en hâte à ta douce lettre. Voici le jour qui s'en va et je suis au travail depuis le crépuscule de 7 heures du matin...

Je reconnais ta chère écriture sur les bandes des journaux

qui m'intéressent. D'où vient le silence du *Sancho* et de M. Baudelaire?

Je sais que tout va on ne peut mieux, du reste. Ma première lettre sera pour ta mère qui m'a écrit des choses bien douces et bien tendres. Amitiés à tous. Je suis triste d'être loin de vous, mes quatre bien-aimés. Je vous embrasse et je vous *ré*-embrasse.

V.

P.-S. — N'oublie pas l'envoi de ton volume de *Farces* à Kesler, qui est ardent pour toi.

★

Au début de mars 1866, lancement des *Travailleurs de la Mer*. Le beau-frère du poète, Paul Foucher, paraît manquer d'esprit de famille. Sa sœur le déplore vivement, et le poète lui répond :

H.-H. dimanche 18 (mars 1866)

Tu as été fière et vaillante et, en tout, je t'approuve. Tu eusses pu répondre à Paul par un défi absolu de citer ses prétendues nombreuses allusions à moi. Silence sépulcral sur *les Chansons des Rues et des Bois*, quand ton frère avait eu une si belle occasion de flétrir la ligue des mouchards littéraires et des eunuques politiques contre ce livre! Mais tu as pardonné et tu as bien fait. Pourtant, dans l'occasion, reviens-y ; maintiens ton dire, et fais le défi. En ce moment même, il garde le silence sur *les Travailleurs de la Mer*. Il est vrai qu'il m'appelle *suprême génie* dans ses lettres confidentielles! Son attitude grotesque vis-à-vis de Charles m'indigne.

Je t'approuve, je t'applaudis et je t'aime. Bravo!

V.

P.-S. — La mer est redevenue furieuse. Elle a fait fête à mon livre par trois jours de sourire et de soleil.

★

Le 17 avril 1866, c'est Charles que l'écrivain remercie :

Tu m'as écrit magnifiquement, mon Charles, au sujet de ce livre. Nous sommes, toi et moi, deux plongeurs de la mer.

Dans *le Cochon de Saint-Antoine* qui est, tu sais mon avis, le chef-d'œuvre des débuts de ce siècle, tu as été comme moi au fond de l'océan. Tu as vu ce que j'ai vu, tu as touché ce que j'ai touché, tu as sondé ce que j'ai fouillé. Ta lettre a été lue, comme les lettres de Victor, comme les lettres de ta mère, à haute voix, à notre petit cercle solitaire, et tu as eu un fier succès. Quel article ce serait que cette lettre !

Je devrais profiter de cela pour te gronder, ô paresseux ! Quelles belles œuvres tu ferais si tu voulais ! Je suis le père soliveau et je me borne à te murmurer ce que je devrais te crier dans les oreilles. Je t'aime, mon Charles.

En attendant que tu fasses la grande comédie du Tartufe rouge, *Pieuvre Leroux* (1), je continue tous mes commencements et je prolonge mon théâtre dans tous les sens vers l'idéal. Le drame que je viens d'achever (2) est complètement jouable à tous les points de vue de l'art, mais absolument injouable au point de vue de la censure. Donc, je l'ajourne. Comme il est possible qu'il finisse par être joué, je ne le ferai pas imprimer. Il fera, je crois, à la scène, un certain effet de surprise et de nouveauté. J'y ai accusé des aspects inattendus de la destinée et du cœur. Il est en prose, en quatre actes, et se passe sous la Restauration. Je n'avais pas encore mis le XIX^e^ siècle au théâtre.

Julie va mieux. Mme Drouet te remercie avec effusion de ton souvenir et t'envoie ses plus profondes tendresses ainsi qu'à *son Monsieur Victor*.

Sénat (3) continue de croître en santé et en joie.

*

A Mme Hugo, samedi 26 mai 1866 :

Contre-temps. La banque est fermée. Fête de la Queen. Je ne pourrai t'envoyer l'argent d'Adèle que lundi et au lieu de mardi soir, tu le recevras mercredi soir. Retard de vingt-quatre heures. Est-ce assez bête, ce ricochet de la monarchie

(1) Pierre Leroux, après avoir beaucoup flatté et utilisé Hugo, à Jersey, s'était ensuite fort mal conduit à son égard.

(2) *Mille francs de récompense.*

(3) Le petit chien, fils de la levrette Lux.

contre les démagogues ! Que dis-tu de cet infiniment petit guignon?

Chère bien-aimée, je t'embrasse tendrement, et vous autres aussi qui êtes trois morceaux de mon âme.

Je sais que Charles et Alice s'adorent. Je bénis cette adoration. Qu'on soit heureux, voilà mon exigence.

Dimanche. Confidentiel. M. Rascol, que Victor connaît, est en ce moment à Guernesey. Il a une librairie à Londres. Il me raconte avoir vendu, depuis 1863, les *Châtiments* en quantité considérable. Les *Châtiments* lui sont fournis par M. Lacroix (1) et m'appartiennent. Ils proviennent de la restitution Tarride et je les ai mis en dépôt chez Lacroix.

M. Rascol les vend 5 francs et *autant qu'il en veut*, dit-il, depuis trois ans. M. Lacroix ne m'a rendu de cela aucun compte. Je voudrais qu'il me fît ce règlement à mon arrivée à Bruxelles. Je regrette qu'il n'en ait pas pris l'initiative. Enfin, s'il me rend bon compte, tout sera bien. Voici un mot pour lui que vous pourrez lire et que je vous prie de lui remettre. Je pense que le prochain courrier m'apportera ses réponses aux questions envoyées pour la quatrième fois.

Tu me reproches, chère amie, quelque sévérité pour M. Lacroix. Je n'en ai aucune, mais j'ai bien quelques griefs. Toi-même me les signalais cet hiver. Je ne demande pas mieux que de les oublier, s'il les répare.

Tendre embrassement, pour finir comme pour commencer.

P.-S. — Julie continue d'aller très bien. Elle vient de recevoir une lettre de son mari qui *élude* sa présence et lui dit de ne pas venir.

★

A la fin de l'année 1866, Mme Hugo s'attarde à Paris pour soigner ses yeux. Elle n'a plus reparu à Guernesey depuis deux ans presque, et son mari souhaiterait beaucoup qu'elle revînt enfin, ne fût-ce que pour quelques semaines, dans sa maison.

H.-H., 4 décembre 1866.

Chère bien-aimée, toi avant tout. Fais passer tout d'abord ce qui te soigne le mieux et ce qui te plaît le plus. Ici comme

(1) L'éditeur belge de Hugo.

à Bruxelles, tu n'as autour de toi que des bras ouverts. Puisque le médecin te garde, c'est très bon signe ; cela prouve qu'il attend un effet prochain et une amélioration rapide. J'y compte bien aussi, car tu sais que je ne doute pas plus de la bonté de tes yeux que de leur beauté.

Cela dit, arrive-nous quand tu pourras, quand tu voudras. Le plus tôt sera le mieux pour mon vieux cœur qui t'aime bien.

Je reçois, par le consul général de Grèce à Londres, une prière irrésistible d'intervenir pour les insurgés de Candie. C'est presque officiel, comme tu vois. Je t'envoie ma réponse à cette voix d'Athènes.

Je t'embrasse et je t'embrasse.

V.

★

Après un bref séjour à Hauteville-House (18 janvier-6 mars 1867), Mme Hugo a regagné Bruxelles. Un petit Georges est né, le 31 mars, au foyer de Charles, et, le 19 juillet, le grand-père est venu comme de coutume passer l'été avec les siens. Il est reparti le 11 octobre pour son île ; dès son arrivée à Guernesey, il écrit à sa femme :

H.-H., lundi 14 (octobre 1867).

Chère bien-aimée, me voici dans ta maison. Je la trouve très en ordre et j'embrasse Julie sur la joue droite pour toi et sur la joue gauche pour moi.

Je suis parti le cœur gros, triste de vous quitter tous. Il serait pourtant si facile de vivre ensemble et de ne point nous séparer ! Nous sommes bien bêtes, nous qui avons tant d'esprit ! Hauteville-House se moque de nous et est plein de fleurs.

J'ai eu une première traversée (1) belle et bonne, et une deuxième (2) assez rude. Mais j'aime le mal de mer. L'empire aussi fait vomir, mais lugubrement.

J'espère que vous êtes tous bien là-bas, Alice toujours charmante, Charles toujours bon, Victor toujours doux, toi couvrant tout de tes ailes. Je mets dessous le petit Georges.

(1) D'Ostende en Angleterre.
(2) De Southampton à Guernesey.

Quel doux être ! Qu'il soit béni ! Charles et moi travaillons pour lui. Son cher sourire lointain, après avoir été ma joie, est aujourd'hui ma tristesse. Je vous serre dans mes bras, mes bien-aimés.

V.

P.-S. — Julie m'a vraiment accueilli bien gentiment. Sénat m'a inondé de cabrioles. Ses quatre pattes sont partout marquées sur moi.

★

De nouveau, à la fin du mois :

H.-H., dimanche 27 octobre (1867).

Chère bien-aimée, ta douce et charmante lettre a ravi le *goum* guernesiais. Tu dictes comme tu écris, avec un charme exquis. Je te remercie du baiser donné au grand front sérieux de Georges, mais je ne veux pas qu'il soit sérieux, de même que je ne veux pas que tu sois triste. Tes bons et doux enfants autour de toi ont pour fonction de te rendre la vie heureuse.

Il paraît que *Hernani* (1) a été interrompu jeudi 24? Avez-vous su pourquoi?

J'applaudis à tous tes efforts de réformes économiques. Nous ne sommes pas loin d'un temps de tempête et la prudence est utile. L'avenir s'appelle Georges, c'est pourquoi il me préoccupe.

Nous avons ici depuis quelques jours un temps charmant ; soleil et mer bleue. Je n'ai pas encore fait de feu dans mon *look out*. Grâce aux discordes antérieures à mon arrivée, je n'ai pas encore de domestique. Une petite fille grosse comme le poing fait les chambres en attendant qu'il vienne une servante. J'ai repris cependant le dîner de mes quarante petits pauvres et, n'ayant pas de domestiques, je les sers, ce que je faisais d'ailleurs le plus possible.

Soyez heureux, mes bien-aimés. Je ne demande pas encore à Georges de m'aimer, mais je lui demande de rire.

V.

(1) A l'occasion de l'Exposition Internationale, *Hernani* avait été repris le 20 juin 1867, à la Comédie-Française, avec un durable succès.

★

Encore deux lettres. La première est de 1869. Mme Hugo est morte, en août 1868 ; et le « Georges » dont il s'agit ici n'est plus celui de 1867 qu'une méningite a emporté, en avril 1868, mais « Georges II », né le 16 août 1868.

H.-H., 23 juillet (1869).

Je suis content, mes bien-aimés, de vous savoir à Bruxelles. J'y arriverai du 31 juillet au 5 août. Je finis en ce moment quelque chose. Je tâcherai de voyager un peu.

Pendant le temps de mon séjour à Bruxelles, vous me donnerez mon déjeuner, c'est-à-dire mon café et ma côtelette, et moi je vous donnerai à dîner, c'est-à-dire que je vous invite tous les jours, tous les quatre (y compris Georges, qui a dix dents), à dîner à l'*Hôtel de la Poste;* cela simplifiera le service. N'oubliez pas qu'il faut qu'une des servantes couche dans la chambre à côté de la mienne (corps du logis du fond). J'ai toujours mes étouffements nocturnes, maintenant compliqués de maux de dents très bêtes.

Ne laissez pas, croyez-moi, envahir le *Rappel*. Travaillez-y le plus possible...

Donc, à bientôt. Tenez-moi mon petit trou prêt. J'ai besoin de vous voir. Toutes les paires de bras du goum de Guernesey s'ouvrent pour vous embrasser.

Il y a en ce moment de gros brouillards sur la mer, mais, fin juillet, j'espère qu'il fera beau. Donc à fin juillet, et à vous, mes bien-aimés.

V.

P.-S. — Je prie ma chère Alice de donner des ordres pour qu'on tienne prêts mes haillons du matin : mon pantalon à pieds, mes pantoufles et ma chabraque de travail.

★

Pour finir, ces lignes à François-Victor qui sont du printemps de 1870 (le 15 août, Hugo quitterera Guernesey ; le 5 septembre il rentrera en France, après dix-huit années d'exil) :

9 juin (1870).

Mon bien-aimé Victor, je reçois ta douce lettre. Une seule chose me serait plus douce, ce serait toi-même. Que n'es-tu là ! Charles est arrivé avant-hier. Comme nous parlerons de toi ! Il me semble que j'ai un œil ouvert mais que l'autre reste fermé. Que Petit Georges et Petite Jeanne sont donc d'exquises créatures ! Quand m'en donneras-tu, toi aussi, de pareilles?...

Répète à Adèle (1) que mes bras lui sont ouverts. Je suis vieux. Mon bonheur serait de vous avoir tous autour de moi. Je travaille et je vous aime. Toute ma vie est dans ces quatre mots : amour, devoir, travail, prière, car, tu le sais, je crois en Dieu.

Je t'aime bien, mon doux et vaillant enfant. A bientôt, n'est-ce pas?

V.

(1) Adèle n'était plus alors à Halifax mais à la Barbade. On la ramènera en France, démente, en février 1872.

LE SONGE DE L'EMPEREUR

(JULIEN L'APOSTAT)

Nietstzche, au bord de la folie écrivait : « Je viens de faire une grande découverte. Je suis *tous les grands personnages de l'Histoire. » Cette phrase justifie la faveur singulière que trouve la forme du journal apocryphe auprès de tant de romanciers contemporains français ou étrangers. Les lecteurs éventuels du* Songe de l'Empereur *journal imaginaire de Julien l'Apostat dont « La Table Ronde » publie quelques fragments, voudront bien se souvenir du* Livre de raison d'un Roi fou *(Louis II de Bavière) et du* Journal profane d'un Solitaire, *(le janséniste Pontchâteau) qui le précèdent. La fraternité secrète qui unit trois personnages de conditions, d'époques et de structures si différentes se résume facilement (pour moi) en une seule définition de Denys l'Aéropagyte prise dans saint Paul : « La folie de Dieu est la plus sage de toutes les sagesses. »*

Dans une œuvre romanesque il entre toujours du « jeu » et du « je ». Flaubert proclame : « Madame Bovary, c'est moi, » Barrès ajoute à Marie Bastkirseff « une admirable légende » et Valéry composant une méthode d'après les carnets du Vinci conclut : Quand au vrai Léonard, il fut ce qu'il fut. *On me permettra d'hériter une désinvolture aussi déclarée. Mon* Julien *voyageant en Grèce ou couronné à Paris, je ne l'ai rapproché de moi, de nous, même à la légère, même avec maladresse, que par amour.*

A. F.

LE VOYAGE D'ATHÈNES

En vue d'Athènes - Mer Égée - Golfe du Pirée, quatre heures du matin.

Je noterai mes sentiments, heure par heure. Arrivés trop tôt, en vue du Pirée, nous attendons pour y faire notre entrée, le lever du jour. Nous tournons depuis longtemps déjà, dans une sorte de coupe où le ciel couleur de pervenche et tous ses astres se réfléchissent. L'eau plus lisse que l'argent d'un miroir en reflète la teinte ineffable et tous les feux. Les matelots, selon la direction de notre proue, évoquent Salamine,

Corinthe, Phalère. Je m'efforce à garder mon âme lisse, vide et réfléchissante comme la mer.

. . . . . .

Cinq heures.

La pervenche lumineuse blanchit, devient jasmin. Les grappes d'étoiles sont absorbées dans cette pâleur. La nappe jusqu'ici transparente de l'eau se caille, dépolit, et notre étrave attaque ce lait durci, avec peine. La trace que nous imprimons en tournant est si longue à s'effacer que notre sillage forme un cercle presque parfait. L'anneau des montagnes d'Attique et de celles des îles qui ferment les autres côtés de la baie semble répéter ce cercle avec quelques modulations capricieuses. Ainsi la joie précise et petite de mon esprit qui répète obstinément : « Je suis en Grèce, aux portes d'Athènes ! » s'amplifie-t-elle de tous les échos de mon Être entier dont je retiens mal les bondissements et les gestes.

. . . . . .

Cinq heures et demie.

« L'aurore aux doigts de rose » d'Homère n'est pas une image poétique. C'est un portrait. Mais quand ses doigts touchent la terre d'Attique, ils allument une peau de lion et la métamorphosent en Toison d'Or. Jamais je n'eusse imaginé aux flancs de l'Hymette, aux collines avancées du Pirée ce pelage animal, intense et nu ; cette aridité de velours ; cette robe jaune qui s'embrase et devient une coulée de miel. L'index du capitaine fend l'air devant mon regard et me désigne le rayon le plus secret de toute la ruche. « Ici, vous voyez? l'Acropole ! » Je tends les mains, la bouche, le cœur vers ce petit morceau de substance divine, à peine discernable. Il semble que ma seule ardeur soulève à présent le vaisseau et le tire vers le port, sans une inflexion, dans un battement de rames qui fait voler jusqu'à mon visage les éclaboussures de la mer irradiée. L'Acropole a disparu, caché par les fabriques du Pirée mais l'odeur de l'Attique vient à notre rencontre. Et son parfum que je n'oublierai plus s'accorde à l'embrasement général. C'est une cendre chaude de laurier, d'ambre, de menthe et de romarin. L'an-

neau de senteurs tournoie entre les flancs des collines et s'abat sur nos fronts comme une couronne *de bienvenue*. Puis, ce sont les mille reflets du Pirée, les cris, les mâts enchevêtrés, les haillons de voiles, l'agitation fourmillante, les melons et les oranges qui flottent entre les carènes, le rire blanc apparu dans des visages cuits, des mouchoirs qu'on agite, un lâcher de grandes mouettes, rasant d'une aile rougie le feu de l'eau.

Sept heures.

Les précautions ayant été prises pour respecter mon incognito et toutes les défenses observées, le seul Celse, ami de Libanius est venu m'attendre. Je serai son hôte. J'ai refusé sa litière qui a emporté mon mince bagage et je demande de faire le chemin à pied en sa compagnie. Aussitôt mes premiers pas sur la route dont peu de chars soulèvent déjà la poussière car la chaleur gagne, je me sens pousser aux talons les ailes d'Hermès ! Celse observe mon allure avec surprise et règle difficilement sa marche sur la mienne. Ah ! pourtant, dans cette plaine sacrée, hâlée, où circule un air subtil, ce qui apparaît difficile, c'est seulement de ne pas prendre son vol ! Sans doute, les génies de l'air qui tissent et font palpiter tout l'espace de leurs allées et venues joyeuses nous prennent-ils sous les aisselles et nous portent-ils à demi. Je ne sens plus mon âge. C'est-à-dire que je n'ai plus vingt ans, mais une jeunesse sans enfance antécédente, sans déclin possible — une jeunesse absolue.

. . . . . .

La chaussée qui sinue dans la plaine a la couleur des amphores qui sèchent devant les maisons des potiers. Maisons basses, au toit plat, au seuil ombragé d'un simple auvent de roseaux. Des touffes de basilic en gardent l'entrée et toujours un petit dieu tanagréen. Dans ces cages légères, chantent les ouvriers, comme des grillons. Voici, surplombant les cages humaines qui se multiplient, l'étagement à peine plus solennel des volières divines ! Et devant la carcasse ajourée du Parthénon la statue d'Athènes s'égosille comme une grande cigale d'or ! Je m'agenouille. Je baise la terre du quartier du Céramique, chaude sous mes lèvres, comme si la cendre

des Athéniens qui y reposent, brûlait toujours. Nous contournons le Cimetière planté de cyprès et de figures votives. Un grand taureau de marbre blanc se détache vers le ciel entre deux arbres effilés. Mon regard l'accueille et le voue à Mithra. Puis, nous nous hâtons à travers le charmant commerce de poteries qui encombre la place du Théséion de ses amphores, de ses assiettes, de ses Éros peinturlurés. J'achète un couple de colombes modelé dans une argile blonde, couleur de pain cuit. Et Celse qui sourit de me voir caresser leurs ailes frustes avec plus d'amour que pour un plumage vivant, me désigne, surplombant les murs de la citadelle sacrée, les grandes ailes parfaites des Victoires sculptées aux quatre coins de la terrasse d'Alcibiade. Nous contournons la longue enceinte. Nous sommes parvenus à la chaussée des pèlerins d'Éleusis. Sous nos pieds, la ville s'étire et rayonne dans la plaine fauve. Un tournant encore : Je salue le Pentélique, les blessures éblouissantes de ses carrières ; l'Hymette, nue comme un sein ou le front d'un Sage. La muraille s'entrouvre. Nous passons de l'autre côté. La neige du marbre m'aveugle. Neige? Marbre? Fleur? Écume? Nuage? Astres? Je sais maintenant où se rassemblent pour composer la plus vierge et la plus durable des substances, les pétales des étoiles qui s'effeuillent : Chevelure de Bérénice, larmes d'Ariane, mépris de Sirius et toutes les gouttes perdues de la Voie Lactée. J'arrache mes sandales. Le marbre finement strié pour retenir les sabots des chevaux et les roues des chars d'offrande appelle le pied nu. Douceur résistante ; accueil tiède et comme de chair à la peau de mes plantes de pèlerin. A droite, les portiques de l'Erechtéion aux colonnes immaculées, flûte de Pan où repose la lèvre du Matin ; à gauche, le grand navire du Parthénon, chargé de chevaux hennissants, de dieux qui s'étirent, de déesses, de claquements de voiles. Cela bouge, respire, effraye. Le roulis des siècles berce cette Nef équipée pour la traversée de l'Éternité. La statue colossale d'Athéna, dressée entre les deux temples paraît le fléau d'une balance qui ne cessera jamais de peser au plus juste deux beautés égales : le tumulte pathétique de l'Histoire et le soupir nu de la Musique.

Arbitre ébloui, je me récuse devant le choix à faire et penché

sur un bassin de purification au centre de la Voie Sacrée, élancé, mauve comme une gentiane, je me lave les mains.

. . . . . .

Midi.

Je sors du temple qui repose sur l'ardeur étale du Solstice, avec, autour de lui l'ombre de ses colonnes, comme des rames abandonnées. Celse m'avait réservé une joie, plus pure d'être secrète et menacée. Une prêtresse de Pallas, sécularisée, avertie de ma venue, m'attendait dans la cella frustrée de sa statue chryséléphantine. Debout au centre du pavement bleu, éclaté par places, drapée de blanc, elle reçut ma génuflexion, ma prière. Puis elle écarta un pan de son voile et me tendit, échappée aux ravisseurs, la maquette de cire et d'or de la Divinité disparue ! J'adorai cette petite chouette protégée par l'ombre, dardant sur moi la double émeraude de ses yeux. Inestimable faveur ! Luxe d'une minute qu'aucune mort ne saurait payer son prix. Celse a disparu. Je suis seul sur la neige embrasée de la plus haute cime qu'un esprit humain puisse gravir. Je descends les marches de la façade occidentale du Parthénon. Un tambour de colonne sectionnée à ras du sol m'attire, me fascine. Je vais à lui. Je m'étends sur sa blancheur incandescente. Mes pieds, mes mains au bout de mes bras en croix, ma tête, touchent les bouts de sa circonférence, comme si mon corps en tournant sur soi-même l'eût tracée. Et mon regard à la renverse découvre que le ciel, en tournant aussi sur lui-même a tracé le cercle parfait de montagnes, d'îles et de mer qui forme et ferme l'horizon. Je comprends soudain que l'Infini engendre le Fini, le colore à sa lumière, et s'adapte à lui, se visse à lui, comme un couvercle un peu bombé.

Deux heures de l'après-midi.

Comment dormir? Je suis trop heureux. Je sors de la maison de Celse après un repas léger. Toute la ville repose. Les flèches d'Apollon criblent la terre et la mer désertes. J'arpente seul un espace illustre dont chaque relief découvert satisfait et comble exactement l'attente avide de mon esprit.

C'est que les panégérystes d'Athènes n'ont jamais cédé à l'ivresse grossière de l'hyperbole. Leur devise était « Rien de trop ». La même économie qui n'a rien d'avare préside à toute entreprise du génie grec. Je suis le tracé nonchalant de l'Illissos, humble rigole, où comme le fit Socrate, je ne puis, en marchant, tremper qu'un seul pied à la fois. Et cette claudication, ce balancement entre la fraîcheur du cours d'eau et la brûlure de l'une ou l'autre berge, explique l'équilibre du discours socratique, ses contradictions savoureuses, son caprice apparent et sa rigueur invisible. L'orchestre des cigales « animé et qui sent l'été », accompagne mon silence de la même musique qui soutenait le bavardage du philosophe. Je retrouve le grand platane dont il loua la noblesse et l'élévation. Je m'étends à son ombre. Je détache une écaille de son écorce ; je la jette dans le ruisseau et je la regarde fuir, moins légère, moins vaine et moins passagère que nos âmes, nos œuvres et nos amours sur le flux éternel d'Héraclite.

Tout s'écoule, mais tout revient. Le mouvement circulaire qui brasse la Mort et le Devenir, ce qui vient d'être et ce qui va commencer compose, mélangé à du Vide, de la Fuite et de l'Espérance, l'argile tendre du Présent. Je regarde devant moi les mains d'or d'Apollon, le potier divin, édifier à toute vitesse, la faible butte de l'Acropole, effiler les colonnes de ses temples, aiguiser leurs frontons, proposer au Ciel cet ex-voto délicat, le laisser dévorer et recommencer son œuvre. Mes yeux n'ont perçu ni l'achèvement du travail, ni sa reprise. Rien ne décèle une origine ou une fin dans la vibration permanente de la durée.

. . . . . .

Quatre heures.

J'erre sans but et sans compagnon dans les jardins studieux d'Académos. Les pelouses sont fraîches et bien tenues. L'olivier de Platon est si vieux que son tronc énorme, bosselé, ressemble à une grotte. Et le nuage de feuilles d'argent qui le domine est pareil à celui qui stagne dans le ciel, au-dessus de quelque source.

La fontaine divine des paroles du Maître s'est tue, mais la

buée persiste, couronnant le silence et le banc de marbre semi-circulaire où nul ne s'assied plus.

Je suis content d'avoir visité à cette heure de sieste un lieu bourdonnant de paroles et de vie à tout autre moment de la journée. Les conférences des rhéteurs à la mode ne me tentent guère. Ni la gaîté des étudiants. Je crains de la mal partager. Comment font-ils pour s'ébattre étourdiment parmi ces lauriers dont l'odeur amère flattait la narine de Phédon, frapper de mots communs l'air sacré où résonna la parole d'or de Périclès et se poursuivre en se tiraillant sur la route qui sinue vers Colone, « aux beaux chevaux, » où le vieillard Œdipe attendit le Repos Éternel? Je veux fuir, car les oiseaux se réveillent déjà dans le feuillage, mais, voici Celse qui s'avance dans l'allée, en compagnie d'un jeune homme très beau. J'avais tort. Je demeure. J'oubliais la grâce humaine et qu'il faut admirer aussi un chef-d'œuvre qui respire et qui marche.

. . . . . .

Sept heures.

Nous sommes assis tous les trois au bas du monument de Philoppapos. J'ai vu le soleil se coucher sur la façade du Parthénon qui regarde la mer. Le dieu perdait son sang comme une victime sacrifiée. Un instant, les colonnes, les architectures, les escaliers dégouttèrent d'un flot vivant, couleur de feu, de vin et de chute de roses. Puis le marbre but peu à peu cette libation et ressurgit plus pâle, plus auguste, avec l'étrangeté chancelante de l'Initié, sortant du bain purificateur. Nous nous détournâmes, laissant le Temple nu, lointain, mordu par un songe que toute présence offensait. A nos pieds, le bassin du Pirée, les bains de Phalère, la baie de Salamine vendangent ce qui reste de la liqueur solaire. La fumée qui monte de ces cuves où fermente le vin du soir suffit à nous entêter. A ma gauche, Celse appuyé au socle du monument a les mains et les avant-bras posés sur les cuisses dans une immobilité de dieu égyptien. A droite, le jeune étudiant Sébastien économe de paroles tout le jour, tient une main sous son menton, comme si le visage au sourire ineffable qui s'en élève était une offrande. Et moi, entre

ces deux figures de la Sagesse, je me sens imparfait, inadapté, travaillé par nos découvertes, criblé de flèches surnaturelles, maladroit, hérissé et solitaire, comme un porc-épic.

Salamine.

J'ai vendu tous les bijoux de ma mère (sauf le collier de rubis touché par Maxime, que je porterai toujours). Ce sacrifice de tout ce que je possède va se convertir en un sacrement. Je paye (trop peu) de ma seule réserve matérielle, mon passage au registre de l'Infini. Au bout de la Voie Sacrée où je me suis engagé, ce matin, sortant d'Athènes par la porte du Dipylon, après un repos au bain purificateur dans l'eau victorieuse de Salamine, j'atteindrai le but que ma pensée la plus exigeante ne peut dépasser. Oui, la flèche lancée par l'arc de mon âme tendu suivant son angle le plus ambitieux vole et se fiche, vibrante, au fronton d'Éleusis. Là-bas l'Hiérophante de Démeter s'apprête à m'éprouver, à me faire mourir pour renaître. De la rive de sable rose où je laisse boire les dernières gouttes de mon bain par le soleil, à même ma peau nue, je contemple face à moi, de l'autre côté du golfe bleu cette petite boîte de marbre, le temple des mystères, plus lourde que celle de Pandore, de secrets mortels.

Voici mon dernier matin sur la terre. Que tout est simple et charmant à qui suffirait l'écorce légère du monde visible ! Les cailloux polis par la vague luisent entre mes orteils. Un toit de roseaux, tout près, chuchote et dispense sa fraîcheur. La mer scintille. Mon corps de vingt ans est sans défaut. Hypnos niché dans mes cheveux emmêlés, pèse de son poids d'oiseau, flatte mes tempes de ses ailes. Je dormirai, comme un fruit cru, savoureux et sans Mémoire. Non ; d'une jambe repliée, au déclenchement brusque, je surgis de mon repos animal. Je suis debout sur le lit même de mes songes les plus lâches, debout, vigilant, impatient d'air neuf, de mouvement et d'aventure, comme une idée.

. . . . . .

Après l'initiation. Éleusis.

Il me tardait de revoir le Soleil. Du sein des ombres mouvantes, graduées, successives où m'entraînait le déroulement des Mystères, je l'évoquais je rappelais son éclat et je me sentais envahir par la tristesse d'Achille aux Enfers. Mourir au soleil grec ! Avoir compris la force et la nécessité de cet arrachement, voilà le génie des prêtres d'Éleusis, la marque de leur suprématie. Cependant, exilé d'Hélios, je partageais la vie nocturne des racines, des larves, des graines. Une musique perpétuelle, certaines représentations à la symbolique incertaine mêlant les rites funèbres à ceux réservés aux naissances, moires exquises du doute, ce je ne sais quoi d'ambigu qui flotte autour du lever d'un astre ou d'un sourire sur certains visages, tout concourait dans les ténèbres éleusiniennes à hâter la mue ; à me faire, à l'exemple du serpent Triptolème qui souffre et s'étire sur son lit de feuilles de vigne, *changer de peau*. Déjà, je n'étais plus assuré de mes souvenirs les plus vifs. Et les images qui me demeuraient en esprit ne m'apparaissaient plus telles les épaves de mon existence antérieure, mais comme des pressentiments. J'allais naître, j'allais vivre. Le battement d'une mesure opiniâtre, un rythme sourd, la fréquence croissante d'un motif de tambourin et de cymbale, activa le cours de mon sang dans mes veines et me guérit de ma langueur de chrysalide. Sur les parois où j'avais contemplé au début de mon initiation un jeu savant d'ombres et de figures fuyantes, dont l'emmêlement et l'évanouissement rapides tendaient à indifférencier toutes les formes, tous les gestes, tous les Signes, à accentuer leur caractère de songe inconsistant ; sur ces mêmes parois moins obscures, certaines silhouettes apparues d'abord avec modestie, s'attardèrent, prirent un demi-relief, puis un relief complet et je me trouvai bientôt en *présence* de quelques objets très simples : corbeille, grenade, épi. Mes mains se tendaient vers eux, découvraient leurs volumes purs et délectables avec le flair des aveugles-nés. Peu à peu, le monde vivant faisait son entrée dans ma nuit sans mémoire. Et je l'épelais, forme à forme, comme mot à mot. Mais ce monde « retrouvé », (car du sein de mon néant sans images, je me

souvenais cependant d'avoir autrefois vécu) cet univers résumé aux termes d'un alphabet d'enfant, je ne pouvais plus le prendre « à la légère ». Plus rien n'y était échangeable contre rien d'autre. Plus rien transformable, plus rien périssable. Le temps, comme une nuée, comme une moisissure, n'avait plus de prise sur des contours délivrés de la mort et de ses métamorphoses. Quand l'hiérophante voilé et couronné d'épis me poussa par les épaules le long d'un plan incliné qui nous conduisit au jour, je serrai à deux mains une pomme de pin dont la surface grenue et vernie, après les avoir rafraîchis, commença d'échauffer mes doigts. Et puis je me trouvai seul sur une terrasse plate de marbre blanc, assis sur un tambour de colonne à la tranche ronde et tiède comme celle d'un tronc végétal. Et la mer ronde et plate m'entoura. Et le soleil plat et rond m'éblouit. Et la pomme de pin éclata, ouvrit ses pétales de bois vif, délivra sa réserve de résine qui enrichit l'air marin des effluves de la forêt. Et je ne priai pas. Et je parlai pas. Et je ne pensai pas. Car, admise un instant au Paradis de l'éternelle solidité des Archétypes, mon âme humaine avec ses creux, ses appels, ses remous et son vague, mon âme toute entière *était devenue Corps!*

Athènes.

Qu'il est malaisé de rester sur terre ! Comment faisons-nous, quand la joie nous soulève, pour ne pas nous envoler comme le pollen au passage du vent, pour ne pas nous disperser et poudroyer dans la lumière jusqu'à nous confondre avec elle? Je suis si peu maître de mon cœur et de l'enthousiasme qui l'habite, que je me surprends en pleine rue bondissant, donnant des coups de tête dans le vide, comme un cabri. A l'Académie, j'interromps soudain une conférence ou quelque dialogue par un éclat de rire insolite, scandaleux et qui ne cesse qu'avec peine. Devant une de ces explosions irrésistibles, un étudiant chrétien qui me hait, fort intelligent, redoutable, érudit, Grégoire de Naziance, me demanda brusquement : — « Pourquoi riez-vous? » J'eus la faiblesse d'avouer : « C'est chaque fois que l'idée de Dieu me traverse l'esprit. » Prudemment j'avais dit Dieu et non les dieux. Il est exact que depuis

Éleusis et parmi les beautés d'Athènes, la joie divine est si forte en moi qu'elle me pousse à crier et à rire comme les enfants chatouillés dans leur berceau. *Le ton* de ma réplique ne pouvait laisser aucun doute sur le comble d'amour qu'elle signifiait. Mais *la lettre* en est parfaitement utilisable à des fins calomnieuses. Celse et Sébastien en sont épouvantés. Ce Grégoire est capable de tout. Quels regards il me jette !

Un autre jour, dans un dîner il m'apostropha :

— « Il paraît que vous dansez en pleine rue?

— Sophocle dansait bien au retour de Salamine.

— N'oubliez pas que Sophocle était beau... »

A ce coup si direct qui visait ma barbe, mes cheveux hirsutes, ma démarche, notre hôte intervint et s'adressant à Grégoire :

— « N'oubliez pas, vous non plus, que vous êtes à la table de Son Altesse Impériale. »

C'était la pire maladresse. Grégoire se leva, s'écroula en révérences, outra ses excuses et ses respects jusqu'à l'insulte, je répondis :

« Je suis assez chrétien pour vous pardonner. »

Mais aux yeux des Immortels, la remarque de Grégoire sur ma laideur, indigne de leur beauté sublime, ne pardonne pas.

Athènes.

Voici la lettre attendue de l'Empereur. Il me rappelle en Italie. Le souvenir du destin de Gallus me hante. Ah ! je me croyais mort de mon propre gré et immortel et voici qu'il me faut mourir. Mourir après avoir *été*, et avant d'avoir rien *fait!* J'enrage ; je pleure. Si mon cœur, de lui-même, pouvait cesser de battre ! Je passe la revue suprême des chers objets de mon adoration et de mon amour. Je traîne les mains sur les cannelures des colonnes, sur les parois si lisses et d'un luxe fou des Propylées. Et je vais suivre Celse et Sébastien jusqu'au cap Sounion, où se résume, disent-ils, le miracle grec.

. . . . . .

LE VOYAGE EN ATTIQUE

Carrières du Pentélique (premier soir).

Toute la journée, nous avons erré studieusement sur les chantiers des tailleurs de pierre et dans les blessures géantes de la montagne. J'ai appris à connaître le grain différent des filons de marbre, la variété infinie d'une matière plus divine que l'or sous une blancheur uniforme au premier regard. Ce bloc détaché pourra devenir dalle, linteau. Et l'arête de cette cloison encore vive, irriguée par les courants nourriciers de la terre à laquelle elle demeure reliée jusqu'à sa maturation complète, sera réservée, friable et savoureuse, au ciseau du sculpteur d'idoles. La lumière du soleil d'Attique touche à cette déchirure du flanc d'Héra avec une délicatesse d'accoucheuse. Les ombres bleues qui s'enroulent et se déroulent autour des colonnes et des statues de l'Acropole, plus subtiles que des fumées d'encens, sont des haillons lourds et grossièrement dentelés, comparées aux moires ineffables qui courent sur les reliefs écumeux de la carrière. Parmi ces frissons d'azur et d'argent plus impondérables et plus vifs que la braise d'un âtre, (quelque chose comme un fabuleux bûcher de jasmins et de pervenches,) je vis se dissoudre toute notion de solidité, de forme définie, sur l'autel même de la matière. Mon regard ébloui et dupé, mon esprit déconcerté par la multiplicité des profils rocheux, loin de s'affaiblir, s'excitèrent à tailler dans ces apparences confuses mille ébauches d'architectures, un *avenir* de temples et de dieux. Et le va-et-vient des chariots, le grincement des poulies, le crissement des scies, les chansons des ouvriers me parurent obéir à mes desseins d'Amphion ou de Sémiramis. Cependant le soleil descendit sans échauffer, sans jaunir ni rougir les grottes stellaires et bleuâtres. Ici, le raisin minéral n'est jamais vendangeable. Ici c'est l'avenir. Le fruit de Pentélique mûrira plus loin sur d'autres espaliers ou plutôt sur des aires bien exposées, rondes, comme celles de l'Acropole.

Cette nuit, roulé dans ma couverture de cheval, à même

l'herbe, je regarde les bouches des carrières grandes ouvertes au-dessus de moi ; je surprends leur secret, celui de leur richesse. C'est que toute la nuit, collées à la voûte céleste gonflée comme un sein, elles sucent le lait des étoiles. Ce lait se caille et devient marbre.

Hymette (second soir).

J'ai vu se dissiper la fraîcheur des commencements, les phantasmes des jeux d'ombre, entendu décroître le tumulte des chantiers. Nous sommes entrés dans le domaine de l'ardeur — ou plutôt : de l'abandon à l'ardeur. Plus un arbre. Il semble que l'Hymette ait laissé glisser à ses pieds, comme une baigneuse qui recherche le hâle, le vêtement brodé des motifs en relief de Phalère, du Pirée, d'Athènes, pour s'exposer plus nue à la morsure du soleil. Cependant, le sol n'est pas desséché. Un duvet d'herbes odoriférantes, une écaille de fleurs le recouvrent entièrement. Et le parfum qui s'en élève est si fort qu'il étourdit jusqu'à nos chevaux. Celse, qui a des intérêts un peu partout en Attique, après m'avoir fait visiter ses concessions au Pentélique a demandé au chef des esclaves d'une de ses fermes de l'Hymette de nous accompagner sur les champs où il préside à la cueillette des plantes médicinales et à celles, gorgées d'arômes, qui entrent dans la fabrication des produits de beauté. Nous herborisons tout le jour. J'apprends la hiérarchie de ce végétal de luxe, son atlas nobiliaire. Comme cela ressemble aux catégories mystiques des chrétiens ! Ces humbles racines, ces lichens calcinés ont la vertu des guérisseurs, des médiateurs. Ces bruyères sont thaumaturges. Et ces calices bleuâtres, roses, dont la fragilité supporte sans faiblir le feu du ciel sont « odeurs de sainteté ». Je cueille une clochette et l'on m'apprend que c'est un « lys des champs ». « *Regardez ces lys des champs, ils ne croissent ni ne filent; et pourtant Salomon dans toute sa gloire n'est pas vêtu comme l'un d'eux.* » L'encens qui monte de cette lande d'adoration flatte la narine des Immortels. Mais le soir est venu. Et près des fabriques de la ferme où l'ombre violette s'avance, nous nous partageons les rayons de la substance divine où toute la piété enivrante de l'Hymette se résume. Le mariage mystique du Ciel et de la Terre s'est

accompli par l'intervention des abeilles d'Aristée. Que le miel qui fond dans ma bouche prête à ma parole future son éloquence pacifiante où se mélangent la cire des veilles ardentes, le sucre de l'innocence et la variété ineffable du langage des fleurs !

Cap Sounion.

Ah ! le coup de couteau sous le sein gauche. Ah ! cette aiguille fine entre deux côtes jusqu'à toucher mon cœur et le traverser de part en part ! J'ai arrêté mon élan vers la ruine du temple de Poséidon et je me suis étendu sur les blocs d'un mur éboulé. Est-ce ainsi que l'on rend l'âme ! Mes poumons cherchaient leur souffle ; ma bouche muette s'ouvrait et se fermait. Je portai ma main à mon flanc. Aurais-je le temps de remercier les dieux? Déjà le ciel et la mer plats dépolissaient, se glaçaient, l'île de Patrocle se vaporisait, les colonnes de marbre, pâles et mortes, commençaient de tournoyer comme des volutes de fumée avant de se dissoudre. Ce n'était plus la Grèce, mais son fantôme. Sur le paysage décoloré, sur la croupe blanche de mon cheval, sur mon manteau de lin, sur mes mains, un gel inconnu commençait de pleuvoir. Et puis toute cette neige se condensa, devint une sorte d'oiseau, qui eût porté au creux de ses ailes, le disque grelottant d'un soleil d'Hyperborée. Je reconnus Apollon, tel qu'il descendit du Nord, autrefois, cinglant vers Delos, monté sur un cygne. Je frappai du front la pierre où j'étais étendu, à l'agonie, écrasé de honte par ma lâcheté et par mes doutes. Comment avais-je pu redouter la colère de l'Empereur, le geste éventuel de ses assassins terrestres? Devançant leur forfait maladroit, les Immortels venaient de me porter le coup de grâce.

Je redescendis du cap, vers mes compagnons, avec une grande assurance. Je leur cachai ma révélation, mais je parlai avec fougue de la beauté du site. Sur la route du retour, bercé au rythme de mon cheval, j'essayai d'improviser un poème :

Sounion! Sounion! sublime Promontoire! mais je ne pus jamais ajouter un vers nouveau à ce début absurde, emphatique et plat, qui me découragerait d'être poète.

LE COURONNEMENT

Lutèce.

A mon arrivée d'Allemagne, les rives de la Seine, l'île en forme de cœur où nous hivernons, les uns sur les autres, me sont apparues avec des grâces de jardin. La lumière est faible, certes. Plutôt fragile. Mais irisée. Quelque chose y tremble qui rappelle la Grèce. Je viens d'inviter mes chers rhéteurs à m'y rejoindre. Je suis un buveur d'eau. Le goût de celle de Seine a une douceur particulière. Je fais construire, sur la berge gauche, des thermes qui porteront mon nom. La flatterie populaire publie déjà la guérison de plusieurs vésaniques. Il est certain que le climat favorise l'activité de l'esprit. Je remplis sans fatigue ma journée et ma nuit d'occupations contradictoires. Mon intelligence a retrouvé sa vitesse attique. J'écris beaucoup. Je me moque du qu'en dira-t-on. Déjà Sébastien, mon ancien page, m'a rejoint. Avec Urabase, mon médecin il forme tout mon Conseil. L'audace de ces deux fidèles m'effraye et m'entraîne. Quand je les quitte, saoul d'ambition vertigineuse, je rejoins ma femme Hélène, la sœur de Constance. Sa piété et son éloignement des choses publiques me reposent. Mais Hélène voit mes conseillers en compagnons de débauche. Elle ne se trompe que sur la cause de ma fatigue. Mon page et Urabase voudraient prévenir la cruauté sournoise de l'Empereur. Pour ne pas les décevoir il me faut leur cacher qu'une *réussite* humaine me laisse froid. Sur l'échiquier du monde, je veux attendre le coup de pouce. Mais, fait-on son Destin en lui obéissant? Ai-je le droit de soumettre l'avenir des dieux à un guet-apens? Ne dois-je pas, à l'inverse du Nazaréen, me garder de la mort comme d'une *bévue* irréparable? On prétend que Constance me dépêche un ambassadeur pour réquisitionner mes meilleures troupes. Le bruit en circule et fait murmurer les faubourgs. J'attends une autre venue, celle du hiérophante d'Éleusis. Son déplacement est déjà un signe de mon importance.

L'autre jour, en traversant les marais charmants, du côté de la rive droite, mon cheval a fait lever des oiseaux blancs. Et dans le jardinet de l'île, la patience de mes horticulteurs a convaincu de petits figuiers et des lauriers-roses à me parler de l'Eurotas et de l'Oronte ! Enfin, mon architecte a découvert, en pleine terre, sur le lieu même où je feins de vouloir bâtir une église chrétienne, un bloc de pierre considérable, taillé sans ouverture visible et qui *sonne creux*.

J'attends le maître des mystères pour espérer plus avant.

Lutèce.

Je m'étonne de la cécité des hommes. Depuis l'arrivée du prêtre d'Éleusis, à peine déguisé sous un état civil de charade, tout a changé de sens et nul à part moi, ne s'en est aperçu. Polybe (puisqu'il faut l'appeler par son nom) m'a rendu à la perception d'une dimension de l'univers, permanente, évidente et qui échappe à tous les yeux. Je m'y déplace, à sa suite, avec la facilité de celui qui a appris la nage, une fois pour toutes.

Bénéfice de mon initiation d'Éleusis. Je *vois*, sans secours d'aucun émissaire, le voyage de l'ambassadeur Décentius à travers la Gaule, sa requête, le mécontement qu'il soulève. Cette vision extra-lucide détermine ma conduite. Je feins auprès de l'Empereur. J'adjure mes troupes de me quitter (et de quitter leurs foyers et leurs biens) pour s'aller faire massacrer dans les Orients. L'ambassadeur perd la tête. Il exige que l'armée rassemblée à Lutèce, reçoive de moi-même son congé et son ordre de route ! C'est m'obliger si visiblement à me déclarer, que je ne peux m'empêcher de soupçonner Polybe d'aider la providence avec des moyens bien terrestres. Qu'importe ! A tous les regards, ceux des contemporains et ceux de l'Histoire, Décentius s'enferre *de son plein gré*. Moi, il me faut un autre signe pour que je m'enferre à mon tour.

Lutèce.

Mon tour est venu. Polybe a paru dans ma chambre, au milieu de la nuit et m'a demandé avec une voix naturelle : — « Si nous allions consulter le bloc qui sonne creux? » Je

l'ai suivi. Il n'y avait pas de lune au ciel et nous n'avions pas emporté de lanternes, mais le pied du prêtre ne bronchait pas. Tout au bord du fleuve, les travaux des terrassiers avaient creusé un entonnoir gigantesque où nous descendîmes. Au fond du trou, la pierre mystérieuse dégagée, ressemblait à un monolhite d'Égypte renversé. Ce ne sont pas nos doigts qui eussent fait sonner cette masse énorme.

— « Nous entrons? » me demanda Polybe.

Je répondis : « mais comment? » avec toute la niaiserie désirable. A quoi Polybe, satisfait répliqua :

— « Nous voici dedans. » Et je me trouvai dans une chambre nue, oblongue, occupée à son centre par la barque funèbre du culte d'Isis.

Je la regardai sans surprise, sans parole avec la clairvoyance muette des initiés. Je compris que c'était à moi de rassembler les membres rompus d'Osiris épars ; que le vaisseau immémorial échoué pour ma gouverne sur la berge des Parisii, flotte mais jamais ne sombre et surtout que... l'*on* avait décidé de moi.

Je repris mes esprits, je veux dire j'en retrouvai l'usage banal dans ma chambre, Polybe debout au pied de mon lit. Je le contemplai. Mon premier mot allait décider de ma qualité d'intelligence :

« Mais ce bloc ne sonne pas creux du tout ! » hasardai-je (dans un affreux désordre intérieur).

— « N'est-ce pas? » murmura Polybe en s'inclinant avec respect.

Lutèce (soir du plébiscite).

La surprise de cette journée, c'est l'absence de surprise. J'étais certain de la réaction de l'armée en montant à la tribune. Ses acclamations, ses mouvements de fureur aux passages les plus hypocrites de mon discours, faisaient songer aux répons du chœur après les motifs du soliste, dans une cantate. Mes regards que ne troublait aucune émotion dénombraient de place en place, sur le champ de Mars, les groupes bien répartis des affiliés de Mithra. Les seuls détails imprévus se résument aux accessoires de ma consécration. On m'enleva sur un bouclier de fantassin pour me proclamer

César Auguste et je m'enchantai du style dépouillé, viril, de ce piédestal. Cela aussi était mithraïque. La reconnaissance d'un tel style me guida pour la suite de la cérémonie et me permit d'écarter une faute de goût, que mes électeurs dans leur enthousiasme n'eussent pas évité. Au moment du couronnement, comme on n'avait rien prévu, quelques-uns proposèrent de me servir d'un bijou d'Hélène. Je refusai avec colère cet accessoire féminin. On voulut se rabattre sur une chaînette d'équipement de cheval. Nouvelle erreur, lourde de conséquences ! C'eût été apparenter pour l'avenir mon insigne de puissance à un instrument de dressage. Enfin, avec le génie de la dernière minute, un porte-étendard détacha de son cou, le collier de sa fonction dont la plaque est gravée aux aigles romaines. Je remerciai les dieux de cette inspiration. J'étais habillé et acclamé comme un drapeau.

Je n'oublierai pas que Lutèce et les Parisii m'ont choisi les premiers, librement, pour empereur.

Remonté à la tribune, entouré de mes généraux, face à la Seine et à la colline de Chaillot couverte de vignes riantes, j'ai procédé à la bénédiction des Aigles. Les soldats chantaient les hymnes régionaux : les Phocéens, une marche entraînante qui résonnait déjà au moment de la bataille de Strasbourg, *la Massiliaise*, je crois, du nom de leur capitale Massilia. Les volontaires Alamans, un choral solennel, le *Wacht am Rhein* cependant que ma vieille garde (qui grogne un peu mais m'a suivi sous tous les ciels) me surprit par un chant nouveau : « *Veillons au salut de l'Empire.* » Cependant, je viens de dépêcher à Constance deux ambassadeurs, porteurs de deux lettres. L'une proteste de ma fidélité, de ma soumission, minimise *l'incident* de cette journée. L'autre flétrit sa conduite cauteleuse, raille, menace. Je ne sors pas du double jeu byzantin, refuse le pouvoir bâti sur un coup de force. Et si les dieux ou le bon sens de Constance le permettent, je me satisferai du gouvernement d'Extrême-Occident avec Lutèce pour capitale. J'aime ce pays qui m'aime. J'y ferai fleurir et mûrir une nouvelle Athènes. Des temples et des palais de style grec. Une académie brillante. Des théâtres où l'on jouera de grandes œuvres classiques et des comédies nouvelles. Je lancerai les vins de Chaillot et de

Suresnes. Ma femme, très élégante, imposera les modes parisiennes. Par Isis ! Nous conserverons pieusement à notre style impérial un certain air d'Égypte. Pas de surcharge. La finesse de ce climat dicte à l'esprit et à l'œil une grande pureté de lignes, une économie d'ornements, un je ne sais quoi de *spirituel* au double sens du mot : le sacré et le profane.

Quand mon valet de chambre, de la pure race des Parisii m'a accommodé à son gré, il claque des doigts et prononce un mot bref, intraduisible : Sick, Tschik, comme s'il voulait dire : Sic ! *c'est ainsi*, en latin. Va pour CHIC ! Ce sera le kallokagathos, le bel-et-bon de ces nouveaux athéniens, les Parisii.

ANDRÉ FRAIGNEAU.

NOTE SUR M. BRUNETIÈRE (1)

... C'est, dans ma pensée, et sans doute en réalité, beaucoup plus qu'une comparaison. C'est une référence, et sans doute beaucoup plus encore. Il est impossible de n'être point frappé de ce rapprochement. Il y a là comme une référence de la nature à elle-même, comme une imitation de la nature par elle-même, comme un report de la nature sur elle-même sur un autre plan, dans un autre ordre, dans une autre matière, avec d'autre préoccupations, qui est extrêmement frappant. Quand dans un arbre, généralement dans un végétal arbuste ou arborescent, pour une raison quelconque, gelée, coup de gel, coup de vent, coup de soleil, traumatisme, sécheresse, un bourgeon avorte, une poussée manque, une cime, — secondaire, — ou la cime, — principale, — se flétrit, la nature arborescente ne s'acharne pas à faire sortir quand même de la vie, de la mort, de la sève et du suc de la sécheresse et de la stérilité, de la richesse, de l'abondance, de l'aisance, — et de la pauvreté, — de la pauvreté et de la misère et, comme le disaient les anciens, de l'humide du sec ; mais elle abandonne à son destin de stérilité la cime agonisante ; elle fait une subsomption, une intussusception, une absomption, une reprise ; elle reprend plus profondément ; un nouveau bourgeon naît, au-dessous du premier, souvent très loin au-dessous, aussi loin au-dessous qu'il est nécessaire pour atteindre à des sources de sève demeurées vives ; un nouveau bourgeon,

(1) Cet inédit de Charles Péguy fut écrit en 1906. Il appartient à la série des *Situations*, sur Taine et Renan. L'étude achevée, Charles Péguy semble en avoir différé la publication par respect et reconnaissance à l'égard de Brunetière, qui avait été son professeur à l'École normale supérieure. — Aucun titre ne figure sur le manuscrit, dont les premières pages ont été retranchées par Charles Péguy et n'ont pu être retrouvées.

plus bas, un nouveau bourgeon sourdement perce la dure écorce, un bourgeon venu de l'intérieur et du profond, du dedans durable de l'arbre, émissaire secret.

Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce.

Une nouvelle branche naît à l'aisselle de la branche abandonnée, une nouvelle cime se prépare.

Ainsi, et seulement ainsi, les arbres se réparent et se continuent.

La cime qui se desséchera peut être encore toute feuillue, toute orgueilleuse de feuilles comme un panache. Elle n'en est pas moins marquée. Si elle est marquée, si elle est atteinte, elle n'en est pas moins condamnée. Et pourtant elle est encore pleine de feuilles. Mais ces feuilles se dessécheront. En comparaison de laquelle ce pauvre petit bourgeon rouge, ce petit bout du nez rouge, qui au-dessous perce la dure écorce, n'a l'air de rien. C'est lui pourtant qui est devenu le représentant, qui a été constitué le seul représentant du grand Pan dans cette affaire. C'est de lui que viendra le salut, que sortira la survivance, la renaissance.

Notamment c'est pour des raisons du même ordre que lorsqu'on fait une bouture, il faut bien se garder de garder tout ce feuillage chevelu, tout cet amas de feuillage qui paraît faire la luxuriance et la force de la plante, qui sans doute faisait la luxuriance et la force de l'ancienne plante, qui ne ferait pas la force, qui ne ferait que le desséchement de la nouvelle, car une bouture est un remplacement artificiel de cime. Il faut couper tout ça au contraire et laisser la parole à ces tout petits bourgeons qui sont tout prêts, plus outre encore : à ces bourgeons éventuels anonymes qui vont commencer.

On voit quelles conséquences résulteraient de ces observations, — et nous les examinerons peut-être un jour, — dans l'ordre de la morale, de la sociale, du travail, du rendement, de l'approbation, de toute culture, et généralement de toute humanité.

Ce qui est abandonné, est abandonné. Ne revient plus. N'en parlons plus. A une autre.

Une cime abandonnée est abandonnée. Éternellement. Nul regret, nul remords, nul attendrissement. La nature ignore

parfaitement toute espèce de considération de cet ordre.

Un tel procédé est si vraiment le procédé de la nature qu'il se vérifie partout et jusque dans le dernier détail : par exemple, — et pour nous en tenir à ce cas particulier, — il se vérifie particulièrement, — en art, en lettres, en philosophie, — dans la formation, dans la naissance, dans la croissance, dans le développement, dans l'achèvement, dans le dépérissement, dans le mode de succession de ce que l'on a nommé les *genres*. Loin que les genres évoluent, comme on l'a dit par une hâtive, sommaire, brutale, et peut-être un peu grossière application d'une métaphysique moderne prétendue naturaliste, — elle-même forcée d'une hypothèse naturaliste naturelle modeste qui ne la contenait point, — à cette histoire des genres, loin qu'il faille parler d'une *évolution des genres*, les genres, comme toutes humanités, arborisent, et il ne faut jamais parler que d'une arborescence des genres. Quand un genre est accompli, comme une humanité, quand il est épuisé, quand il est couronné, nulle évolution, nulle transformation, nulle déformation, nulle reformation n'en tirera jamais plus rien. Nul miracle, — car ce serait encore un miracle, évidemment un miracle, le perpétuel miracle moderne honteux, — nul miracle n'en fera jamais plus rien sortir. La place est à un autre, la vieille place au soleil. Un autre sortira, un autre naîtra, grandira, un autre vivra, un bourgeon de genre, un bourgeonnement de genre, commençant par petit ou sortant par une éruption, sortira fraîchement, se fera hardiment et droitement sa voie, sa vérité, sa vie. La nature arborescente n'est pas l'art d'accommoder les restes. La nouvelle branche, la nouvelle cime, le nouveau genre n'est pas de l'ancienne branche, de l'ancienne cime, de l'ancien genre malaxé, filtré, trituré, manipulé. Refait, repris, corrigé, revu, augmenté, diminué. Non, c'est du nouveau. Tout simplement du genre nouveau. C'est un nouveau.

Il n'a plus, il n'a pas en lui les anciens éléments de l'ancien genre tripatouillés. Cela, ceux qui font de ces tripatouillages, ce sont les hommes très forts, les hommes excessivement intelligents, les malins, les ceux qui ont énormément du talent. Le génie ne procède point ainsi. Le génie ne procède point par ces tripatouillages.

Il ne procède point par malaxations, décantations, triturations et détritus. Par macérations et conserves.

Le génie procède beaucoup plus simplement. Ou plutôt il procède absolument simplement. Il procède avec une simplicité absolue, totale, infinie. Nullement par transmutations, cuisines et résidus, — et vente et achat des issues provenant du service des vivres, — mais par constants renouvellements, rafraîchissements, réinventions, réintuitions, ressourcements. Le génie étant de l'ordre de la nature, le travail du génie est de l'ordre du travail de la nature, toute élaboration du génie est une élaboration naturelle, toute invention, tout renouvellement du génie vient par cette arborescence que nous avons reconnue.

Ainsi opèrent les forces de la nature ; ainsi opèrent les forces du génie, qui sont des forces de la nature.

Ainsi opèrent les forces de la nature ; ainsi opèrent et fonctionnent les organes de la nature ; comme opèrent et fonctionnent les arbres et les végétaux arborescents, ainsi et généralement opèrent et fonctionnent notamment les races, qui elles aussi font appel à des sources toujours plus profondes, de plus en plus profondes.

Ainsi opèrent et fonctionnent les peuples, les nations, qui eux aussi font appel à des sources de plus en plus profondes, toujours plus profondes.

Tandis que les classes au contraire sont constituées par des couches primitivement profondes, — socialement, — qui régulièrement, et comme automatiquement, se déprofondissent, s'allègent, se superficialisent.

Ainsi opèrent et fonctionnent les nations, les peuples et les races dans l'humanité, les génies dans les nations, dans les races et dans les peuples. Et non seulement les génies dans les nations, dans les races et dans les peuples, mais dans le même génie même les œuvres successives de ce génie. Qui elles-mêmes se comportent, naissent et croissent, et se produisent, et se succèdent comme autant de génies particuliers personnels fonctionnant dans un grand génie personnel général.

Il est très notable que l'homme qui a introduit résolument, délibérément, — carrément, — dans le monde moderne, à la

très grande stupeur et à la très grande colère de ce monde, à son très grand scandale et à sa très grande indignation, presque sincère, cette idée audacieuse que la science moderne avait fait faillite, idée que nous ne pourrons pas ne pas retrouver sur le chemin de nos recherches, si même elle ne se présente point infailliblement comme le point d'aboutissement de toute cette série d'études, — et alors il y aura lieu d'examiner c'est que faillite, et de chercher à préciser s'il s'agit d'une faillite, simple, ou s'il ne s'agirait point d'une banqueroute simple ou d'une banqueroute frauduleuse, — il est très notable que cet homme soit aussi celui qui par une singulière préparation avait commencé par commettre, avait bâti, avait assis sa fortune littéraire par perpétrer une des plus brutales applications, une des plus sommaires et je suis malheureusement forcé de dire une des plus grossières intrusions de cette sotte métaphysique moderne prétendue scientifique dans le domaine peut-être qui lui devait rester le plus fermé. Nulle en effet des usurpations de la prétendue science moderne dans les domaines qui lui devaient le plus échapper, nulle des violences, des efforcements, des brutalités sommaires, des grossièretés ne fut peut-être aussi brutale, aussi violente, illégitime, aussi sommaire, aussi grossière que ce parti pris, se disant une méthode et qui n'était qu'un parti pris, d'attaquer l'étude historique et littéraire de la matière littéraire que le passé nous proposait au nom de cette métaphysique honteuse évolutionniste. Je dis honteuse au sens de : qui se cache, qui se dérobe, qui ne s'avoue pas pour une métaphysique, alors qu'elle en est éminemment une, au sens où l'on dit : un pauvre honteux. On sait en effet de quoi il s'agit. Le darwinisme originaire, le darwinisme de Darwin, le darwinisme dans Darwin, le transformisme en son commencement était une hypothèse véritablement scientifique, une hypothèse de véritable science, comme tant d'autres, vérifiée, comme tant d'autres, par un certain nombre de faits ou coïncidant avec eux, une hypothèse naturaliste naturelle, qui eut de la fortune, scientifique, et certainement qui la méritait, qui ne s'opposait que partiellement aux hypothèses de l'arborescence et quelquefois qui pouvait s'accorder avec elles. Par un premier efforcement d'une violence particulière,

par un premier débordement, par une première usurpation, par un premier transbordement, on fit de cette hypothèse scientifique, naturaliste, modeste, une thèse métaphysique, surnaturaliste, universelle, orgueilleuse, totale, absolue, infinie. Par une deuxième opération, simultanée, parallèle, par une opération sournoise, par une opération de couverture on fit comme si on ne faisait pas et comme si on n'avait pas fait cette première opération. C'est-à-dire que l'on voulut cumuler. Le monde moderne veut toujours cumuler. Naturellement il ne veut pas cumuler les inconvénients, les désavantages et les charges. Il veut cumuler les avantages et comme les faveurs de toutes les situations, ces situations fussent-elles contradictoires. Dans ce cas particulier, comme dans tant d'autres cas particuliers modernes, on voulut cumuler la certitude scientifique avec l'extension métaphysique.

Il y a une certitude scientifique, une certaine certitude propre de la science qui est comme l'avantage compensatoire de la restriction scientifique, de la restriction de la science, et qui est liée à cette restriction d'une connexité si étroite qu'elle en est naturellement inséparable. Réciproquement la restriction scientifique est le désavantage compensatoire inséparable de la certitude scientifique.

Il y a une incertitude métaphysique, une certaine incertitude propre qui est comme le désavantage compensatoire de l'extension métaphysique, et qui est liée à cette extension d'une connexité si étroite qu'elle en est naturellement inséparable. Réciproquement l'extension métaphysique est l'avantage compensatoire inséparable de l'incertitude métaphysique.

Il n'y a pas seulement *la glorieuse incertitude* du sport, ou, comme ils disent, *du turf;* mais il y a la glorieuse incertitude de la métaphysique.

Dans ce cas particulier la duplicité moderne, la cumulation moderne devait naturellement consister à garder toute la certitude scientifique, en acquérant toute l'extension métaphysique. De là nous sont venus tous ces darwinismes, évolutionnismes et transformismes qui étaient en réalité des métaphysiques, mais qui étaient des métaphysiques honteuses, au sens que nous avons dit, qui ne s'avouaient point pour

des métaphysiques, mais qui au contraire, d'une main pourtant usurpant l'amplitude métaphysique, de l'autre main retenant la certitude scientifique, ne se déclaraient à l'octroi que pour de modestes résumés de sciences concrètes.

Une fois cette extension métaphysique obtenue, par une troisième opération, par une opération d'application, elle-même doublée d'une quatrième opération, de couverture, on peut à volonté appliquer ce darwinisme, ce transformisme, cet évolutionnisme, ensemble et confusément à la fois métaphysique et scientifique, à n'importe quel domaine et de préférence aux domaines qui naturellement lui échappaient le plus. Aux domaines où il était le plus illégitime, le plus irrecevable.

Que M. Brunetière ait procédé par parallélisme et par simple assimilation, ou qu'il ait au contraire passé par tout ce circuit métaphysique, c'est-à-dire qu'il ait directement formé, imaginé, feint, — de *fingere*, — son darwinisme, son transformisme, son évolutionnisme, son évolution des genres littéraires sur le darwinisme de Darwin, sur le transformisme initial, sur l'évolutionnisme naturel et naturaliste, sur l'évolution de certaines espèces animales et végétales, ou que passant par l'intermédiaire de la métaphysique il ait rapporté ensuite, il ait appliqué particulièrement à l'évolution des genres littéraires, il ait réduit en un darwinisme littéraire, en un transformisme de l'histoire de la littérature, en un évolutionnisme historique, un darwinisme universel, un transformisme total, un évolutionnisme métaphysique, il n'en est pas moins notable, il est également notable que l'homme qui a, — longtemps seul, — et si courageusement, lancé au monde moderne au point culminant de son triomphe ce suprême défi d'avancer que la science moderne avait fait faillite soit aussi celui qui par son talent même, par son travail, par son caractère, par toute sa valeur, par toute sa personne avait donné une valeur toute particulière, et en elle-même, et dans l'attention du monde, à la plus grande et à la plus brutale intrusion que la prétendue science moderne ait jamais effectuée dans des domaines dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne lui paraissaient pas particulièrement réservés.

Nul homme ne s'est aussi courageusement que M. Brune-

tière opposé aux dépassements de la science moderne. Nul homme n'avait lui-même autant dépassé que M. Brunetière au nom de la science moderne, et précisément au nom de celles des théories de cette science qui ont certainement donné le plus de champ dans tous les temps modernes aux démagogies et aux démocraties prétendues scientifiques. En d'autres termes M. Brunetière, qui a tant voulu faire délibérément contre les dépassements de la science moderne, était certainement un des hommes, sinon l'homme, qui indélibérément, et peut-être sans s'en apercevoir, avait le plus contribué à fonder ce dépassement, à fonder, à instituer cette tyrannie de la science moderne, — dans la forme et particulièrement suivant les théories où la science moderne a le plus dépassé, a été le plus, naturellement, tyrannique.

L'homme qui a levé le plus haut l'étendard de la révolte, et avec le plus de retentissement, qui l'a levé le premier, longtemps le seul, était aussi celui qui certainement avait le plus contribué à l'établissement de la domination.

Et même à l'établissement de la superstition, de cette idée superstitieuse, de ce respect, qu'il n'y aurait aucune certitude en dehors de la certitude scientifique, et que pour certifier ce qui n'est pas la science propre, ce qui est naturellement en dehors de la science propre, du domaine et de la domination de la science propre, comme la littérature, sans parler ici de tout le reste, il faut y transporter brutalement et il suffit peut-être d'y transporter brutalement les méthodes, les procédés, les assurances, les théories, les manies des sciences propres.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cet auteur universellement respecté ne paraît point s'être aperçu lui-même de ce qui est plus qu'une contradiction, de ce qui est en lui une profonde contrariété ; car la période de sa vie où il a effectué cette intrusion d'une prétendue science, d'une sorte de science métaphysique, dans les domaines littéraires en constituant une évolution des genres n'est pas antérieure seulement à cette époque où il fit cette sensationnelle déclaration de faillite ; elle lui est parfaitement contemporaine ; et elle lui est non moins parfaitement ultérieure. Car en somme cette période n'est autre que toute sa vie, toute une

vie de labeur quotidien, elle tient, elle occupe toute la durée de sa carrière. Son histoire littéraire, toute son histoire de la littérature, française, demeure constante avec elle-même. Et en méthode et en réalisation, en résultat. Elle se développe, elle s'est plus ou moins fragmentairement développée, par fragments successifs, solide, ferme, elle-même résolue, délibérée, avant, pendant, (après) depuis la déclaration de faillite, après comme avant comme pendant : comme elle avait été primitivement conçue. Voulue. C'est dire que de toute sa fermeté, de toute sa constance elle s'oppose, elle se contrarie à cette révolte, à cette brisure révolutionnaire qui résonna d'un coup sec, et mat en même temps, dans la trame, dans la continuité de cette vie, et bien plus encore dans la trame somnolente et dans la quiète continuité petite-bourgeoise de la vie petite-mercantile de tout ce misérable monde moderne, — mais dont la mémoire, frappante, demeurera beaucoup plus longtemps, sera estimée beaucoup plus haut peut-être, sera sans doute et plus frappante, et plus inoubliable, et dans la mémoire de tout le monde beaucoup mieux marquée que tout le reste de la trame et tout l'immense labeur de cette sérieuse et de cette sévère et de cette laborieuse vie.

Ce ne serait pas la première fois qu'un coup décisif, même allant à l'encontre de toute une vie, laisserait dans l'histoire une trace beaucoup mieux marquée, beaucoup plus ineffaçable que toute cette vie. Et d'abord et premièrement ce ne serait pas la première fois que toute une vie, de labeur, d'obstination pertinace et de résultats fût démentie, rompue, violée, brisée par un coup d'éclat, par un coup d'État, par un sursaut, par une révolte, par un seul acte révolutionnaire, isolé, unique, allant délibérément en pleine contrariété à toute cette vie, à tout le reste de cette vie. Deuxièmement ce ne serait pas la première fois que cette rupture en forme de contrariété demeurât inaperçue de l'homme qui en est le théâtre ou l'auteur. Troisièment et subsidiairement ce ne serait pas la première fois que cette rupture et que cette contrariété demeurât inaperçue du public, du peuple et du monde qui en est le spectateur, la matière ou l'objet. Quatrièmement ce ne serait pas la première et ce serait fort loin

d'être la seule fois qu'il y eût infiniment plus de contenu, de réalité, de connaissance, de conscience, d'être dans cette soudaine et dans cette seule révolte inconsciente, dans ce coup de tête, dans ce coup de sonde, dans ce coup de révolte, dans cette brusque intuition, qui ne demande qu'une minute, que dans une longue vie journalière de labeur et d'application. Et cinquièmement et par suite ce ne serait pas la première et ce serait fort loin d'être la seule fois qu'un simple coup de révolte isolé, contrariant, refoulant, laissât dans la mémoire de l'humanité, dans l'histoire du monde, une trace infiniment plus lumineuse, une marque infiniment plus ineffaçable et profonde que toute une vie, contrariée, ou non, refoulée, ou non, de patience, de fiches d'écriture, de labeur d'attention, de bureau.

Si l'on comptait et si l'on mesurait l'effet, le résultat, l'événement, ce qu'un homme, ce qu'un peuple fait, obtient dans l'un ou dans l'autre sens, dans un sens ou dans le sens contraire, pour ou contre une cause, pour ou contre une vie par et sur la quantité de travail, régulier, laborieux qui est, comme on dirait, fourni, par et sur la quantité de copie et de matière élaborée, il est tout à fait évident que M. Brunetière, dans cette comptabilité, dans ce système métrique, aurait fait infiniment plus pour le monde moderne que contre le monde moderne, puisqu'au monde moderne il a donné toute une vie, de travail, une vie d'historien de la littérature, et que contre le monde moderne il n'a donné qu'une révolte, un jour, un sursaut, une boutade. Mais ce n'est pas ainsi que l'on compte. Il y a des vies, temporaires, qui ne sont que temporelles et qui demeurent temporelles. Et il y a des boutades qui sont éternelles.

Que le public ne s'en soit pas aperçu, il était dans son rôle de public. Le public est généralement fait pour ne pas voir ce qui se passe de son temps. Nul n'a jamais, — nul homme, nul événement, — un public, — rigoureusement, — contemporain. C'est déjà beaucoup que d'avoir quelque public, un peu de public ultérieur. Particulièrement ce public moderne est de tous les publics et de tous les peuples que l'on a jamais vus celui qui est le plus incapable de voir un peu ce qui se passe.

Que l'auteur lui-même ne s'en soit pas aperçu, ce serait mal connaître l'esprit et le cœur humain que de s'en étonner. On est souvent le dernier, comme par hasard, qui s'aperçoive de ces mésaventures. Ou de ces fortunes. C'est ici, nous retrouvons ici cette séparation, cette incommunication du métaphysique et du physique, — physique physique, proprement, ou physique mental, — qui, ainsi que nous l'avons reconnu, distingué, entre autres distinctions, le talent du génie, le premier talent de même le dernier génie.

La déclaration de faillite a fait scandale ; et l'on ne voit plus qu'elle ; et seule ou presque seule, en tout cas beaucoup plus que tout le reste elle est restée dans les mémoires de ce temps, elle restera dans les mémoires de tous les temps. Elle a masqué ainsi, mais il y a tout le reste, toute une vie, tout un immense labeur, toute une histoire littéraire, toute une histoire de la littérature, toute une carrière de travail qui non seulement est du travail scientifique, au sens le plus rigoureux du mot, mais qui n'est que trop, que beaucoup trop, du travail scientifique, du travail moderne, scientifiquement, spécifiquement moderne, modernement scientifique, — beaucoup trop, je veux dire beaucoup plus qu'il ne convenait à un chrétien, beaucoup plus qu'il ne convenait au déclarateur de la faillite, et aussi et surtout beaucoup plus qu'il ne fallait pour la manifestation de la vérité.

Car non seulement, ainsi que nous le découvririons peut-être au chemin de ces recherches, la vérité ne demande pas que l'on soit en ce sens à ce point scientifique et moderne ; mais même elle demande que l'on ne le soit point.

Les personnes qui eurent l'honneur, comme je l'eus, de recevoir l'enseignement de M. Brunetière dans l'ancienne école normale se rappellent parfaitement, — et généralement toutes les personnes qui savent un peu lire un article ou un livre, fût-il de science ou d'enseignement, reconnaîtront aisément avec nous, — à quel point l'enseignement de M. Brunetière, et sa science, était scientifique, moderne, rigoureusement. Trop, je l'ai dit. On ne saurait croire aujourd'hui, faute d'y penser, on ne saurait s'imaginer à quel point le professeur était moderne, à quel point il était scientifique, à quel point il était un adepte enthousiaste et sévère des pre-

miers modernes, de Renan, de Taine, et, beaucoup moins légitimement, de Darwin.

C'était, déjà, le règne et le triomphe du commentaire, — sur le texte, — des références, des notes et annotations, des comparaisons et confrontations, de la glose, des reports, des systèmes, de la bibliographie, des documents, des citations, de l'immense, de l'inoubliable, de l'inépuisable *appareil*.

Apparatus criticus. Non moins. Et non plus tard. Ce fut, — déjà, — le triomphe des fiches, des bonnes méthodes, de la science, et même de la Science ; et tous les jeunes gens, nos prédécesseurs de plusieurs années, qui élèves reçurent cet enseignement, sont très exactement devenus les hommes, les professeurs, les écrivains qui âgés aujourd'hui de trente-huit ans et plus, ayant de trente-huit à quarante et quelques années, forment très exactement la promotion, la génération, la couche moderne scientifique dans l'évolution, si je puis dire, de l'histoire des littératures. Quelques-uns ne l'avaient pas oublié qui ont loyalement, intelligemment, clairement défendu leur maître, leur ancien maître, comme scientifique et comme moderne, dans cette affaire scandaleuse du Collège de France (1).

Aujourd'hui parfaitement oubliée (2).

Dans cette affaire du Collège de France, comme dans l'immense affaire Dreyfus, il y eut les deux points fort distincts : le point de droit, et le point de fait. Le débat s'est généralement, et presque totalement, porté sur le point de droit ; — et l'on avait raison en un certain sens : — que pour toute nomination généralement à une charge technique, particulièrement à une chaire, surtout à une chaire de l'enseignement supérieur, quand un candidat réunit des qualités de compétence éminente et même de talent qui, lui assurant sur ses concurrents une incontestable supériorité, lui donnant, lui décernant, lui conférant une primauté, l'ont désigné unanimement au suffrage de ses véritables pairs, des hommes véritablement compétents, le ministre et généralement le pou-

(1) M. Abel Lefranc avait été préféré à Brunetière pour une chaire au Collège de France.

(2) Phrase écrite au crayon, ajoutée au manuscrit à date postérieure.

voir politique n'a pas à savoir, absolument pas, s'il signe la nomination d'un adversaire politique. L'importance, fort légitime en un certain sens, donnée, reconnue à la discussion et à la délibération de ce point de droit est peut-être ce qui a masqué l'importance, obturé complètement la discussion et la délibération du point de fait. Nul à ma connaissance n'a traité attentivement le point de fait. Or ce point de fait est particulièrement curieux, à traiter, et particulièrement intéressant, parce qu'un traitement un peu poussé ne conduirait à rien de moins qu'à des conclusions diamétralement opposées à celles où l'on se range très généralement, — sans y penser, — diamétralement contraires à celles qui sont communément reçues.

Le point de fait, — ne nous y trompons pas, — est de savoir si en fait M. Brunetière a *trahi* le monde moderne et la religion scientifique, — ou, — pour parler un langage moins tragique et sensiblement plus exact, — le point de fait est de savoir si M. Brunetière historien de la littérature est, comme tel, ou n'est pas un tenant du monde moderne et de ses méthodes prétendues scientifiques, s'il est, comme historien de la littérature, pour ou contre le monde moderne et ses méthodes prétendues scientifiques. Ainsi posée la question, non seulement il n'y a aucun doute sur la réponse, mais il est singulier que l'on n'y ait communément point fait attention, ni à la question, ni à la réponse.

Réponse. Non seulement M. Brunetière historien de la littérature est un tenant du monde moderne et de ses méthodes prétendues scientifiques, mais il en est un des tenants les plus délibérés, et peut-être le plus ferme. De sorte que les catholiques seraient beaucoup plus fondés à reprocher à M. Brunetière historien de la littérature d'être un des tenants, un des fondateurs, un des introducteurs, un des grands feudataires du monde moderne et de la superstition de la science que réciproquement les modernes ne sont fondés à lui reprocher d'en avoir fait la déclaration de faillite. Ou, pour parler exactement, les chrétiens généralement, et particulièrement les catholiques seraient parfaitement fondés à lui reprocher d'être, comme historien de la littérature, un des suppôts du monde moderne et de la superstition de la science ; et au

contraire en face les modernes et les prétendus scientifiques ne sont absolument pas fondés à lui reprocher, comme historien de la littérature, d'avoir en quoi que ce soit trahi ou abandonné la cause du monde moderne et de la superstition de la science.

Il n'y a été que trop étroitement et trop constamment fidèle, nous l'avons dit ; mais ni les uns ni les autres ils ne savent pas reconnaître les leurs : ni généralement les chrétiens, et particulièrement les catholiques, ni généralement les modernes et particulièrement les prétendus scientifiques, au fond, en réalité, ils n'ont pas d'instinct, ils ne savent pas reconnaître *les siens :* les uns, les modernes, parce qu'ils sont des modernes, et c'est tout dire : ils sont bêtes comme des modernes ; les autres, les généralement chrétiens et particulièrement catholiques, parce qu'étant parmi les modernes, au milieu des modernes ils se sont faits ou ils sont devenus encore plus modernes et plus bêtes, comme tels, que les autres modernes, que les modernes naturels, pour ainsi dire. Par une sorte de coquetterie infâme ils ont voulu se faire plus modernes que ces misérables modernes. Et ils y ont quelquefois malheureusement réussi. Nés généralement chrétiens et particulièrement catholiques, de naissance, de race, de poussée généralement chrétienne et particulièrement catholique, mais de situation, d'âge, de contemporanéité moderne généralement et particulièrement prétendue scientifique, nés chrétiens, catholiques, situés modernes, prétendus scientifiques, ils ont oublié pour ainsi dire complètement leur naissance pour leur âge, ils ont pour ainsi dire complètement sacrifié la race à leur situation.

Et c'est ainsi que, tout le monde étant communément devenu moderne, et surtout et notamment ceux qui en étaient dispensés, et plus que tous autres ceux qui pouvaient ne pas le devenir, qui devaient ne pas le devenir, qui n'avaient pas à le devenir, on n'y entend, on ne comprend généralement plus rien.

Autrement, si on y entendait si peu que ce fût, tout le monde aurait immédiatement compris, *de plano,* que de tous les candidats qui pouvaient briguer une chaire au Collège de France pour l'enseignement d'une littérature, aucun ne pré-

sentait autant de garanties pour le monde moderne, aucun, nul historien de la littérature n'avait donné autant de gages que M. Brunetière historien de la littérature au monde moderne et à la superstition de la science.

Il n'y a aucun doute. Il était le candidat de M. Combes. En vérité.

En vérité, si nous n'étions pas des modernes, c'est-à-dire si nous étions tant soit peu intelligents, tout le monde aurait immédiatement connu, aperçu, vu, clair comme le jour, — du temps que le jour était clair, — que pour une candidature à une chaire d'une histoire de la littérature, ou d'une littérature au Collège de France nul candidat n'était autant que M. Brunetière le candidat de M. Combes. Je dis qu'il était *le candidat de M. Combes*. Non pas le meilleur candidat de M. Combes : le seul. Je ne suis pas fou. Nul homme en effet ne pouvant parmi les historiens de la littérature apporter autant de talent, autant de caractère, autant de notoriété, autant de célébrité, même autant de fermeté, autant de force, — autant de légitime autorité conséquente, — à cette thèse de l'histoire de la littérature, à cette thèse prétendue scientifique, à cette thèse de prétendue science, à cette thèse éminemment moderne que la matière littéraire, que la vie littéraire est saisissable aux méthodes modernes, prétendues scientifiques, aux règlements modernes, aux manipulations modernes, qu'elle est enfermable, claustrable dans ces méthodes, dans ces règlements, dans ces manipulations, qu'elle est épuisable à ces méthodes, à ces réglements, à ces manipulations, nul homme donc ne pouvait faire autant et autant préparer la politique de M. Combes.

Si M. Combes avait été malin, — mais il n'était pas malin, le pauvre homme, et c'est même ce que l'on a jamais pu dire de mieux, ce que l'on a jamais pu trouver à dire de mieux à sa décharge et à son avantage, — il aurait vu du premier coup que M. Brunetière était son homme ; si M. Combes avait été intelligent, — mais il était moderne, ce brave homme, cet élégant *petit père*, vraiment il peut se vanter d'avoir été moderne, celui-là, — si M. Combes avait été intelligent, il eût vu, immédiatement, lui-même le premier il eût vu que c'était M. Brunetière qui était son candidat ; nul autre ; si

M. Combes avait vu un peu loin, — mais quel homme jamais fut aussi incapable de voir plus loin que le bout de quel nez? — si M. Combes avait vu un peu loin, comme doit voir un homme d'État, et même un homme de gouvernement, il aurait vu nettement que nul homme, que nul candidat ne pouvait faire autant que M. Brunetière, n'était résolu à faire autant que M. Brunetière pour l'établissement de la domination radicale dans l'ordre politique par la préparation, par l'établissement de la domination moderne prétendue scientifique, sinon dans l'ordre littéraire, du moins dans l'ordre de l'histoire littéraire, plus précisément dans l'ordre de l'histoire de quelque littérature.

En effet.

C'est bien simple. Comparez. Faites la comparaison. Faites la différence. Mesurez. On était en présence de deux intentions, de deux itinéraires, de deux sens, de deux directions, — de deux hypothèses. — Ou bien, — et c'est la première hypothèse, l'hypothèse qui ne s'est pas réalisée, — on pouvait nommer M. Brunetière à cette chaire d'éloquence française ou d'histoire de la littérature française au Collège de France. Ou bien, — et c'est la deuxième hypothèse, l'hypothèse qui s'est réalisée, — on pouvait y nommer ce monsieur dont nul homme vivant n'a jamais pu savoir ni se rappeler le nom.

Cela étant, ces deux hypothèses étant posées, mesurons. Qu'arrive-t-il en fait, en réalité, dans la première et dans la deuxième hypothèse.

Commençons par la deuxième hypothèse, celle qui ne devait pas se réaliser et qui s'est réalisée, celle, naturellement, qui était juridiquement, formellement injuste. On nomme ce sacré monsieur le marquis de Pompignan. Je le nomme sacré, moi-même, parce que son nom ne voulait pas me revenir, son nom voulait m'échapper, et que l'on voit qu'il me revient. Voilà ce Le Franc de Pompignan nommé. En fait, en réalité, qu'arrive-t-il? En fait, en réalité il n'arrive rien. Cet Abel ou ce Caïn Le Franc, cet Abel meurtrier de notre frère Caïn fait deux fois par semaine dans un petit amphithéâtre pendant vingt petites misérables semaines d'hiver pluvieux un cours auquel personne n'assiste. On ne sait même pas s'il y

assiste lui-même. Le commencement même de notoriété, légitime ou non, qu'il avait acquise par la réputation, fondée ou non, qu'il avait reçue d'avoir dans le *Livre d'Or* de M. Gaston Boissier ou dans quelque autre livre de commémoration attribué *la Pharsale* à Lucrèce, même cette notoriété n'avait pas résisté, n'avait pas survécu à un premier contact avec le véritable public. L'homme était tombé à plat. Le cours était tombé à plat. Une platitude plate. Un zéro d'homme. Un zéro de cours. Un zéro de don ou d'avantage quelconque. Mais aussi un zéro de dommage et de désavantage. Nulle existence. Nul enseignement. Nulle influence. Puisqu'il n'existe pas, il ne fait de mal à personne. Il n'est pas sale, et tout l'inconvénient qu'il y a, tout ce qu'on peut lui reprocher, tout ce qu'il y aurait à reprendre, c'est qu'il tient cette place, la place, dans une chaire importante, d'un homme qui serait quelqu'un. Sauf cela, qui est beaucoup, qui est tout, il ne fait rien, puisqu'il n'exerce aucune influence. Nulle influence sur la pensée contemporaine. Nulle influence sur la pensée française. D'où parfaite innocuité, en fait, de cette gamino-juvénile candidature d'ancienne défense républicaine.

Dans l'autre hypothèse, au contraire : suivons l'autre hypothèse, la première hypothèse, l'hypothèse qui étant juridiquement et formellement juste ne s'est point réalisée. Comme il fallait s'y attendre. Qu'arrivait-il, en fait, en réalité, dans la première hypothèse. En fait, en réalité, il arrivait un grand dommage.

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Je ne demande pas qu'au nom de ce très grand dommage de fait, de réalité, on commît une injustice de forme, une injustice formelle juridique, je ne prétends pas qu'au nom de ce très grand dommage de fait, de réalité, on dût abandonner la première hypothèse au bénéfice de la deuxième et faire à M. Brunetière, et à la chaire également, cette injure, commettre envers M. Brunetière, et envers la chaire également, cette injustice de préférer à M. Brunetière ce monsieur dont le nom m'échappe encore. De ce qu'une injustice est avantageuse, il ne s'ensuit nullement qu'il faille la commettre. De ce qu'une injustice est désavantageuse, il ne s'ensuit nullement qu'on ne doive

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

pas l'accomplir, qu'on soit dispensé de l'accomplir. C'est même le cas le plus fréquent, que ce soit l'injustice qui soit avantageuse, au moins immédiatement, et la justice qui soit désavantageuse, au moins temporairement. C'est même pour cela qu'il y a une morale et même plusieurs et que, si elle est toujours facile à enseigner, elle est souvent difficile à pratiquer. Autrement il n'y aurait qu'une économique.

Je ne veux donc absolument pas dire que l'on fût dispensé du devoir de justice de nommer M. Brunetière à une chaire qui lui revenait de droit, et qui lui revenait plutôt vingt fois qu'une, au lieu de ce monsieur qui s'est fait le fauteur d'une universelle amnésie. Autant que personne je sais que la distinction absolue du droit et du fait est à reconnaître et à maintenir intégralement, en droit et en fait, et que la primauté du droit sur le fait, le célèbre *primat*, est à maintenir non moins intégralement, — absolument, éternellement, — et en droit, et en fait.

Ce que je veux donc dire, c'est qu'en effet il fallait nommer M. Brunetière et non pas cet amnésique. Là était le devoir de justice. Morale et sociale. Mais il n'est pas défendu de compter. Pour l'économique. Il n'est pas défendu d'évaluer ce que coûte une justice, à combien elle revient, combien eût rapporté l'injustice correspondante. Il faut toujours calculer le prix de revient.

En ce sens et dans cette mesure, seulement en ce sens et dans cette mesure seulement, je dis que la justice que l'on devait rendre, que l'on était tenu de rendre à M. Brunetière était tout simplement désastreuse. Tandis que nous avons vu que l'injustice qui fut commise en réalité, l'injustice antagonique, était nulle.

Nulle de résultat, d'effet. La nomination de M. Brunetière, au contraire, de fait, de résultat, d'effet, était désastreuse.

Qu'arrivait-il en effet, en fait, en réalité, par la nomination de M. Brunetière? Il arrivait au contraire qu'un homme connu, célèbre, universellement estimé et je dirai même hautement honoré de tous, un homme universellement respecté, universellement considéré, jouissant d'une estime, d'un respect, d'une déférence unanime, un homme sérieux, sévère, solide, ferme, un peu ingrat, au sens latin de ce mot, mais carré,

d'une compétence indiscutée, d'une autorité parfaitement assise, d'une érudition universellement reconnue, tout cela doublé d'une haute autorité sociale et reposant sur une haute situation sociale, l'Académie, la *Revue des Deux Mondes*, enfin une véritable gloire, une gloire à la fois laborieuse et ensemble véritablement glorieuse, il arrivait que cet homme, revêtant toute sa propre et sa personnelle autorité personnelle et sociale de l'autorité sociale, intellectuelle et morale de l'une des premières chaires de la première École du monde, — ou, pour parler exactement, d'un Collège qui est d'un autre ordre et qui, ainsi, et aussi par son antiquité, par sa vénérable, mais par sa jeune et vivante et toujours vivace antiquité, est très en avant de toute École que l'on supposerait même la première École du monde, — il arrivait que cet homme, honorant et autorisant sa chaire, mais honoré d'elle et autorisé, comme il arrive toujours en France par un de ces échanges constitutionnels et statutaires qui finissent par être comme des échanges constitutionnels organiques, donc il arrivait que cet homme universellement salué, dans un immense amphithéâtre, où ses partisans l'acclamaient, où le public applaudissait, deux fois par semaine, dans une grande et dans une petite leçon, — mais avec lui la petite leçon n'eût pas été moins grande que la grande, — à tout un immense public, par le ministère de ces deux grandes leçons par semaine, pendant ces vingt belles semaines chères qui sont au cœur du chaud hiver parisien et du travail annuel, au milieu du foyer, il arrivait que cet homme, presque officiellement, distribuait un enseignement. Et cet enseignement presque officiel, cet enseignement, — du Collège de France, — était tel que deux fois par semaine, la grande et la petite fois, toutes deux également grandes, un peuple de disciples, quarante fois par chaque année, sortait à pleines portes du vieux Collège de France, par la porte principale de la grande grille et par cette porte secondaire de la rue Saint-Jacques, par cette porte de côté, par cette porte annexe, par cette porte familière, qui est la porte ésotérique, la porte par où l'on retourne aux *cahiers*, — la porte exotérique étant évidemment au contraire la grande porte officielle, la grande porte monumentale, la grande porte de devant de la grande grille

de la rue des Écoles ; — que par cette grande porte principale et par cette petite porte secondaire, auxiliaire, subsidiaire : car, symbole admirable de justesse et merveilleux comme étant plein des sens les plus profonds : il y a au Collège de France une grande et une petite porte, ou, comme disent les familiers, la grande et la petite porte, tout de même qu'il y a le grand et le petit cours, la grande et la petite leçon ; par cette grande porte cérémonielle et aussi par la petite porte, par la porte des cahiers, par la porte de Budé, par cette porte dont l'ouverture, dont la non encore fermeture à une certaine date, à partir d'une certaine date, le vendredi à 6 heures moins le quart, marque infailliblement le retour du printemps ; — car s'il est vrai, selon le vieux proverbe hellénique recueilli et cité par l'ancien Maître individualiste qu'*une* [seule] *hirondelle ne fait pas le printemps*, ETHIQUE, I, 7, μία χελιδὼν ἔαρ οὐ ποιεῖ, il est au contraire avéré, par les observations scientifiques les plus laborieuses, les plus consciencieuses, les plus patientes, poursuivies pendant plusieurs années, que l'ouverture, ou, plus précisément — plus scientifiquement, que la non-fermeture de cette seule porte de la rue Saint-Jacques le vendredi à cinq heures trois quarts, — ou, comme le disent nos savants, à cinq heures, — et peut-être même à dix-sept heures quarante-cinq minutes, — a toujours suffi à déterminer le retour instantané du printemps français ; par cette porte printanière et par la grande porte hivernale cet enseignement était tel que tout un peuple de disciples dévalait, descendait les escaliers du devant, descendait les pentes obliques ou latérales, dans un grand bruit de bruissement de conversations froissées, causant ensemble et par groupes égrenés, et se répandaient parmi nous, — ayant reçu quel enseignement, convaincus de quoi?

Ayant reçu un enseignement combiste. Convaincus de tout ce qui fait le fondement métaphysique de la tyrannie combiste.

Car ils redescendaient dans la Cité latine ayant reçu cet enseignement, convaincus de la véracité de cet enseignement : que la matière littéraire, que le peuple littéraire, que le génie littéraire est saisissable, et par lui, en lui et comme lui la matière artistique, le peuple artistique, le génie artistique,

sans compter comme eux et avec eux un très grand nombre d'autres matières, d'autres peuples humains, d'autres génies humains, saisissable, épuisable aux méthodes modernes prétendues scientifiques, enfermable, claustrable dans ces méthodes prétendues scientifiques. Saisissable à ces instruments. Saisissable à ces procédés. Saisissable à ces métiers. Saisissable à ces pinces trop véritablement hémostatiques.

Or je ne fais à personne l'injure de supposer que l'on ne voit pas instantanément que là, dans cette proposition, est le point d'origine, la cause historique, le fondement métaphysique, ou, si l'on veut, le résidu métaphysique de tout ce qui est devenu depuis, transféré, traduit, transporté brutalement en politique, en domination gouvernementale politique parlementaire, la domination gouvernementale combiste très nommément spécifiée. Là, et nulle part ailleurs, est le combisme. De là il est venu.

Par l'intermédiaire de la religion de la science, de la superstition de la prétendue science, de l'hypocrisie et de l'imposture des méthodes prétendues scientifiques, de la métaphysique ainsi combinée, de la domination et du gouvernement des intellectuels, de la domination jaurésiste et de tant de cérémonies gouvernementales officielles, accomplies dans tant de préfectures et de sous-préfectures, comme la cérémonie de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier.

Là est tout le combisme. De là il est tout sorti. Nul n'en doute. Là il était tout entier et de là il est venu et sorti tout entier. Tel était son appui, son point d'appui, non pas certes sans doute pour soulever le monde, mais en France pour enlever tout de même ce que les politiciens nomment les masses électorales. En ce sens, qui est le vrai, qui est le seul sens, non seulement M. Brunetière était le candidat de M. Combes, mais généralement il est, il demeure un auteur du combisme, un fomenteur, et assurément un des auteurs et fomenteurs principaux, un des auteurs et fomenteurs les plus responsables, les plus gravement engagés.

Par l'influence énorme qu'il a exercée sur la génération immédiatement précédente, sur les hommes qui ont aujourd'hui trente-huit ans et au-dessus, — influence dont nous-mêmes nous avons connu les dernières brisures de vagues, —

autant et peut-être plus que personne il a préparé les ravages inattendus et véritablement extraordinaires que le combisme a exercés parmi et sur la génération immédiatement suivante, celle des hommes qui ont aujourd'hui moins de quarante ans, parmi et sur la génération qui nous est contemporaine.

Ses disciples, d'alors, ses disciples anciens, ses idées d'alors, ses anciennes idées, ses enseignements d'alors, ses anciens enseignements ont continué leur train cavalier, droit devant eux, constants avec eux-mêmes, ils n'ont point subi, souffert en eux cette contradiction qui a éclaté dans leur Maître. Et lui, tout étonné de ces nouveaux anciens disciples, de ces prétendues déformations d'anciens disciples, qui ne sont point des déformations, ni même des transformations, mais de simples et droits compléments d'informations, continue, contradictoire avec soi-même, comme historien de la littérature de préparer, de créer, de fomenter du combisme pour les siècles à venir.

Chargé des plus lourdes responsabilités pour le passé, pour le présent, il continue, avec cette énergie et cette obstination qui lui est propre, de préparer du combisme pour les siècles ultérieurs.

Je n'en veux qu'une preuve. Mais je l'aurai bonne. Conformément à ce que nous avons dit tout au commencement de ces recherches que nous serions souvent et même généralement contraints d'employer les méthodes de limites, nous nous en tiendrons à emprunter, à demander le dernier exemple que M. Brunetière nous ait lui-même fourni. Le dernier exemple en date, le plus probant par conséquent, pour ce qui est de la survivance et de la maintenue de cette ancienne, de cette première attitude mentale de l'un de nos plus grands historiens de la littérature. Et comme par hasard il se trouve par une heureuse fortune que cette preuve la dernière en date est aussi une des plus probantes, une des plus convaincantes, j'irai jusqu'à dire une des plus éclatantes.

Je la trouve donc dans cet *Honoré de Balzac*, par F. Brunetière, publié dans le courant de cette même année 1906. D'après l'auteur ce livre serait *uniquement une Étude sur l'œuvre où l'on a voulu surtout définir, expliquer, et caractériser cette œuvre telle qu'elle serait encore si Balzac au lieu de naître*

à Tours, fût né par exemple à Castelnaudary, et qu'au lieu de faire son droit, il eût étudié la médecine.

A la simple lecture de cette phrase, au simple énoncé de cette formule, au simple posé d'une telle proposition, qui ne perçoit, qui ne sent, qui ne voit immédiatement le combisme, dans tout ce qu'il a de brutal et d'usurpateur, dans tout ce qu'il a de dominateur et d'entier occupant, — dans tout ce qu'il a pour ainsi dire qui lui est essentiel et central, caractéristique : cette arrogance raide envers la réalité, cette insolence de parvenu militaire, envers toute espèce de réalité, cette présomption, cet orgueil, ce hautain mépris de toute vie, de toute réalité, de toute race, de tout génie, de toute originalité, de toute origine, de tout commencement, de toute source, de tout ce qui pousse, de tout ce qui est, de tout ce qui sort, de tout ce qui source, de tout ce qui vient, enfin cette prétention de classer, cette universelle distribution de prix, ce dédain scientifique de toute réalité traditionnelle, usagère, familière, mémoriale.

Qui ne sent le combisme. Qui ne sera blessé au plus profond de lui-même, dans ce qu'il a de plus secret, de plus aimé, de plus cher, atteint, blessé dans la source même de la vie? Quel homme ne se sentira usurpé ; envahi. Pénétré. On entre chez lui. Quel homme, je ne dis pas seulement détaché entièrement, comme nous le sommes, nous-même, de la servitude combiste et de la superstition de la science, mais tout homme un peu libéré des superstitions prétendues scientifiques et des asservissements modernes, quel homme libre, un peu libéré, ne sera blessé au plus profond de son cœur par de tels propos prétendus scientifiques, par ces présomptueuses propositions modernes: *Définir, expliquer, caractériser*, quand nous autres nous ne demandons qu'à *connaître*, un peu, et à essayer de nous représenter. *Définir, expliquer, caractériser*, quelle présomption, quelle trinité de présomption, quel triangle d'orgueil, quelle anticipation, quels mots insupportables, pour un homme averti, quelle odieuse usurpation du travail prétendu scientifique sur la seule sainte réalité. Qui de nous, par de tels mots, par de telles propositions, ne sera blessé au plus profond de la vie intérieure, au plus profond de cette religion qui est demeurée en nous et pour nous la plus grande religion,

la religion suprême et le point de départ et la religion mère : le respect absolu de la réalité, de ses mystères, la piété, le respect religieux de la réalité souveraine et maîtresse, absolue, du réel, comme il nous est donné, de l'événement, comme il vient. *Définir, expliquer, caractériser*, quand tout ce que nous demandons, et ce que nous sommes bien heureux déjà d'obtenir, quand nous l'obtenons, car nous savons combien cela même est difficile, à obtenir, et combien cela a été donné à peu d'hommes, c'est de connaître, un peu, et de tâcher de nous représenter, de nous faire une idée, de nous donner une image, et, ceux qui ont du génie, ce qui est rare, et n'a pas été donné à tout le monde, et non pas même à tous les anciens normaliens, de tâcher de représenter un peu aux autres, de faire une idée, de donner une image. *Définir, expliquer, caractériser*, orgueil de Babel, inattendu et qui nous blesse dans tout ce que nous aimons, — dans ce que nous avons de plus cher, aujourd'hui, et qui seul soit demeuré debout parmi tant de décombres amassés, qui seul soit revenu ou se soit maintenu parmi tant de départs et de séparations éternelles.

Irrespect irrémédiable de la réalité, qui fait tout le combisme. Et tout de suite en voici une conséquence, un exemple, une application, le résultat, la manifestation dans le détail. Tout de suite en voici la conséquence directe, immédiate, la conséquence fatale, et telle qu'il ne fallait pas l'attendre moindre. Il s'agit toujours de l'œuvre de Balzac. *Telle qu'elle serait encore si Balzac au lieu de naître à Tours, fût né par exemple à Castelnaudary, et qu'au lieu de faire son droit, il eût étudié la médecine.* Je ne saurais dire à quel point le simple énoncé d'une phrase comme celle-ci nous blesse, lèse un homme averti de notre génération, nous paraît, nous est injurieux, nous est une impiété, un sacrilège, un blasphème, au sens technique de ces mots, enfin nous blesse comme une indiscrétion, comme une altération, blasphématoire, de la réalité, comme une adultération, nous fait une injure personnelle, nous qui ramassons pieusement, comme reliques, les moindres traces, réelles, de cette réalité-là, comme elle fut, des hommes, comme ils naquirent, des événements, comme ils vinrent. Connaître, un peu, essayer de nous représenter, un peu, et les autres, les ceux qui ont du génie, tâcher de représenter un

peu aux autres le vrai Balzac, le Balzac réel, celui qui est arrivé, celui qui est venu au monde à Tours, et non pas celui qui n'est jamais venu au monde à Castelnaudary, ni même à Pontarlier, celui qui est venu au monde à Tours, dans un des plus beaux royaumes de notre vallée de la Loire, celui qui a fait son droit, et non pas celui qui n'a jamais fait sa médecine, enfin *celui que le bon Dieu a fait*, monsieur Brunetière, celui-là et nul autre. Car d'aller nous embarrasser de savoir ce qu'aurait bien pu être un Balzac (Honoré de), qui fût né à Castelnaudary, ou même à Libourne et aux Sables-d'Olonne, au lieu de naître à Tours, et qui eût étudié la médecine, et même la sociologie, et même la pédagogie, au lieu de faire son droit, en un mot et en fin, au lieu de ce Balzac même que le bon Dieu a fait, que le bon Dieu nous a fait étudier un des innombrables Balzacs inexistants qui peuvent sortir de nos faibles imaginations humaines, au lieu du Balzac du bon Dieu, au lieu du Balzac de la réalité, rechercher, étudier un Balzac à nous, un Balzac de nous, un petit Balzac de M. Brunetière ou de M. Péguy, un des innombrables et falots Balzacs feints, inexistants, qui peuvent sortir de nos imaginations creuses, voilà ce qui aujourd'hui ne présente plus pour nous aucune espèce d'intérêt, voilà ce qui nous semble, voilà ce qui nous est impie, voilà ce qui nous est attentatoire ; voilà ce qui nous est usurpatoire, voilà ce qui nous blesse, voilà ce qui en outre nous est du temps perdu, et, à la longue, une vie perdue. Or ce nous est aussi une de nos religions que la vie est brève, que rien n'est aussi précieux, aussi cher que le temps, qui nous est donné, que rien n'est aussi sacré que le temps de la vie.

Le monde vrai, le monde réel, celui qui a été réalisé, celui qui a été effectué, celui qui a été fait, cet unique monde, non point seulement rare, mais unique, ce monde inimitable, trop souvent imité, trop souvent contrefait, celui que M. Brunetière est bien forcé de dire qui a été *créé*, le monde élu, le monde choisi, entre tous, enfin le seul qui *soit*, du moins à notre connaissance, et dans notre système de sentir, de savoir, de connaître, le monde est assez large, et difficile, et nous sommes assez infirmes, l'univers, qui est, est assez vaste, assez inépuisable, assez difficile, et nous sommes assez infimes,

l'univers des événements est assez énorme et assez mal connu, l'univers de l'événement, mémorable ou immémorable, réalisé dans le passé, — dans l'ordre de la connaissance, — l'univers de l'événement à venir, à faire, à préparer, agible ou non agible, à réaliser dans le présent pour le futur, dans tous ces présents éventuels que sont ou que deviennent tous les futurs possibles, — dans l'ordre de l'action, — tout l'univers de l'univers est assez formidable, assez infini, assez disproportionné à nous, qui sommes rudement finis, le monde enfin est assez grand et assez difficile ou impossible à connaître et nous sommes assez petits, — ou, pour parler un langage que M. Brunetière ne peut pas ne pas parler, sous peine de n'être plus un chrétien, la *création*, et même avec un grand C la Création, car en ce sens elle est unique, est assez infinie, participe assez de l'infinité de son Créateur pour que nous n'allions pas nous amuser et perdre notre temps, perdre notre vie, et, qui sait, nous perdre, nous-même, à imaginer, à feindre, à faire, à forger, à fabriquer des mondes, d'autres mondes, des mondes tout factices et tout imaginaires.

Et même à les *créer*. Car il faut dire le mot. Une telle opération mentale est une seconde création, une deuxième, une troisième, elle-même une onzième décimale, une imitation de la première, une grossière contrefaçon humaine de la première création, de la création de base, de la Création divine, une imitation qui ne se fera jamais d'une création qui s'est faite, une fois, au moins à notre connaissance. Il y a même là, pour un chrétien, une usurpation singulière, singulièrement impertinente, une usurpation sans doute criminelle sur les droits, éminents, antérieurs, éternels, du Créateur, sur son privilège le plus essentiel et pour ainsi dire sur son privilège de définition, une usurpation opératoire propre sur le Créateur fonctionnant, comme tel, sur le Créateur usurpé pour ainsi dire, dans l'exercice, normal, de ses fonctions, métaphysiquement naturelles. Pour tout dire il y a là un état qu'il est bien difficile, sinon impossible, de ne pas reconnaître pour un état, continuel, perpétuel, de péché, qui même, par sa gravité, par la gravité de sa matière, serait certainement matériellement un état de péché mortel s'il n'y manquait, formellement, le vouloir du mal, du péché, la mauvaise

volonté. Et même il serait étonnant, parce qu'il serait absurde, qu'un aussi grand chrétien, particulièrement un catholique, aussi éminent, aussi averti, méconnût, ignorât, à ce point le cas où il se met, si nous ne savions par ailleurs combien généralement c'est l'absurde qui se réalise le plus commodément, le plus communément dans la vie, surtout dans la vie sociale, et si particulièrement nous ne retrouvions, nous ne reconnaissions ici cette incommunication de la métaphysique, même religieuse, qui pourtant est la plus profonde et la plus essentielle, à la physique, dans le même homme, que nous avons trouvée, reconnue dans ces recherches presque tout au commencement du chemin, dont nous n'avons peut-être pas dit qu'elle était la distinction la plus caractéristique, et comme essentielle, entre le génie et le talent, mais dont nous avons au moins reconnu qu'elle était compatible et comme familière avec le talent, et qu'elle était rigoureusement incompatible au contraire avec le génie.

Ainsi, et seulement ainsi peuvent s'expliquer de telles inconséquences, de telles inconsciences, de telles contrariétés intérieures, particulièrement chez un chrétien de tels manquements à l'humilité qui d'un saut passant au-delà de nos communes et de nos ordinaires modesties atteignent d'un saut au plus dangereux et au plus insupportable orgueil, comme il est d'ailleurs fréquent chez les catholiques, et, sous d'autres formes, chez beaucoup d'autres chrétiens. Ainsi, et seulement ainsi, se peuvent expliquer, s'expliquent de tels dépassements, hors de la condition humaine, de tels outrepassements, de telles, — il est bien évident que je n'emploie ce mot que dans son sens étymologique, sans une nuance d'intention ni de sentiment injurieux, — de telles outrecuidances.

Ainsi et seulement ainsi peut s'expliquer qu'un chrétien, qu'un catholique notoire ne soit pas choqué, même grossièrement, même au premier abord, par les opérations qu'il fait. Même instinctivement et avant toute réflexion.

Je sais qu'ici l'on m'arrête et croyant que je me trompe ou croyant me conduire un peu plus avant dans la réalité du débat, croyant que j'ai fait erreur ou croyant que je n'ai

point poussé assez avant dans la réalité du débat, que je me suis contenté d'approches empiriques, d'approximations grossières, on me dit : Attention ! Il y a un écriteau, et, par suite, naturellement, une descente dangereuse. Il ne s'agit nullement, comme grossier vous le croyez, d'étudier un Balzac Honoré de que l'on imaginerait qui serait né à Castelnaudary au lieu de naître tout bonnement à Tours, et qui eût étudié insidieusement la médecine, comme par hasard, au lieu de faire son droit, comme il fallait tout simplement, comme *il* devait. Ce Balzac imaginaire ne nous intéresse pas beaucoup plus, bien que nous l'ayons fait, et il nous est presque aussi totalement inconnu, parce que nous l'avons fait, que le Balzac réel ; il ne s'agit pas de l'étudier davantage. Ni même autant, nous vous le concédons. Il s'agit de ne retenir et il ne s'agit que d'étudier Balzac, le vrai Balzac, ne vous y trompez pas, le vrai Balzac, et nul autre, le vrai Balzac et nul autre pas même le Balzac réel, enfin le vrai Balzac indépendamment de ce qu'il est né à Tours et qu'il n'est pas né à Castenaudary, indépendamment de ce qu'il a fait son droit et n'a pas étudié la médecine. C'est-à-dire que, pour parler tout à fait exactement d'un bout à l'autre, du commencement à la fin, il s'agit pour parler scientifiquement il s'agit d'étudier non pas Balzac le réel, non pas le lui-même Balzac, non pas l'œuvre de Balzac, la réelle, elle-même, — cela, ce ne serait que de l'histoire, — mais dans Balzac lui-même, le réel, dans l'œuvre de Balzac elle-même, la réelle, scientifiquement il s'agit d'étudier ce qu'il y a de *commun* avec ce que serait non seulement ce Balzac imaginaire et son œuvre, mais tous les Balzacs imaginaires et toutes leurs œuvres imaginaires, construits par la même méthode sur le même gabarit.

Par un tel programme, il est évident que nous sommes entrés de plain-pied sur le célèbre terrain de la sociologie. Nous nous garderons de nous y maintenir. Dans les difficiles recherches que nous avons entreprises, et que nous ne faisons que de commencer, le danger le plus grave serait d'aller trop vite. Nous devons respecter les grandes articulations de notre travail. Nous devons nous garder de nous maintenir sur le terrain de la sociologie, même si l'événement de nos

recherches nous y a momentanément conduit, aussi longtemps que nous n'aurons pas je ne dis pas épuisé mais au moins exploré un peu plus, un peu assez, le terrain de l'histoire. Tout ce que je veux retenir aujourd'hui de cette sorte de fortune qui nous a livré un exemple de sociologie sorti des mains de M. Brunetière, ce n'est pas seulement que c'est une véritable bonne fortune que ceci : que cet exemple nous soit livré des mains mêmes de M. Brunetière ; ce que je veux en retenir seulement, ce que j'en veux retenir en bref, c'est aussi que cet exemple est un exemple particulièrement caractérisé, un exemple particulièrement bien fait, un exemple pour ainsi dire fait exprès. Il serait en vérité difficile, et peut-être impossible, de trouver, et peut-être même de forger un exemple mieux et plus caractérisé, mieux et plus fait, mieux et plus schématique, mieux et plus dessiné du passage de l'histoire à la sociologie.

CHARLES PÉGUY.

(A suivre.)

LA RENCONTRE

Aux confins de l'Empire germanique, un noble seigneur a des jumeaux, un garçon et une fille. Ils s'aiment et un enfant naît de cette union incestueuse. Abandonné dans un tonnelet sur les eaux, il est recueilli par des pêcheurs et élevé par un sage abbé. A l'âge de dix-sept ans, Gregorius apprend sa naissance maudite. Parti à la recherche de ses parents, Gregorius s'arrête à Bruges-la-Morte où une noble et séduisante princesse, qui se refuse au mariage, est persécutée par un puissant voisin. Gregorius livre un combat au roi ennemi, combat dont on lira ci-dessous le récit, conté par le moine Clément de Saint-Gall, le narrateur imaginaire de *l'Élu*, — le dernier ouvrage de Thomas Mann, qui doit paraître aux éditions Albin Michel et dont ces pages sont extraites. Les mots en italique sont en français dans le texte.

Je savais bien que messire Poitevin tiendrait sa promesse et à la première occasion parlerait de Grigors et de ses aspirations à l'écuyer tranchant qu'il avait si heureusement dépeint. Oncques n'en ai douté. Le maire était bien trop charmé par ce jeune hôte à mine fière et délicate, sa bienséance et son généreux paiement du gîte et du couvert, pour oublier la parole donnée. Il s'exécuta, une quinzaine environ après l'arrivée du jouvenceau en la mairie où le sire de Bealzenan, descendu à cheval du château, lui rendait visite pour discuter de la situation. La guerre d'amour languissait en hiver et à cette époque les hostilités ne se poursuivaient plus que mollement, plutôt sous forme d'avanies. De concert avec le bourgmestre, l'écuyer tranchant voulait régler l'approvisionnement de la cour en certaines nécessités et commodités. Messire Poitevin avait pour tâche de maintenir autant que possible la distinction entre les premières de ces exigences et les secondes. S'agissait-il de simples commodités, il ne manquait point de rappeler et de proposer en exemple le renoncement de leur souveraine et les austérités de sa vie, consacrée aux jeûnes et aux veilles.

A son tour sire Feirefitz répliquait que par toute la ville

et tout le pays, le souci qu'inspirait ce genre de vie contrebalançait l'admiration. Lors de cet entretien, il n'était pas vêtu de soie fleurie, aussi son image différait-elle de la description du maire. Au contraire, son buste massif disparaissait sous une cuirasse destinée à le préserver éventuellement contre les projectiles qu'on aurait lancés. Il portait une collerette à godrons et un casque à boucle sommait son chef. Le tissu collant qui gagnait ses jambes extrêmement fluettes, de couleur dissemblable pour chacune, aboutissait à des souliers à la poulaine, dont les pointes, quand il était en selle, se retroussaient au-dessus des étriers. Mais même ainsi, à demi revêtu d'une armure, l'homme de cour ne perdait rien de sa souplesse et il réussit au cours de la conversation à faire passer mainte commodité au rang de nécessité impérieuse. Sur quoi le bourgmestre dit :

— Au fait, sire écuyer tranchant, *incidemment et à propos*, un voyageur errant, bien pourvu d'argent, jeune encore, est arrivé récemment céans et il a obtenu que je l'héberge. Gregorius du pays d'Uker, un valeureux chevalier. Un poisson figure sur son écu et il jure bien haut que le Seigneur lui a permis de connaître cette ville désolée, afin qu'il puisse affirmer utilement sa chevalerie en combattant pour nous et contre nos bourreaux. Avant tout, il brûle d'approcher notre Dame durement éprouvée et de se faire agréer pour féal. Voulez-vous avec votre liant habituel, servir d'intermédiaire et arranger cette rencontre?

— Ce serait bagatelle pour moi répondit sire Feirefitz. Mais êtes-vous tout à fait sûr qu'il est de bonne noblesse? Je commettrais un coupable *faux pas* en déviant à tort sur lui l'attention de la souveraine. Le pays d'Uker, je dois l'avouer, c'est là une désignation un peu vague, car n'importe qui peut venir d'outre-terre et d'outre-mer. En me fournissant sur sa chevalerie quelques indications plus probantes, vous m'obligeriez.

Messire Poitevin resta visiblement pantois. A la lueur de ce discours, il s'apercevait un peu tard que pour sa part il ne s'était nullement enquis de détails plus précis sur l'origine du jouvenceau. (Il en eût volontiers conçu quelque surprise et s'étonnait de n'en point éprouver.) Le peu que l'étran-

ger lui avait révélé de son ascendance — tout bien considéré, presque rien — l'avait parfaitement satisfait. Ce fut donc autant à lui-même qu'à son interlocuteur qu'il répondit :

— Je ne sais si je puis espérer que vous avez suivi mes paroles assez attentivement pour les avoir présentes à l'esprit, mais j'ai dit qu'un poisson timbrait l'écusson de cette fine lame juvénile. Je n'insiste pas sur le caractère le plus sacré de cette image (et encore ne convient-il pas de le passer tout à fait sous silence, car il m'est revenu que mon hôte a vécu un temps entre les murs d'un établissement religieux et étudié la *divinitas*) ; mais ce signe, vous le savez, revêt plusieurs acceptions. Il est le symbole de l'eau et d'ailleurs c'est par l'eau que le jouvenceau vint à nous avec le poisson tissé dans sa voile à corne. C'est aussi le signe de la virilité. Une qualité s'y trouve incluse, une vertu singulière qui a nom réserve. Il n'est donc guère surprenant que le porteur de ce signe pratique une mâle réserve. Si la chevalerie est une virilité raffinée, vos yeux vous apprendront d'un regard plus que votre bouche n'eût voulu demander, si bien que vous préférerez la tenir close. En outre, je vous confierai que l'étranger a prématurément affirmé sa vaillance de preux et fait battre plus vite notre cœur, lors même qu'il n'était point encore le féal de notre souveraine. Il est monté tout de suite sur les créneaux, près des sentinelles postées sur les redoutes de la circonvallation, voulant que sa vue pût s'étendre sur le camp des Bourguignons et le funeste encerclement de la ville. Les sourcils sévères et la bouche dure, il a observé les tentes, les appareils d'attaque, le terrain et les gens. Comment ensuite s'y est-il pris pour convaincre de son dessein le commandant de la poterne orientale et rallier cet homme de guerre à son plan, fort audacieux? Je l'ignore. S'il a su le persuader, j'en attribue le mérite à sa *tenue* et à son œil plutôt qu'à ses paroles. Bref, voyez ce prodige et vous émerveillez : au troisième jour, à l'heure propice, le chef des mercenaires l'autorise à faire tirer les verrous des crampons, abaisser le pont-levis et ouvrir les battants de la porte. L'étranger d'Uker seul s'avance et sort. On le croit promis aux crocs de la Mort. N'a que son écu, timbré d'un poisson et son glaive clair pour seuls compagnons. Voyant briller

l'arme et le porche ouvert, lors lui courent sus les gens de Roger ! Pressés d'en finir, le veulent occire — mais ce qu'il en fut, vous l'allez ouïr ! Que m'advient-il donc? Ne voudrais rimer ! Quoi, se pourrait-il que j'entonne un lai? Gregor du Poisson, prompt comme l'éclair, perce trois féaux du duc de son fer ! Il leur fend le casque — hardi le beau sire ! — deux choient au fossé, le troisième expire... Ah, par Satan ! Il faut pourtant, messire écuyer tranchant, que je vous dise raisonnablement et sans chanter comment il s'employa à fond pour troubler leur plaisir ! Ils avaient cru que ce serait jeu d'enfant, mais les yeux brûlants d'une flamme bleue dans son visage pâle les firent vite déchanter. Je vous le dis, bientôt ils ne purent plus avoir raison de lui par l'épée. Tant criblèrent de javelots son bouclier, que la boucle de son écu tourbillonnait, et que pour ne point mordre la poussière, il laissa rouler cet écu à terre ! Le Bourguignon veut attaquer, mais comme un sanglier traqué, Grégor fait front ; il taille, il cogne, perce l'écu, perce la brogne ! Les feux brillent sur sa cuirasse ! C'est vérité ! L'autre trépasse ! Écuyer, je me ressaisis, je ne chanterai plus. Nous l'avons tous vu, il ramasse un javelot qui lui avait été lancé, l'assène sur la tête d'un Bourguignon, et la pointe empenne le casque, le blessé se traîne loin du pont-levis et bientôt rend l'esprit. D'outre en outre il fend l'un des ennemis, d'un coup si prompt que l'autre n'y voit mie ; mais se penchant vers son épée, qui sur le sol était tombée, voilà-t-il pas que le soudard s'écroule, coupé en deux parts ! Bref, messire écuyer, en accomplissant ces hauts faits, le chevalier du Poisson recule pas à pas devant ses adversaires jusqu'à la porte qu'il a seul défendue, et une fois rentré en la ville, les battants se referment bruyamment au nez des assaillants. Sur les remparts, c'est grande liesse ! Chacun l'acclame, et je m'empresse. Sa brogne ruisselle de sang. Et son glaive a pourpre tranchant ! Pourquoi si pourpre, ô fière lame? Navrée par les coups de l'infâme? Fier, il dit : Non point. Ce jour d'huy, suis sauf ! Ce sang est sang d'autrui !

— Très remarquable, dit messire Feirefitz. Dans ces conditions, votre joyeux lyrisme, messire bourgmestre, m'est fort compréhensible.

— Si j'ai su mal le refouler, répliqua l'hôte et ami de Grigors, cela tient avant tout au flamboiement bleuâtre de ses yeux, qui ardaient dans le visage pâle. Au surplus je me suis laissé entraîner, je le confesse. Qu'il ait fendu d'outre en outre un adversaire sans que l'autre ait eu le temps de s'en aviser et que cet autre ne soit tombé en deux moitiés qu'un peu plus tard, je l'ai introduit dans mon chant. Mais en réalité, les choses ne se sont point tout à fait passées ainsi.

— Il n'importe, fit l'écuyer tranchant. La *diversion* demeure impressionnante, même sans ce détail. L'authentique chevalerie de votre jouvenceau et l'efficacité des services qu'il nous pourrait rendre ne sauraient laisser de doute.

— Je vous confierai, poursuivit le bourgmestre une mienne théorie, qui peut-être expliquerait le témoignage que notre hôte nous a donné de sa valeur. Il possède sans doute le don de tendre ses forces à tout instant au-delà de la commune mesure et pour ainsi dire de concentrer ses esprits vitaux en un point brûlant. J'ai coutume de trouver pour mes pensées une forme plus claire, accessible à tout un chacun, mais en l'occurrence, force m'est de m'exprimer d'une façon un peu enveloppée.

— Quoi qu'il en soit, reprit l'écuyer tranchant, je ne me fais plus scrupule de diriger les regards de la souveraine sur votre hôte et de le lui présenter, pour qu'il lui offre ses féaux services. Les occasions sont rares, mais la fête entre toutes chère à notre foi, l'Immaculée Conception, n'est plus éloignée. Ce jour-là, vous le savez, notre souveraine se montre en public et avec sa cour, descend à cheval du château à la cathédrale, pour y puiser du réconfort en écoutant la Messe. Là, votre vaillante lame pourra satisfaire son désir de la contempler. Et quant à attirer sur lui, au moment voulu, l'attention de notre souveraine, j'en fais mon affaire.

Ainsi fut-il. Vint l'anniversaire du jour où la Glorieuse entre toutes, la Rose sans épine, bien qu'Immaculée, conçut en sa chair par l'opération du Saint-Esprit, — comme le veut notre croyance dûment prouvée. Sur son palefroi asturien que deux pages conduisaient par la bride, la princesse descendit avec son noble entourage, le chemin sinueux qui

reliait le château à la dernière ville restée en sa possession. Devant la cathédrale où les cloches sonnaient à toute volée, elle mit pied à terre, parmi son peuple agenouillé tête nue qui, les yeux rougis, la contemplait, et se pressa derrière elle quand avec ses seigneurs et ses dames, elle franchit le portail grand ouvert, enrichi de figures sculptées. Les paupières baissées, la main gauche sur le fermail de son manteau fourré de vair, et le retroussant un peu des deux doigts de sa dextre, elle traversa la salle des fêtes divines pour gagner son siège et le coussin à glands bordé d'or préparé pour ses genoux. Telle la vit Grigors, de sa place de l'autre côté de la travée, auprès du bourgmestre ; ou tout au moins il vit d'elle ce qu'on peut voir d'une femme perdue en prières. Il distingua son profil, qui sous le bandeau en diadème et la mentonnière chatoyait, mat comme l'ivoire, dans la pénombre colorée, aux instants où elle le redressait et tournait douloureusement les yeux vers la voûte. Chaque fois qu'elle levait ce visage, l'adolescent aux aguets sentait son jeune cœur bondir d'enthousiasme. C'est elle, lui disait une voix intérieure, ma souveraine, cruellement traquée de toutes parts, et je fus amené en ces lieux pour rechercher sa faveur, pour la tirer de la détresse où la plonge un fat impudent et poilu. Et serrant le poing, il exhala vers le ciel un serment appelé à devenir, pensa-t-il, son cri de guerre dans les âpres combats qu'il livrerait pour sa dame : *Jamais de la vie!*

Derrière la princesse, son écuyer tranchant était à genoux. A l'issue de la sainte cérémonie, il pencha sa barbiche soyeuse vers l'oreille de l'auguste femme et y murmura quelques mots. Quels étaient-ils? Dit-il : « Dame, daignez saluer cet homme là-bas? Il pourrait rendre d'appréciables services? » On avait sujet de craindre qu'au lieu d' « homme », il dît « jouvenceau » et peut-être même emploierait-il un terme plus puéril encore? Mais non, il dirait sans doute « l'homme », puisqu'il avait l'intention de le recommander à la souveraine. Pourtant, à peine inclina-t-elle la tête en l'entendant et sans se tourner le moins du monde du côté qu'indiquait l'écuyer, elle se signa une fois encore après le *Ite, Missa est*, et sortit par la nef centrale, précédée de ses dames et suivie de ses cavaliers servants ; mais l'écuyer prit Grigors par la main et le lui amena dans le

déambulatoire à piliers de pierre. Il prononça alors ces paroles fleuries :

— Voici, madame, sire Gregorius, un chevalier de la mer d'Uker. Il est ambitieux d'honneur et met son honneur suprême à fléchir le genou devant vous.

Ainsi, fit Grigors. Sa toque à la main, il ploya un genou, la tête courbée. La princesse, debout, entourée de sa mesnie en demi-cercle, abaissa le regard sur les cheveux du jeune homme.

— Levez-vous, messire. Il entendit au-dessus de lui la voix de la souveraine, une voix au timbre grave, suave et mûr et qui ne ressemblait pas aux roucoulements d'une fillette. Devant Dieu seul et devant la Reine à la guirlande de roses, il convient de s'agenouiller céans.

Or, comme Grigors se relevait, advint précisément ce qu'il avait craint. La bouche purpurine de la princesse ébaucha un sourire involontaire, tant l'étonna son extrême jeunesse. Sourire tendre et plein de ménagements, presque apitoyé malgré les sourcils railleusement haussés. Il s'effaça tout aussitôt de ses lèvres, non parce que Grigors rougissant redressait la tête, cela elle ne le vit point, car son œil examinait la personne du jouvenceau et, scrutateur, s'attardait sur son costume. En effet, l'adolescent avait pour la circonstance revêtu son bel habit blasonné, taillé dans les étoffes de sa dot, en samit du pays du Levant, sombre et bigarré, traversé de fils d'or et ce brocart retint l'attention de Sibylla. Ses lèvres s'entrouvrirent et ses sourcils se rejoignirent pour le mieux considérer. Mais déjà son regard retombait à la souffrance.

O glaive, que me transperces-tu de nouveau si farouchement le cœur? Ravi, ils me l'ont ravi, mon petit enfant, le legs de mon bien-aimé, le don si doux de son corps, et ils l'ont livré en pâture à la mer, dans un tonnelet ! Que leur pardonne Celui à qui au tréfonds de mon âme je ne le pardonne point ! Un tissu de ce genre, le même, je l'ai disposé avec des larmes au-dessus et au-dessous du pauvre petit marin. En vérité, celui-ci lui est tout semblable par l'excellence de la trame et la couleur. Qui s'y entendrait sinon moi? Il pourrait, par ma foi ! avoir été ouvré de la même main et peut-être l'est-il. L'effroi, la souffrance et mille souvenirs

coupables et pleins d'ivresse me navrent à la vue de cette étoffe exactement pareille. En même temps je ne puis m'empêcher de penser que ce doit être une noble maison, au armoires particulièrement bien fournies. qui a légué à ce garçon pareil brocart.

Sa gorge se souleva, oppressée, dans le corsage de sa robe collante tombant à partir de la ceinture jusqu'à ses pieds en larges plis de velours neigeux et que le manteau enveloppait de pourpre. Sa belle main émaciée remontait l'ourlet de ce manteau jusqu'à la taille. Ses yeux d'un bleu noir que les veilles avaient cernés d'ombres bleuâtres plongèrent dans les siens. Ce grave visage dans sa jeunesse résolument virile lui parut ravissant et il la charma jusqu'au fond de l'âme. Quant à lui, il lui sembla contempler le visage terrestre de la Reine des Cieux.

D'une voix douce elle dit :

— Vous avez une requête à m'adresser?

— Une seule, oui, répondit-il avec une fougue enthousiaste. Vous servir, ô Dame, est mon vœu le plus cher. Acceptez-moi pour votre lige, c'est là ma prière, et m'accordez de me jeter devant vous avec tout ce que je suis et je puis faire, pour vous être un rempart contre le brigand et vous défendre au prix de ma vie !

Elle dit :

— J'ai ouï parler de vous, chevalier, et aussi de certain exploit honorable mais trop téméraire et qui par là mérite un blâme. On vous dit en effet plus hardi qu'il ne convient. Vous savez à quelle diversion follement audacieuse je fais allusion. Avez-vous une mère?

— Je ne l'ai jamais connue.

— Alors, laissez-moi vous exhorter à sa place. Vous avez tenté Dieu. Si vous aviez eu toute votre raison, vous n'eussiez point risqué pareille folie.

— Dame, on a fabuleusement exagéré les détails de cette sortie. La trêve hivernale et le sommeil où tombait la guerre d'amour m'étaient insupportables. Une voix intérieure me poussait à l'attiser et à prouver à l'ennemi oisif qu'en cette ville vit un esprit qui ne craint point d'entreprendre en votre honneur des exploits sortant de l'ordinaire.

— Je vous rends donc grâces, sans pour cela retirer mes exhortations. Que votre fidélité à ma détresse vous incite à l'audace, voilà qui m'est sans doute tristement nécessaire, à moi, pauvre femme. Pourtant, je ne voudrais point qu'une noble jeunesse se gaspille inconsidérément à cause de moi. Jurez-moi de ne plus rien faire de tel et d'éviter dorénavant toute criminelle exubérance.

Qu'elle se fût qualifiée de pauvre femme, il en eut le cœur déchiré et il fléchit aussitôt de nouveau le genou, levant vers elle son visage brûlant.

— De vous obéir, Dame, je fais serment, ainsi que j'en brûle de désir.

Elle prit à l'un de ses seigneurs une épée nue et lui effleura l'épaule.

— Soyez mon lige ! Dans la lutte pour cette ville et pour ce pays dévasté, couvrez-vous de gloire, avec circonspection ! Écuyer tranchant, je recommande ce chevalier à vos soins.

Comme il se relevait, ivre de bonheur, elle examina une fois encore son vêtement, son visage, puis elle se détourna pour que le cercle de sa cour se refermât promptement sur elle. Grigors, oublieux de sa propre existence, resta cloué sur place, cherchant à la suivre des yeux, perdu dans sa contemplation, jusqu'au moment où le bourgmestre le tira par la manche. Jamais il n'avait connu une telle femme, jamais entendu la douce maturité de la voix avec laquelle elle avait impérieusement plaidé la cause de sa jeunesse. L'image et l'essence de cette créature lui étaient prodigieusement étrangères et cependant il les sentait prodigieusement proches de lui.

LE DUEL

Malgré l'effroi silencieux qui glace mon cœur en songeant à la suite de l'histoire, je suis heureux que messire Feirefitz, lors de son entretien avec messire Poitevin, ait tenu à vérifier l'authenticité de la chevalerie de Gregor. Ainsi, déliant la langue du bourgmestre, il l'avait décidé à lui conter l'audacieuse sortie de son hôte seul sur le pont-levis. Sans quoi

nous n'aurions sans doute jamais ouï parler de l'aventure. Je négligerai volontiers les hyperboles lyriques échappées au narrateur dans la chaleur de son récit A la rigueur on les peut pardonner à un homme point exercé à l'art de la vraie narration. Il reste néanmoins assez de matière pour nous assurer que les rêves chevaleresques de l'élève du moutier n'avaient pas été vaine écume. Le langage de la chevalerie en action, qu'il affirmait parler couramment au-dedans de lui, se révélait également familier à sa bouche et à son bras. Il lui fallait cependant s'y perfectionner, y exceller en fait avant que d'oser l'entreprise qui lui tenait farouchement à cœur depuis son premier entretien avec maître Poitevin et plus encore depuis que de ses yeux il avait vu la souveraine.

Si quelqu'un à la compréhension un peu lente se demande en sa candeur quel pouvait être ce dessein, invitons-le à écouter les propos décousus que Grigors à ses instants de solitude murmurait quelquefois par saccades :

« Si hideux, soit-il, je croiserai le fer avec lui ! »

Ou : « Fût-il Belzébuth en personne, je lui tiendrai tête. »

Qui il désignait par là, nul n'est sans doute assez obtus pour le demander ; mais quand je l'entends grommeler ainsi, je suis vraiment fort aise de l'arrêt du Seigneur qui amena Grigors en cette ville durant l'hiver, à la saison où la guerre d'amour était conduite avec plus de mollesse. Il disposa ainsi du délai nécessaire pour s'exercer diligemment à parler la langue de la chevalerie en réalité — et pas seulement au-dedans de lui. La guerre d'amour lui en fournissait l'occasion quasiment chaque jour. Aux portes de la ville, à pied et à cheval, on se livrait à toutes sortes d'engagements courtois, aventures et escarmouches légères, joutes mi-sérieuses, mi-destinées à rompre l'ennui. Grigors ne restait pas oisif — si peu, par ma foi, que les vaillants bourgeois, chevaliers et sergents allèrent bientôt répétant que « dans la poursuite il était une tête et dans la fuite une queue ». Je rapporte les paroles de ces hommes telles que je les entendis, elles rendent pour moi un son incongru tout comme leur façon de dire qu'il était « une grêle pour l'ennemi ». Cela aussi semble à mon ouïe une métaphore assez gauche mais la belle *tenue* de Grigors leur suggérait ces images.

C'est à cheval qu'il se trouvait le mieux. Il s'était trop souvent et exactement exercé en rêve à la tenue de la jambe, à rendre la main, et à la volte, pour que la réalité ne lui parût pas familière de longue date, et il s'y sentait accordé. L'art équestre lui était inné comme on dit, il le possédait d'avance et y excella aussitôt. Nul ne s'avisa donc que jamais auparavant il n'avait chevauché. Dans l'écurie de messire Poitevin l'attendait une bonne bête achetée de ses deniers, un étalon pommelé au chanfrein blanc, de race brabançonne, avec des yeux beaux comme ceux de la licorne et brillants d'une fougueuse amitié pour son maître. Quand Grigors l'approchait, il tournait vers lui son col lustré et l'accueillait d'un hennissement clair, joyeux et empressé, aussi perçant que le chant matinal du coq. Il s'appelait Sturmi. J'aime jusqu'à sa carrure harmonieusement trapue, sa queue blanchâtre, sa houppe et sa crinière de même couleur, sans oublier de célébrer sa croupe forte et fine, et ses petits sabots. Sous sa robe bien étrillée, luisante comme soie, les muscles vigoureux frémissaient et jouaient. Comme il seyait bien à Sturmi, le caparaçon en cottes de mailles minces et serrées dont le valet le revêtait et par-dessus la couverture verte d'achmardi arabe ! Elle lui pendait par derrière jusqu'aux sabots et sur les deux côtés, un poisson était brodé. Dans cet appareil, Grigors chevauchait son cher destrier — et tout cela lui était très familier, à cause de ses rêves et de son atavisme. Lui-même avait la tête, le buste et les jambes bellement protégés, l'épée au ceinturon, la main et le bras passés dans les courroies de l'écu. Ainsi, dis-je, chevauchait-il souvent Sturmi en compagnie d'autres fines lames, des féaux de la souveraine, et il sortait de la ville avec une escorte armée de lances de tournoi mouchetées. Car croyez-moi, la plaisance et la demi-amitié avec lesquelles en hiver était menée la guerre d'amour allaient si loin que citadins et assiégeants s'offraient réciproquement de pacifiques jeux d'armes. Les chevaliers de dame Sibylla, tout comme les Bourguignons, les uns sous les yeux des autres, organisaient des tournois provocateurs, avec des tiges émoussées, un peu pour leur amusement et un peu pour faire réfléchir l'adversaire en déployant leur science de l'équitation et de l'attaque. Ainsi,

Grigors s'acquérait maint honneur rêvé dans sa prime jeunesse et les acclamations de l'ennemi.

Quant à moi, force m'est de me réjouir de ce délai et cet arrêt du destin qui lui permirent de s'exercer pour de bon ; car je dois souhaiter la réalisation du projet farouche et muet enraciné dans son cœur et cependant, en ma qualité de narrateur, je prévois tout d'avance et sais quelle abomination terrifiante, à peine dicible ou même imaginable, allait découler de son accomplissement. N'était que dans mon omniscience malséante, je vois au-delà de l'événement affreux et jusqu'au dénouement, je devrais faire des vœux pour que l'adolescent — si marri en dussé-je être — trouve plutôt la mort dans l'exécution de son dessein, afin de préserver son intégrité morale. Malgré mon don de seconde vue, je suis tenté de le souhaiter, à cause de la chose indicible qui doit arriver. Pourtant, mon souhait, je le sais, n'a pas de sens puisque je connais l'histoire et la dois conter telle que Dieu pour sa gloire l'a laissée s'accomplir. Je voudrais simplement, en toute humilité, faire allusion aux conflits auxquels est en proie l'âme du narrateur d'un semblable récit.

Oyez donc, à cause d'un grand péché, celui de sa naissance, et à cause du brûlant désir de se laver de cette souillure, mon jouvenceau fut précipité dans un péché plus grand encore ! Il relisait beaucoup sa tablette — avec des larmes il est vrai. S'il se montrait vaillant et d'une ardente présence d'esprit dans les joutes chevaleresques, il était tout à la fois soucieux, endeuillé, *Tristan le preux, lequel fut né en tristesse,* comme messire Poitevin disait de lui en hochant la tête quand il le voyait sortir de sa chambre, les yeux rougis. En effet, Grigors avait coutume de s'y enfermer avec sa tablette, qu'il gardait bien à l'abri, afin de relire pour la centième, la millième fois les particularités de sa naissance : il avait sa mère pour tante et son père pour oncle, et il était quasiment le frère de ses géniteurs, conçu par eux dans le péché et souillé de péché et de honte originelle. Son corps était exactement pareil à la chair des autres hommes, bien bâti et sain, et pourtant de la tête aux pieds un objet de péché et de honte. L'horreur de sa conception lui arrachait des larmes amères chaque fois qu'elle se trouvait de nouveau inscrite sous ses

yeux et elle le fortifiait dans son silencieux dessein. Il voulait jouer la vie de son jeune corps pétri de péché, le risquer dans un audacieux coup de dés et soit mourir — il en prenait aisément son parti — soit justifier son existence invertie, en libérant du dragon le pays. Mais ce n'était point tout.

En son cœur, lui aussi pétri de péché, il portait l'image sanctifiante de la femme dont la voix avait résonné suave et mûre à son oreille et qui avec une infinie bonté lui avait reproché sa hardiesse excessive en l'implorant maternellement de se prendre en pitié. Comment obéir à un tel ordre et la remercier d'une telle prière? En s'offrant en holocauste à celle qui ordonnait, ou en remportant la victoire pour elle et en la libérant du dragon ! Ce dragon était un homme qu'elle haïssait. Mais lui aussi était un homme, dût sa jeunesse prêter à sourire. Lutter contre l'autre, homme contre homme, ce n'était pas seulement lutter à cause d'elle, c'était lutter pour elle. Dût-on succomber ou sortir victorieux de la lutte, dans les deux cas on s'acquérait sa faveur — une faveur proportionnée à l'horreur que lui inspirait l'autre. Oui, je dirai tout et j'inscrirai ici la secrète pensée de Grigors. S'il triomphait, cet intrus haïssable à son cœur parce qu'il convoitait la Femme, et si l'abhorré emportait sa proie, dans l'étau de son étreinte brutale elle se souviendrait de lui Grigors et crierait vers lui qui s'était battu à cause d'elle et pour elle. Ainsi il connaîtrait une victoire dans la défaite. Le coup de dés, songeait-il, serait dans tous les cas un coup heureux, et il n'avait rien à perdre de plus que son corps de pécheur.

Non qu'il se reconnût le droit de se laisser vaincre. Point. Il comptait triompher dans le duel dont cette femme était l'enjeu. Quand, au retour du printemps, l'alouette prit son essor, l'oie sauvage revint, et la blanche cigogne du pays des Maures, la nouvelle se répandit que Roger à la Barbe Pointue se trouvait de nouveau avec son armée d'investissement sous les murs de Bruges la demi-morte ; alors le jeune homme confia à son hôte sa décision depuis longtemps mûrie d'affronter le Velu coûte que coûte dès qu'il lancerait de nouveau son défi triomphal.

— Je voudrais vous en dissuader, répondit le bourgmestre.

Croyez-moi, je vous veux du bien, comme tout le monde ici, et suis aussi pointilleux que vous sur le chapitre de votre honneur. Naguère, dans l'affaire du pont, vous avez fait merveille et à mainte reprise vous fûtes quasiment une grêle pour l'ennemi, mais je ne vois point comment votre entreprise réussirait. Vous avez, il est vrai, en propre la vaillance, la science et vous vous tenez admirablement en selle. Sturmi, quand vous le montez, se montre ferme et agile à votre gré. Mais après tout, vous êtes encore frêle, point mûri, votre expérience guerrière n'égale pas celle du roi des armées qui fait le coq dans la lice du tournoi aussi bien que dans le lit des femmes. Chassez de votre esprit cette lubie. Nous faudra-t-il, du haut des remparts, voir à grand deuil, à grande honte, le vainqueur vous emmener en captivité pour vivre désormais sous sa loi?

— Cela n'arrivera jamais, interrompit Grigors promptement, car jamais je ne lui accorderai fiance, je vaincrai ou mourrai. Au surplus, tout ce que vous me dites à propos de lice et de lits est plus fait pour me fortifier dans mon propos que pour m'en détourner. A la longue, je trouve un peu *ennuyant* de combattre pour notre Dame simplement comme un parmi tant d'autres. Je brûle de me battre pour elle en combat singulier et l'on verra bien si celui-là qui défend la liberté de sa dame ne lutte pas mieux que celui qui lui veut imposer la contrainte et la honte.

— Las, mon ami, soupira le bourgmestre, à tout prendre il est honte pire que de devenir l'épouse du roi d'Arles et de Haute-Bourgogne, et en bien des cœurs un doute s'est niché : la cause de notre souveraine est-elle vraiment irréprochable lorsqu'elle s'obstine à refuser un duc au pays et ainsi lui impose le poids de cette déplorable guerre d'amour?

— Dans mon cœur, répliqua Grigors, et il eut son beau visage, sa cause est sainte!

Le maire regarda un moment le jouvenceau et si sa vue se brouilla, ce fut parce que dans sa pensée aussi, les petits mots « à cause de » et « pour » se brouillaient étrangement.

— Je vous souhaite, dit-il enfin, sire Risque-Tout, que Barbe-Pointue renonce à ses habitudes et ne lance plus de cartel.

— Je maudis votre souhait ! s'écria Grigors qui avait encore son très beau visage.

Et il en fut selon sa malédiction.

En effet, bientôt, deux cavaliers vinrent sous les remparts de la cité, l'un avec un olifant d'où il tira des rugissements, l'autre avec l'étendard brodé du lion d'Arles et Bourgogne. Le hérault proclama que si la duchesse avait encore un chevalier assez hardi pour rencontrer sérieusement en combat singulier Roger, son seigneur et maître invaincu, sous les murs de la ville, dès l'endemain, afin de donner un spectacle et une leçon à tous les bourgeois, il n'avait qu'à s'avancer et se présenter. On lui garantissait la franche sortie à cheval parmi les assiégeants et des conditions de lutte équitables. A leur ébahissement, il leur fut répondu qu'un chevalier se présenterait et, par la grâce de Dieu, espérait tenir tête à leur duc.

Le lendemain matin donc, avant la naissance du jour, Grigors entendit la messe et se prépara comme quelqu'un qui part en campagne. Il revêtit les différentes pièces de son armure et messire Poitevin, malgré force hochements de tête, l'aida à se garantir en vue du combat avec cuissard, heaume, casque et camail, épée, bouclier et haute lance. Comme sur sa cotte d'armes, un poisson blasonnait son gonfanon. De sa dextre au gantelet d'acier, il serra le manche de sa lance, vérifia plusieurs fois s'il l'avait solidement en main. Pendant qu'il s'armait, Grigors dit à son assistant :

— Ayez bon courage et ne hochez pas trop la tête. Il en est ainsi. Sur la table de ma vie, il est inscrit que je me dois mesurer avec cet homme, dussé-je vaincre ou succomber. Si je succombe, qu'importe? Je ne compte guère. Cette forte cité continuera à se défendre contre Barbe-Pointue, tout comme avant mon arrivée. Mais que je vienne à le pourfendre, le pays sera libéré du dragon et de la guerre d'amour. Veuillez y réfléchir. Le duc est désavantagé car il risque plus que moi, mais par là-même il a un avantage, car plus l'enjeu est grand, mieux on se bat. En revanche, il est désavantagé parce qu'il lutte pour ravir et contraindre la souveraine, quand moi je défends son honneur. Tout bien considéré, les avantages sont donc plutôt de mon côté que du sien. Voilà

pourquoi j'espère le terrasser avec l'aide de Dieu ; quant à moi, je n'en veux point à sa vie. Le désir avide et violent qui enflamme ce libertin brutal pour votre suzeraine est, il est vrai, abominable et me le fait tenir pour ennemi mortel. Mais je conçois également que la possession de notre dame lui apparaisse comme le bien suprême, digne d'une guerre menée depuis tant d'années, et ne saurais tout à fait le haïr à mort.

— Ah, gentil cavalier, répondit l'hôte amical, haïssez-le plutôt d'une haine sans borne ! Elle vous est nécessaire pour triompher de son art de bretteur mûr et expérimenté !

— Je sais la fragilité de ma jeunesse au regard de sa force, répliqua Grigors et je tiens même pour possible que je succombe à la tentation de rompre et de sauver ma jeune vie lorsque avec épouvante je constaterai sa supériorité. Oui, il se pourrait que j'aie trop présumé de mon mâle courage, qu'au premier choc je faiblisse, et que dans mon désarroi je tourne les talons avec Sturmi pour que du moins mon agilité à fuir me vaille quelques applaudissements.

— Cela vous ressemblerait peu, observa messire Poitevin.

— Peu ou prou, on commet sans doute à l'occasion, sous l'empire d'une juvénile panique, des actes qui ne vous ressemblent guère. Lors donc, je vous prie, veillez sur la porte de la ville pendant que je me battrai, postez des hommes derrière, et tenez-la prête pour mon retour soit que je m'en revienne du pas du conquérant ou au grand galop du fugitif.

— A cela, promit le bon hôte, je ne faillirai point. Et il ne cessa de secouer la tête tandis que l'on amenait au jeune gentilhomme son cheval devant la maison. Le cher petit animal — je me réjouis vraiment de le revoir dans son belliqueux harnois, bien étrillé, avec sa cotte de mailles et sa covertiure ! De quel air fier il redressait la tête et comme il s'ébrouait hardiment ! Plein de sollicitude, messire Poitevin étreignit son hôte au départ et dit :

— Dieu soit avec vous, ami, sur vous le salut du chevalier, *bonne chance!* Et ce que vous avez dit, faites-le : si vous voyez que vous n'êtes point à la hauteur, tournez les talons et montrez votre adresse dans la fuite. La porte de la ville sera tenue ouverte à votre intention et vous aurez les rieurs de

votre côté, autrement dit une bonne partie de nos concitoyens.

— C'est bon, portez-vous bien, gardez-moi un souvenir amical si je reste sur le terrain ! répliqua Grigors. Je ne cours d'ailleurs point grand risque car j'ai deux chances de revenir sain et sauf, soit que je l'abatte, soit que je lui échappe à temps.

Ayant dit, de sa jambe gainée de fer il enfourcha Sturmi, il rejeta son écu en arrière, assembla les rênes dans sa main préservée et sortit de la ville. D'innombrables citadins, hommes et femmes, le suivaient des yeux, qui pour assouvir leur curiosité avaient envahi les remparts. Il chevaucha avec désinvolture à travers les Bourguignons accourus en troupe pour voir leur suzerain bafouer une fois de plus un lige de la duchesse.

— Marcassin ! lui crièrent-ils en reconnaissant le chevalier du Poisson. Ta fortune te rend présomptueux, imprudent poulain ! Il prétend se mesurer avec Roger, l'Invincible ! Quelle effronterie ! Tu es sans doute pressé de trouver ton maître? Demande-lui plutôt merci sur l'heure, mieux vaudrait pour toi !

Grigors les entendait mais continuait à avancer sur le terrain, tout droit vers la tente du duc, jusqu'à ce qu'il le vît venir à sa rencontre, image du paladin ! L'opiniâtre prétendant de Sibylla montait un cheval noir à longues jambes, armé jusqu'aux sabots. Une couverture de velours rouge pendait sur le caparaçon d'acier de la bête. Dessus, se dressait le favori de la victoire, lui aussi armé de pied en cap. Des éclairs jaillissaient de son écu orné de pierres précieuses, tout autour de la boucle d'or rouge qui lançait mille feux. Elle fulgurait. Le casque du Redoutable lui dissimulait sa tête et s'effilait sur son visage en une visière pointue percée de deux trous pour les yeux. Quant à Grigors, son haubert lui découvrait la face. Pour tige de sa lance, le Très Effroyable avait un jeune arbre revêtu de son écorce, et particulièrement sinistre à voir.

On eût dit d'ailleurs que le téméraire monté sur Sturmi soutenait mal la vue de l'adversaire ; en le voyant approcher, Grigors tourna bride et refit en sens inverse presque tout le chemin parcouru, quasiment jusqu'à la porte de la ville, avec à ses trousses le Scintillant qui brandissait sa tige

d'écorce en hurlant à travers son casque : « Arrête, morveux barbouillé de lait ! Arrête, marmot à sa mère, couard, vermisseau de malheur ! Puisque tu fus assez impudent pour sortir, reste et reçois ton châtiment ! »

Un rire formidable secoua les Bourguignons — chevaliers et soldats. Mais Grigors, faisant de nouveau volte-face, s'écria :

— Sans doute riez-vous aux dépens de votre duc qui semble ignorer que l'on doit prendre du champ et prévoir un long *poigniez* dans tout combat singulier? Donnez le signal pour que nous vidions notre querelle selon sa volonté, sans conditions et jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'un de nous morde la poussière !

Lors sonna l'olifant et le duel commença.

Mon cœur de moine ne prend aucune part à ces dérèglements virils et ces passages au bleu entre paladins. Je ne les aime point et n'était le dénouement de la lutte — très étrange et heureux pour l'instant, mais lourd d'effroyables conséquences — je ne songerais pas à les conter. Au surplus, je ne verserai certes pas dans le chant et le lyrisme comme messire Poitevin lorsqu'il narrait les exploits de Grigors. Cette fête de la brutalité laisse indifférent mon esprit de clerc. En outre, on sait comment cela se fait et se pratique. Ils passèrent leur lance sous leur bras, levèrent leur écu et au galop, dans un grand tintamarre et cliquetis d'armes, il se coururent sus, chacun avec l'espoir de régler son compte à l'autre dans le choc de la rencontre et de le désarçonner. Chacun des deux manqua son coup. Les lances se brisèrent contre les écus et les cuirasses, leurs éclats volèrent très haut en l'air et avec eux, l'écorce de l'arbre de Roger. Tout fut à recommencer. Si Gregors restait inébranlable sur Sturmi combien plus solidement encore le duc se tenait en selle sur son cheval noir caparaçonné d'acier ! Adonc, dirait un poète, point n'oublièrent leurs épées. Comment les eussent-ils d'ailleurs oubliées, puisqu'ils n'avaient plus leurs lances? Le moment des épées était venu. Ils les tirèrent des larges fourreaux et ferraillèrent si bien que le bruit des coups retentissait sur le champ de bataille et jusqu'aux oreilles des curieux assemblés sur les remparts. A chaque fois que l'acier frappait

le fer, c'était un embrasement, une pluie d'étincelles. En vérité, ils étaient mêmement bons, et maintes fois, chacun d'eux fut à moitié assourdi par le bourdonnement de son casque, frappé par la lame de l'adversaire. Les destriers piaffaient et dansottaient l'un autour de l'autre tandis que les cavaliers luttaient et cherchaient à prendre l'avantage, tantôt se côtoyant, et tantôt s'affrontant. Mais l'attaque du duc, comme ses preux l'avaient prévu avec confiance et les citadins avec crainte, semblait plus violente que celle de son juvénile adversaire. Lentement, dominé par sa maîtrise, Grigors rompit, se rapprochant toujours davantage de la porte. Vint l'instant effroyable pour qui accompagnait de ses espoirs le jouvenceau, où il fut désarmé ! Ainsi s'affirma la maturité supérieure du duc. Soudain, il fit sauter de la main de Grigors son épée qui vola en traçant un arc de cercle. Il y eut aussitôt chez les Bourguignons grande jubilation et vociférations de triomphe, et chez les bourgeois de la ville, des cris de douleur. Or, tandis que la lame volait encore, autre chose se produisit en un éclair, qui malgré ma répugnance pour les rixes ne laisse point de m'égayer, et que nul ne comprit sur l'heure : de sa dextre gantée de fer, à présent libérée de son arme, Grigors avait saisi par les rênes le cheval de Barbe-Pointue et dans la même étreinte impérieuse, l'épée que ce dernier tenait encore abaissée après son coup victorieux. Bride et épée, il les serra d'une poigne irréductible, et en un clin d'œil, Sturmi, de toutes les forces de son gentil corps bref et trapu, se mit à marcher à reculons, entraînant avec lui, vers le pont-levis et la porte de la ville, la haute jument noire et le cavalier qui malgré tous ses efforts ne parvenait pas à se dégager de cet étau irrésistible.

Dieu seul sait si cette bête en or avait été d'avance dressée à la manœuvre ou si elle obéit simplement à l'impulsion que la jambe de son maître lui imprima sur l'heure. Toujours est-il qu'elle tirait, et le duc Roger, qui vomissait des injures sous son casque, avait beau se cramponner aux rênes tout en brochant des éperons, sa jument faisait des bonds en avant, provoquant ainsi des bonds en arrière de Sturmi, — toutefois elle ne se montra pas autrement désagréable envers le petit animal. Quant à Grigors, je m'en souviens,

pendant la lutte avec son frère qui l'égalait en habileté il se serait laissé broyer le crâne plutôt que de broncher d'un pas. Ainsi en alla-t-il mais plus farouchement encore. Le jouvenceau eût souffert naguère que Flann fît toucher terre à son épaule plutôt que de desserrer tant soit peu, en ce jour, l'étau de sa main crispée sur l'épée de Roger. Le tranchant de la lame perça son gantelet à l'intérieur, fendit sa paume jusqu'au sang, mais Grigors ne relâcha point son effort et de son vaillant écu il para les coups à la tête et au bras que Roger furieux cherchait à lui assener avec son propre bouclier. Cependant Sturmi reculait toujours.

Brève fut la stupeur générale. Les hommes du duc coururent à la rescousse de leur seigneur avec des hurlements de rage tandis que par la porte béante les défenseurs de la ville s'élançaient au-devant d'eux. Le pont fut le théâtre d'une des plus rudes mêlées qu'on vît jamais. A travers son camail, Grigors reçut un trait de javelot à la clavicule et au col. Grièvement blessé, il eut peine à secouer le projectile. Sturmi aussi saignait en diverses parties de son corps ; mais déjà ils étaient si proches de la porte qu'on eût volontiers crié au duc : « Holà, mets pied à terre ! Dis adieu à ton épée, captive d'une poigne irréductible, et laisse-toi choir de ta selle dans les bras de tes défenseurs ! »

Or, cela, le géant ne le voulait ni le pouvait. Abandonner son épée, avec laquelle il avait désarmé le freluquet? Glisser à bas de son cheval comme un vaincu? Jamais, au grand jamais ! Au surplus, la visière de son casque limitait sans doute le champ de sa vision et il ne savait plus au juste ce qui lui arrivait. De son écu, il assenait des coups sonores sur l'écu de son ravisseur couvert de sang. Pourtant, déjà on entendait un tout autre craquement : les battants à lourdes ferrures de la porte se refermaient sur le cheval et le cavalier, sur le cavalier et le cheval, et les énormes verrous s'insérèrent en grinçant dans leurs crampons.

Par malheur, un assez grand nombre de combattants de la ville restèrent hors de l'enceinte et furent sans doute occis. Mais ce n'étaient que des comparses et Roger Barbe-Pointue était prisonnier.

LE BAISE-MAIN

Que ne puis-je m'associer sans réserve et sans une lourde prescience, au tumulte de joie, à la liesse et aux jubilantes actions de grâces des citadins! Leurs clameurs remplirent les airs quand l'irréductibilité de Grigors eut libéré le pays du dragon, et que le ravageur se trouva désarmé et ligoté dans les oubliettes de la tour gardienne des portes. Je voudrais embrasser le jeune vainqueur et baiser au museau le vaillant Sturmi, mais tout d'abord me retient la pensée de l'événement horrible qui s'ensuivit; et d'ailleurs comment embrasser Grigors tel qu'il était, navré par la lance et l'épée, son vêtement cette fois baigné de son propre sang? Quand le peuple l'eut porté en triomphe jusqu'à son logis, la maison du bourgmestre, il s'affaissa sans connaissance, et tomba de son cheval. Les baumes et les soins nécessaires à l'un comme à l'autre leur furent prodigués. Les citadins avaient d'ailleurs ce jour-là bien d'autres occupations que de jubiler et se taper les cuisses, car l'ennemi courroucé ne manqua point de faire l'assaillie de la ville pour délivrer son duc et jusqu'à la vesprée les efforts furieux des agresseurs se poursuivirent sans arrêt. Avec des béliers grondants, ils attaquèrent les portes. Sur les fossés comblés cernant les remparts, ils roulèrent des sambuques garnies de combattants, posèrent des échelles et lancèrent une pluie de pierres et de ferraille sur la forteresse. A maint bourgeois comme à maint Bourguignon, ces combats coûtèrent la vie. Vers le soir, l'assaut perdit de sa violence, et les citadins ayant fait assavoir à ceux du dehors que s'ils persistaient dans leur tentative, c'en serait fait de leur duc et seigneur, l'attaque ne se renouvela point.

Il fut annoncé que des négociations étaient ouvertes entre les Flandres et l'Artois d'une part, le royaume d'Arles et la Bourgogne de l'autre, en vue de la prestation du serment de trêve et pour terminer la guerre d'amour; et jusqu'à l'issue des pourparlers, ceux du dehors étaient invités à se tenir tranquilles. Message fort justifié, car Roger Barbe-Pointue se trouvait dans l'alternative d'être raccourci du chef ou d'évacuer le pays et les places fortes, de se retrancher

derrière ses frontières et en outre de payer durant dix ans une rançon calculée avec soin, en dédommagement de tous les dégâts résultant de son obstination amoureuse. A quoi le duc fit une fière réponse qui d'ailleurs n'alla pas sans lutte intérieure. Il déclara qu'il avait chevaleresquement aspiré aux faveurs de cette femme durant nombre d'années et mis tout en œuvre pour gagner son cœur ; mais elle s'était butée contre des ouvertures dont il avait par tous les moyens prouvé le sérieux, et à la fin elle lui envoyait un insolent gamin qu'il avait vaincu en se jouant mais qui ensuite, d'une façon qui se passait de commentaires, l'avait attiré dans un guet-apens. Il se considérait donc comme l'offensé, annulait sa demande en mariage et repoussait la main de la dame, sans lui laisser le moindre espoir qu'il se donnerait jamais la peine de la solliciter de nouveau. Il était tout disposé à prêter le serment de renonciation et à vider les lieux, et de surcroît assez riche pour payer les dégâts causés par sa recherche amoureuse, sans devoir pour cela se priver le moindrement. Quant à la femme, ajoutait-il ironiquement, elle ferait mieux d'accueillir dans le lit conjugal, au lieu de sa noble personne, l'insolent gamin qu'elle lui avait dépêché pour qu'il bafouât le rite sacré du duel au moyen d'un infâme stratagème.

Il ignorait l'affreuse monstruosité que sa raillerie suggérait et en quelque sorte voulait faire descendre du ciel — je dirai mieux, monter de l'enfer. S'il s'en était douté, peut-être sa fougue eût-elle été refroidie. Je crois pourtant que même lui aurait chrétiennement frémi d'émettre semblable avis, fût-ce par moquerie. Mais peu importaient les enjolivements par quoi il essayait de colorer sa capitulation. Elle seule comptait. Et sur la place de la Cathédrale, très solennellement, devant les grands de Bourgogne qu'on avait laissé entrer, parmi les bénédictions du clergé et les « amen - ainsi soit-il » du peuple entier, le serment de paix fut prêté, en présence de la duchesse, en présence aussi de Grigors, le libérateur qui, le cou encore bandé et la main emplâtrée, à cette heure revoyait pour la première fois la femme dont la gracieuse maturité et la bonté avaient laissé en son cœur une image et une résonance inaltérables. De son côté, en le revoyant, elle se réjouit qu'il fût à l'honneur. Soit dit en

passant, elle aussi, tout le temps, avait agréablement évoqué sa jeune image. En outre, elle éprouva une tendre crainte, qu'elle ignorait jusqu'à ce jour, devant la pâleur souffrante du jouvenceau et tout à la fois une onde de fierté l'envahit à la pensée qu'il l'avait si opiniâtrément défendue. A peine prit-elle garde à la cérémonie, sachant qu'ensuite il lui serait présenté au château pour recevoir son remerciement. Cette perspective, j'en conviens, remplissait d'allégresse la femme.

J'en conviens : debout dans le demi-cercle de ses dames, elle le vit venir de loin, à travers la vaste salle à solives tendue de tapisseries, qu'étayaient des colonnes armoriées. Il avançait d'un beau pas, sur ses jambes sveltes, bien pris dans un tissu collant, et j'avoue que la sveltesse de sa démarche lui inspira aussi quelque orgueil. Grand Dieu, il était à sa semblance, tel qu'il lui apparaissait là ! Étant à l'image de Wiligis son père, comment ne lui eût-il pas ressemblé, à elle aussi? Cette ressemblance, d'ailleurs, l'impressionna tout autrement que nous, elle n'y vit qu'une séduction captivante, elle en fut frappée uniquement par rapport au disparu, non par rapport à elle-même. Un jeune homme ne lui pouvait-il rappeler son frère-amant et ainsi lui émouvoir l'âme sans l'obliger à tomber dans des suppositions extravagantes? Pourtant, qu'elle fût si fière de lui, et même de sa démarche, voilà qui aurait dû, à mon avis, la faire réfléchir.

Il s'agenouilla et elle lui dit :

— Chevalier, je vous commandai de vous relever quand, dans une enceinte sacrée, vous avez plié le genou devant moi, parce que là tout honneur était dû à la Mère des Mères. En ce jour et en ce lieu, c'est à vous que revient tout honneur, et de nouveau je vous dis : « Levez-vous. » Si je n'étais une femme et vous si jeune — si jeune le sang que vous répandîtes pour nous — en vérité, il siérait que je m'agenouille devant vous, car vous avez accompli un prodige pour sauver le pays du duc Grimald et de sa fille. Où est la main inébranlable qui, sans broncher, a tenu la bride et l'épée acérée, jusqu'à ce que le misérable fût dans ces lieux? Donnez-la-moi pour que mes lèvres lui rendent grâce !

Elle prit la dextre encore mal guérie qu'il cachait dans sa ceinture et la porta à sa bouche.

Cela n'était point séant. Les dames d'honneur trouvèrent le geste exagéré et, pour ma part, je le juge encore plus sévèrement. Quelle impulsion la poussa à lui baiser la main? Était-ce parce que cette main avait assuré son salut, ou parce qu'il lui rappelait Wiligis, qui de la sienne avait fort coupablement caressé son corps? Je vous le dis, la femme ne s'interrogeait pas assez et n'apporta point les scrupules voulus à établir la distinction entre gratitude et tendresse. Pour ressentir le premier de ces sentiments, elle avait un motif valable, — si valable qu'elle se crut dispensée de se demander si la gratitude ne servait pas de prétexte à la tendresse. Pieuse princesse qui passait des nuits en prière, son sens moral des distinctions laissait pourtant à désirer. Il est certes louable de baiser un membre malade au nom des plaies de Notre-Seigneur supplicié, mais il importe de rester sur ses gardes pour savoir si l'on agit par humilité et amour de la souffrance ou pour le plaisir de donner un baiser. Telle est la subtilité chrétienne et voilà bien où la femme se trouvait en défaut.

Grigors se releva. Un afflux de sang empourpra soudain sa pâleur de blessé.

— Dame, que faites-vous! Ce contact brûlera toujours ma main et l'incitera, ma vie durant, à de nobles actions, j'en fais serment! En quoi mérité-je cette faveur? Notre corps est pétri de péché. A qui nous servirait-il, sinon à être risqué et sacrifié pour défendre l'innocence opprimée!

Elle baissa les yeux, ses yeux aux beaux cils, et ne les releva pas sur lui, tandis qu'elle disait à mi-voix en se bornant à esquisser les mots avec sa lèvre supérieure :

— Enfants du péché, nous le sommes tous tant que nous sommes. Mais il me semble souvent qu'il y a, en effet, une contradiction entre l'état de pécheur et la noblesse de l'âme, entre la misère du corps et sa fierté. S'il est réprouvé, comment peut-il avoir le regard libre et hardi et se permet-il une noble démarche, au point que sa vue seule emplit tout un chacun de fierté? L'esprit connaît notre démérite mais, sans se soucier de cette connaissance, la nature s'attribue de la valeur. Vous avez parlé en chevalier chrétien; mais même ce mot et cette épithète me semblent se heurter comme pour se contredire. Où l'humilité et la bassesse du chrétien

puisent-elles le courage, la noblesse d'âme et l'impétuosité du chevalier?

— Madame, tout courage et toute entreprise audacieuse à laquelle nous nous vouons, et où comme enjeu nous engageons tout, jusqu'à l'extrême, sont issus de la conscience que nous avons de notre faute. Ils dérivent de notre ardent désir de justifier notre vie et de racheter un peu, devant Dieu, notre culpabilité de pécheur.

— Ainsi, vous avez combattu pour la cause de Dieu et votre justification?

— J'ai combattu, dame, pour vous et votre honneur. A tort vous séparez l'un de l'autre.

— Vous avez combattu merveilleusement. Voulez-vous me dire la vérité et avouer si ce fut l'art du duc qui fit sauter de vos mains l'épée?

— Point tout à fait. Je vous dis vérité. Il fallait que cela advînt, à l'aide de son art, pour que se pût réaliser ce que je me proposais.

— Sans doute votre impétuosité voulait-elle montrer comment on gagne la partie aux échecs après avoir sacrifié la reine?

— Non, dame. Je prévoyais d'avance qu'un captif vous serait plus précieux qu'un cadavre.

— Si jeune et déjà si avisé politique? Vous ne le haïssiez donc point du tout?

— De toute mon âme, je le haïssais ; mais je ne voulais pas céder à ma haine. Je ne sais si j'aurais pu tuer le bandit. Peut-être, à l'instant d'extrême concentration où je m'emparai de son épée et de sa bride. Pourtant, je n'avais pas engagé la lutte à cause de ma haine, mais à cause de vous.

— A tort, me semble-t-il, vous séparez l'un de l'autre. L'homme que vous avez épargné voulait m'infliger la contrainte et la honte.

— Vous posséder, dame, tel était son but. Il se battait pour vous, pour votre possession, et dans ce même esprit il s'est battu contre moi, votre serviteur, à qui le combat ne devait point permettre d'oublier qu'il luttait uniquement à cause de vous, pour vous défendre.

— Vous avez sagement distingué cette fois et cédé avec

équité à votre adversaire le droit à des visées plus hautes. Vous vous êtes battu avec autant de prudente sagesse que d'héroïsme et m'avez livré le dragon qui luttait pour m'obtenir. Avec un soupir de soulagement, le pays vous remercie, ce pays à qui, grâce à vous, une vie nouvelle est insufflée, et il baise cette main si extraordinairement irréductible. Sans doute est-elle déjà impatiente de se refermer sur d'autres conquêtes dès qu'elle sera tout à fait guérie? Cette belle aventure n'est pour vous, je suppose, qu'une parmi tant d'autres? Vous allez poursuivre votre voyage de preux?

— Dame, votre bienveillance me pardonnerait-elle s'il me semblait que ce lieu est le but prédestiné de mon errance et si j'avais à cœur d'y rester et de consacrer à votre service ma vie entière?

— Comment pourrais-je, chevalier, vous rien refuser? Je suis très sensible à votre souhait. Demeurez donc. Au surplus, il ne faut pas que vous logiez plus longtemps à l'Hôtel de Ville. Votre place est à ma cour. Je vous élève à la dignité de sénéchal, certaine que nul ne me reprochera d'investir de ces fonctions votre jeunesse. A cette jeunesse, votre valeur donne du prix et elle a raison de toutes les objections. Il n'est élévation si haute que votre valeur ne justifierait. Ne fléchissez pas le genou, je ne le veux pas! Je ne vous retiens plus. Je vous reverrai dans mon entourage.

Et elle passa à travers les rangs de ses femmes, qui la suivirent.

Qu'on se représente cet entretien mené dans un mouvement très vif, en quelques minutes, à mi-voix, sans pauses et sans hésitations. Il eut lieu devant témoins, et pourtant ce fut comme une prompte entente secrète au cours de laquelle les yeux s'évitèrent plus souvent qu'ils ne se cherchèrent. Il n'y eut point d'interruption entre chaque propos et la réponse. Les mots tombèrent, rapides, précis et à voix basse, jusqu'à ce que fût dit : « Je ne vous retiens plus. Je vous reverrai. »

THOMAS MANN.

(Traduit de l'allemand par Louise Servicen.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE L'EXIL

C'est à tort que l'on se fait de l'intellectuel apatride l'image de quelqu'un qui abdique, se retire et s'efface, résigné à ses misères, à sa condition de déchet de l'histoire. A l'observer de près, on découvre en lui un ambitieux, un déçu agressif, un aigri doublé d'un conquérant. Plus un homme est dépossédé, plus s'accentue sa volonté de s'affirmer. J'incline même à faire quelque relation entre le malheur et la mégalomanie. L'intellectuel qui a tout perdu, conserve, comme dernier recours, l'espoir de la gloire, ou du scandale littéraire. Il consent à tout abandonner, sauf son nom. *Mais son nom, comment l'imposera-t-il, alors qu'il écrit dans une langue inconnue, demi-ésotérique? Se fera-t-il traduire? Il lui faudra chercher un traducteur, qu'il ne trouvera pas. Le trouverait-il, qu'il ne pourrait pas le payer. Si pourtant il y parvient, il bute contre le dernier obstacle : l'éditeur. Celui-là généralement il ne le franchit pas.*

Va-t-il s'essayer à un autre idiome? Il n'est point commode de renoncer aux mots dans lesquels on a vécu. Qui abandonne sa langue pour en adopter une autre change d'identité, voire de déceptions. Héroïquement traître, il rompt avec son passé et, jusqu'à un certain point, avec lui-même.

★

Tel écrit un roman qui, du jour au lendemain, le rend célèbre. Il y raconte ses souffrances. Ses compatriotes, à l'étranger, le jalousent. Eux aussi ont souffert, peut-être davantage. Et l'apatride devient romancier. Il en résulte une accumulation de désarrois, une inflation de jérémiades, de frissons qui datent, *de nostalgies surannées. On ne peut indéfiniment renouveler l'enfer, dont la caractéristique même est une loi de monotonie, ni non plus le visage de l'exil. Rien n'exaspère tant que le terrible, du moins en littérature; dans la vie, il est trop entaché*

d'évidence pour que l'on s'y arrête. Mais notre auteur persiste; pour le moment, il enfouit son roman au fond d'un tiroir; il attend son heure. L'illusion d'une surprise, d'une renommée qui se dérobe mais qu'il escompte, le soutient; il vit d'irréalité. Telle est cependant la force de cette illusion que, s'il travaille dans une usine, c'est avec l'idée d'en être arraché un jour par une célébrité aussi subite qu'inconcevable.

★

Le cas du poète en exil est encore plus tragique. Irrémédiablement enclos dans sa propre langue, il écrit pour ses amis, pour dix, pour vingt personnes au plus. Son désir d'être lu *n'est pas moins impérieux que celui du romancier improvisé. Du moins a-t-il sur celui-ci l'avantage de pouvoir placer ses vers dans les petites revues de l'émigration, lesquelles paraissent au prix de sacrifices et de renoncements presque indécents. Tel se transforme en directeur de revue; pour la faire durer, il risque la faim, se détourne des femmes, s'enterre dans une chambre sans fenêtres, s'impose des privations qui confondent et épouvantent. La masturbation et la tuberculose, voilà son lot.*

Si peu nombreux que soient les émigrés en Occident, dans les pays d'Amérique latine ou ailleurs, ils se constituent en groupes, non point pour défendre leurs intérêts, mais pour se cotiser, se saigner, afin de publier leurs regrets ou leurs cris, leurs appels sans écho. On chercherait vainement une forme plus déchirante de gratuité.

Qu'ils soient aussi bons poètes que mauvais prosateurs, cela tient à des raisons assez simples. Examinez la production littéraire de n'importe quel petit peuple qui n'a pas la puérilité de se forger un passé, ni celle non plus de singer la « civilisation » : l'abondance de la poésie en est le trait le plus frappant. La prose demande, pour se développer, un certain niveau intellectuel, un état social différencié, et surtout une tradition. Toute prose est une nature construite, dérivée; la poésie surgit, *elle est directe, ou alors totalement* inventée ; *elle ne s'épanouit qu'en-deçà ou au-delà d'une civilisation : folklore ou cénacle, primaire ou artificielle, n'y excellent que les troglodytes et les esthètes. Alors que la prose exige un génie réfléchi et une langue cristallisée, la poésie est parfaitement compatible avec un génie barbare et une langue informe. Créer une littérature c'est créer une prose.*

★

Que tant d'apatrides ne disposent d'un autre mode d'expression que la poésie, quoi de plus naturel? Ceux-là mêmes

qui ne sont pas particulièrement doués, puisent, dans leur déracinement, dans l'automatisme de leur exception, ce supplément de talent qu'ils n'eussent point trouvé dans une existence « rangée ».

Sous quelque forme qu'il se présente, et quelle qu'en soit la cause, l'exil, à ses débuts, est une école de vertige. Le vertige, à tous n'est pas donnée la chance d'y accéder. C'est une situation-limite, et comme l'extrémité de l'état poétique. N'est-ce point une faveur que d'y être transporté d'emblée, sans les détours d'une discipline, par la seule bienveillance de la fatalité? Pensez à Rilke, au nombre de solitudes qu'il lui fallut accumuler, pour liquider ses attaches, pour prendre pied dans l'invisible. Il n'est point aisé de n'être de nulle part, quand aucune condition extérieure ne vous y contraint. Le mystique lui-même n'atteint au dépouillement, à l'euphorie du Vide, qu'au prix d'efforts monstrueux. S'arracher au monde, quel travail d'abolition! L'apatride, lui, y parvient sans se mettre en frais, par le concours de l'histoire, par l'hostilité de l'histoire. Point de tourments, de veilles, pour qu'il se dépouille de tout; les événements l'y obligent. En un certain sens, il ressemble au malade, lequel, comme lui, s'installe dans la métaphysique ou la poésie sans mérite personnel, par la force des choses, par le dynamisme de la maladie. L'Absolu à bon compte? Absolu bon marché? Peut-être, encore qu'il ne soit pas prouvé que les résultats acquis par l'effort dépassent en valeur ceux qui dérivent de la paresse, de l'empressement à l'inéluctable.

★

Un danger pourtant menace le poète déraciné : celui de s'adapter à l'exil, de ne plus en souffrir, de s'y plaire même. Personne ne peut sauver la jeunesse de ses chagrins : ils s'usent. Ainsi en est-il du mal du pays, de toute nostalgie. Les regrets perdent de leur vitalité, eux-mêmes vieillissent. Dans un temps qui joue à l'apocalypse, l'élégie est désuète. Quoi de plus normal alors que de s'établir dans l'exil et d'y acquérir une sorte de citoyenneté? — L'exil? C'est la cité du Rien, une patrie à rebours. Dans la mesure où il s'y délecte, notre poète dilapide la matière de ses émotions, gâche les ressources de son malheur, comme son rêve de gloire. Une déchéance honorable l'attend. Son inspiration, faute de diversité, d'inquiétudes originales, se dessèche. Bientôt, résigné à l'anonymat, et s'enfonçant de plus en plus dans une médiocrité de réprouvé, il deviendra le bourgeois de nulle part. *Le voilà au terme de sa carrière lyrique, au point le plus* stable *de son déclassement.*

★

Le voilà enfin « rangé », bien assis dans le confort de sa chute. Que fera-t-il ensuite? Il aura le choix entre deux formes de salut, radicalement opposées : la foi et l'humour. S'il traîne après soi quelques vestiges d'anxiété, il les liquidera petit à petit au moyen de mille prières; à moins qu'il ne se complaise à une métaphysique gentille, exercice habituel des versificateurs épuisés. Que si, au contraire, il est enclin à la moquerie, il minimisera ses défaites au point de s'en réjouir. Selon son tempérament, il sacrifiera donc à la piété ou au sarcasme. Dans l'un ou l'autre cas, il aura triomphé de ses ambitions, comme de ses malchances, pour, en s'accomplissant, atteindre à un but plus haut, pour devenir un vaincu convenable.

E. M. CIORAN.

LES ESSAIS

AINSI SOIT-IL ou LES JEUX SONT FAITS
d'ANDRÉ GIDE.

NOTES SUR ANDRÉ GIDE
de ROGER MARTIN DU GARD.

A LA RECHERCHE D'ANDRÉ GIDE
de PIERRE HERBART

I. — A PLUME ABATTUE.

Une des pages des *Notes sur André Gide*, de Roger Martin du Gard (1) datée de l'île de Porquerolles, juillet 1922, nous montre un André Gide enivré de soleil et d'air marin, rentrant « avec du sable dans les oreilles et du varech collé sur tout le corps, riant, l'œil fou, saoulé de lumière, de chaleur, de joie ». La traduction de *Hamlet*, qui est le travail du moment, n'en est pas pour autant oubliée : « Tout en pataugeant le long de la plage, il n'a cessé de chercher un équivalent à telle ou telle expression anglaise. »

(1) Éd. Gallimard.

A la même époque, Gide tient son propre journal, qui nous vaut cet intéressant recoupement :

Cette traduction de Hamlet *qui m'obsède à présent, me maintient le nez contre les mots. Comment l'esprit prendrait-il du champ, sans cesse ramené et tiré en arrière? Cette traduction suffit; qu'ai-je affaire ici de bien écrire? C'est contre cela que j'ai le plus à lutter. Un certain besoin du nombre, une complaisance à l'eurythmie courbe mon style. Je voudrais moins de polissure; plus de cassure et d'accent.*

Près de trente ans plus tard, au début de l'été 1950, André Gide qui a définitivement renoncé au *Journal*, découvre et nous découvre la liberté d'une écriture sans recherche. C'est son dernier livre, *Ainsi soit-il* ou *Les Jeux sont faits* (1). Lorsqu'il ne se sent pas trop fatigué, il note au hasard des réflexions qu'il ne date plus et qu'il enchaîne d'un jour sur l'autre, sans repentirs ni corrections, au courant de la plume et de la pensée : les souvenirs, les anecdotes, les jugements naissent les uns des autres avec un naturel auquel cet auteur ne nous avait pas habitués et qui l'étonne lui-même. Le style conserve naturellement la marque gidienne, mais, à ne plus être travaillé, gagne une fluidité et comme une aération inattendues. Si ce petit livre nous paraît si précieux, s'il nous semble appelé à prendre place parmi les meilleurs ouvrages d'André Gide, c'est d'abord parce que ces méditations familières d'un homme qui sait la mort proche ont de la noblesse, mais pour cette raison aussi qu'elles nous font retrouver le ton même et comme la cadence de sa conversation. Ce dont il s'avise lui-même tout le premier, confiant à son lecteur : « Ce n'est pas très intéressant ce que je raconte là. Je le sais, mais je l'écris quand même ; comme je vous le dirais très simplement si vous étiez assis là, près de moi, tous deux fumant une cigarette. Je voudrais tant que vous ne sentiez pas de distance entre nous ! que vous puissiez penser : je n'avais pas besoin de lui pour penser cela... alors, naturellement, je suis amené à sortir quelques platitudes. » Quelques-unes peut-être, mais comme dans toute conversation, et avec la récompense fréquente d'irremplaçables confidences dont le prix n'est pas moindre lorsqu'elles ne font que répéter d'anciens aveux : à l'approche de la mort regardée en face, les mots les plus connus prennent une valeur nouvelle. Parfois, nous éprouvons l'envie d'interrompre Gide, comme s'il était près de nous, en effet. Mais il semble avoir deviné notre objection, à laquelle il répond aussitôt et de la façon exactement que nous souhaitions : c'est-à-dire, soit en nous donnant raison sans pour autant se contredire, soit en faisant rebondir l'entretien. Ce qu'écrit Roger Martin du Gard, tout autant qu'à la conversation d'André Gide s'applique à *Ainsi soit-il :*

Sa conversation, coupée de parenthèses, de souvenirs, d'anecdotes, de cocasseries savoureuses, a la gratuité, l'insouciance d'un jeu : toute en détours et retours, en touches et retouches, en hésitations, en piétinements, avec de brusques élans et de brusques retraits, avec

(1) Éd. Gallimard.

un mélange de pudeur et de cynisme, de réticence et de franchise, d'allusions très voilées et d'imprévus aveux.

Mais peut-être l'écrivain Gide fut-il plus désentravé devant le papier blanc que certaines recherches d'écriture ne le donnaient à penser. Roger Martin du Gard nous le montre rédigeant *les Faux monnayeurs* sans plan préétabli, ne sachant pas lui-même où il allait ni très bien où il voulait aller, écrivant d'impulsion selon le caprice de l'heure. Pourtant, nous dit Gide dans son dernier livre, il y eut un temps, un temps très long, où des trésors n'eussent point balancé dans sa considération une belle phrase. Maintenant, s'il n'écrit pas tout à fait n'importe comment, il n'aspire qu'au naturel :

Et maintenant que j'ai résolu de laisser courir ma plume au hasard tout en pesant les mots que j'écris, je goûte à neuf des instants de parfaite félicité. Je ne me relis pas et ne chercherai que plus tard ce que vaut ce que je viens d'écrire. C'est une expérience que je n'ai jamais encore tentée; car, à l'ordinaire, le moindre projet, je le porte en tête des mois, des années. Si j'avais à recommencer ma vie, je m'accorderais plus de licence. Mais eussé-je laissé flotter les rênes, je n'aurais peut-être rien fait qui vaille.

Donc, Gide sait qu'il va bientôt mourir, mais il est encore vivant. Il n'a rien à faire, n'ayant point, nous dit-il, pris ses dispositions pour vivre si vieux. Il s'ennuie. *Anorexie*, c'est-à-dire : absence d'appétit. Le mot lui plaît : « Que je souffre d'anorexie, c'est trop dire : le pire, c'est que je n'en souffre presque pas ; mais mon inappétence physique et intellectuelle est devenue telle que parfois je ne sais plus bien ce qui me maintient encore en vie sinon l'habitude de vivre. Il me semble que je n'aurais, pour cesser d'être, qu'à m'abandonner. » Seulement, dans ce corps engourdi, l'esprit reste agile. S'il se sent vieux et comme déjà *hors d'usage*, Gide ne pense pas que ses facultés intellectuelles aient beaucoup faibli. *Mais les mettre au profit de quoi?* Pour se prouver qu'il est toujours vivant, pour éprouver le vivant en lui, André Gide ouvre ce cahier où il écrira *à plume abattue*. Le passé tient lieu ici d'un avenir fermé. C'est en appréhendant le temps perdu que ce vieillard lucide donne un peu d'épaisseur à son terne, à son fade présent. En face de sa proche et définitive absence, connue comme telle sans vraie appréhension, il n'est de vraie présence que cette autre absence, mais qui a laissé des traces : son moi des jours heureux. Le consentement à la mort qui se fait connaître ici est d'abord biologique. L'inquiétude de l'esprit apparaît peu de chose en regard de la paix du corps. C'est l'engourdissement d'avant le dernier sommeil. Plus aucune raison de protester, ni aucun goût. N'en ayant plus la force, on n'éprouve pas l'envie d'aller plus loin. Pourtant, dans ce corps déjà à demi englouti et *rassasié de jours*, veille une intelligence qui, au moment de glisser avec le reste de l'être, compte encore les points. Habitude ancienne. Il lui est arrivé de le noter déjà. Mais *sur le point de lâcher prise*, il précise : « Je ne colle pas, je n'ai jamais pu parfai-

tement *coller* avec la réalité. Il n'y a même pas, à proprement parler, dédoublement qui fasse que, en moi, quelqu'un reste spectateur de celui qui agit. Non : c'est celui même qui agit, ou qui souffre, qui ne se prend pas au sérieux. Je crois même que, à l'article de la mort, je dirai : tiens ! il meurt. » Ce qui est beau, dans cette ultime méditation, c'est de voir l'esprit assumer en toute lucidité l'abdication du corps et y consentir. Bien qu'il écrive : « Somme toute, la partie que je jouais, je l'ai gagnée », il lui arrive d'avoir peur d'un reniement de la dernière minute. « Les exemples abondent des vieillesses déshonorantes. » Il « désavoue par avance toute palinodie que pourrait obtenir de lui le désarroi de l'agonie ». Nous savons aujourd'hui, qu'à son point de vue, il a gagné, en effet. Ce sont les derniers mots du témoignage de Roger Martin du Gard : « Le calme de cette fin est bienfaisant ; ce renoncement, ce consentement exemplaire aux lois naturelles, sont contagieux. Il faut lui savoir un gré infini d'avoir su mourir aussi *bien*. »

II. — D'une certaine équité laïque.

« Pourquoi continuer, en dépit de ce réquisitoire, à protester qu'il m'aime beaucoup? » demande Gide à propos de Du Bos et de son livre, à lui consacré, qu'il juge inamical. « Un peu d'équité laïque suppléerait avantageusement à ce débordement d'affection dans ses propos et dans ses lettres. » Si ses amis convertis déçurent Gide, qu'aurait-il pensé (et que pensa-t-il dans la mesure où il en connut l'expression) de *l'affection sans complaisance* de ses amis agnostiques. Roger Martin du Gard, Pierre Herbart? Elle est certes d'un ton élevé, la déposition du premier de ces écrivains. Sous la grandeur sauvegardée du modèle apparaît en définitive celle du peintre. Avouerai-je pourtant que j'ai regretté de ne pas trouver suffisamment marqué chez Martin du Gard ce qu'on pourrait appeler *le préjugé favorable de l'amitié?* « Je crois n'avoir caché à Gide aucune des notes que je publie ici, » écrit-il. Mais lui montra-t-il également ces percutantes citations, placées au bon endroit, entre deux pages de journal, certaines pour la plus grande gloire de Gide, certes, mais d'autres qui l'écrasent sans pitié? Celle-ci, par exemple, d'un témoin dont c'est le moins que l'on puisse dire qu'il n'avait rien à faire dans un tel procès, le vicomte de Bonald : « Une conduite déréglée aiguise l'esprit et fausse le jugement. » Dans le texte même de notre auteur, les notations sévères sont nombreuses. Jusqu'à la page 119, c'est l'homme qu'elles visent, l'homme seul, dont son meilleur ami dévoile avec franchise les faiblesses et les ridicules. Mais voici ce que l'intéressé dut juger plus grave, parce que c'est l'artiste qui est visé. Martin du Gard décèle chez le *styliste* Gide un *double travestissement difficile à démasquer*. D'abord, la démarche particulière de cet esprit qui « ne peut jamais penser droit » : or il importe de ne pas confondre « l'originalité de l'itinéraire et l'originalité du but » (« Son intelligence vaut bien davantage par sa démarche que dans sa prise », écrira également M. Pierre Herbart). Ensuite la magie

d'un style qui donne « un tour personnel à des idées rien moins qu'inédites » : lorsque Gide a paré quelque lieu commun des grâces de son écriture, *il faut une certaine circonspection pour ne pas s'y laisser prendre.* Roger Martin du Gard a voulu concilier l'indulgence de l'ami avec la rigueur du juge. Qu'il n'ait peut-être pas toujours réussi à maintenir ce difficile équilibre n'enlève rien (ou enlève peu de chose) à l'exceptionnelle valeur de son témoignage et à la noblesse de son propos.

Nous n'en dirons pas autant de l'ouvrage que M. Pierre Herbart vient de publier sous le titre *A la recherche d'André Gide* (1). L'auteur nous rappelle dès les premières pages qu'il lui revint, la nuit qui précéda sa mort, de tenir dans la sienne la solide main paysanne de son vieil ami. Cet ami, il avoue l'avoir *percé à jour.* Il l'aime, soit ! Mais il le juge, il le condamne. Nul détachement dans son attitude. De la passion, au contraire, et même des passions. Celle de la vérité, d'abord, n'en doutons pas ; d'autres sans doute encore. Peut-être ai-je tort de me scandaliser. L'amitié n'est pas l'amour, elle est même, tout le contraire : aussi peu aveugle que possible ou aveugle dans un tout autre sens. Pourquoi pas? Ce serait dans cette lucidité et dans cette cruauté, qu'au-delà de l'hypocrisie et des lieux communs habituels, il faudrait trouver la meilleure preuve de l'étendue et de la profondeur de cette amitié-là : ce qu'elle comporte de méchanceté l'authentifierait. On ne connaît bien que ses amis, si on n'est jamais si méconnu que par eux... L'ennui est que le portrait que M. Pierre Herbart nous propose d'André Gide est beaucoup moins ressemblant, semble-t-il, que si avait joué ce préjugé favorable de l'amitié dont je parlais. Considérons-le un moment et jugeons-en.

André Gide n'est pas *fiable.* « On ne peut compter ni sur ses promesses, ni sur sa loyauté, ni sur sa discrétion. » Il y a chez lui *malfaçon du raisonnement* lorsqu'un des intérêts vitaux de sa vie est en jeu. Des *fringales de sympathie* le font abusivement passer pour sensible, *mais il force la note* et s'abandonne à l'ivresse de se sentir noble, généreux, compatissant. Il juge en général selon *les normes les plus banalement conventionnelles,* allant même très souvent jusqu'à *penser par procuration.* Sur le plan de l'amitié aussi, il est porté à se rabattre sur le *rayon de confection.* Enfin il est pauvre : sec de cœur comme d'imagination. N'ayant que cela à dire qu'il a vécu, *il faut bien qu'il brise certains cœurs.* Cherchant la clé qui ouvrirait, dans cet être carrappaçonné, le plus de portes, M. Pierre Herbart en essaye plusieurs afin de trouver celle qu'il estime la meilleure (qui serait : la peur chez Gide de décevoir et d'être déçu) mais il se trouve que ce sont autant de défauts-clés : l'orgueil, la coquetterie, l'égoïsme. Faut-il répondre? Gide s'en est lui-même chargé qui n'a cessé d'avouer dans son œuvre et qui dans *Ainsi soit-il* encore, nous révèle, en fait d'orgueil, un constant complexe d'humilité (il est vrai que ce sont les deux faces de la même qualité). « On a parlé de ma coquetterie : le mot est avilissant à l'excès ; mais je ne sais comment désigner autrement

(1) Éd. Gallimard.

certain souci de ne point tolérer en moi, ou que très fugitivement, les mouvements qui enlaidissent. (...) Et vous pouvez bien qualifier de coquetterie le souci de ne point laisser de soi une trop désobligeante image. » Quant à l'égoïsme : « Avais-je donc partie liée avec toute la misère du monde? (...) Certains jours, si je me laissais aller, ce serait pour hurler de désespoir. » Nous reviendrons sur cet aspect si méconnu du caractère de Gide : la générosité. Pour le moment, il convient d'insister sur les caractères de cette déposition grinçante que fait M. Pierre Herbart. On y trouve de l'aigreur (« Nul n'ignore plus qu'il en demandait beaucoup, de résignation ») ; de l'ironie méchante (« Tu n'es pas si malheureux que ça » écrit Gide de lui-même. « Non il n'était jamais si malheureux que ça » ajoute Herbart) ; un vague dépit (« Tous ses amis, à de rares exceptions près étaient gens de lettres. Combien peu *littérateurs* pourtant, c'est ce que prouve leur volontaire renoncement à toute vanité d'auteur. La première place, Gide l'occupait naturellement, et de droit ») ; et même une lucidité qui n'a plus le seul Gide comme objet (« Il est sans doute bien déplaisant de faire grief à l'auteur du caractère de ses personnages, de le confondre avec eux. Mais Édouard c'est bien un peu Gide, etc. ») M. Pierre Herbart accumule dès les premières pages de son essai les citations les plus propres à déconsidérer son ami : défaitisme d'André Gide en 1918 ; non-résistance en 1940 ; « Les Allemands se conduisent ici, force est de le reconnaître, avec une dignité remarquable. » ; « Mais aussi, plus inavouablement, je souffrais de savoir réduit à néant par elle ce qui, de moi, me paraissait mériter le plus la survie » (il s'agit de la destruction de ses lettres par sa femme), etc. M. Herbart oublie seulement que ces notations, André Gide les a publiées, par souci de la vérité, à un moment où il savait qu'elles risquaient de lui porter tort. Et que *l'inavouable* étant avoué perd beaucoup de son caractère déplaisant. Mais écoutons Gide lui-même, notant dans les dernières pages de *Ainsi soit-il :*

Quelques phrases que j'écrivis au début de la dernière guerre, ou plus précisément après le désastre et au début de l'occupation, m'ont été âprement reprochées. Il m'eût bien été simple de ne point les laisser connaître et je ne me dissimulais pas, les livrant au public, le préjudice moral qu'elles risquaient de me porter. Mais il me paraissait peu décent de tricher en dissimulant mes défaillances. Il est certain que, durant un assez long temps, je crus tout perdu.

Et ceci, encore :

J'omets l'autre argument que l'on (et Claudel en particulier) brandit au sujet de Corydon *et que j'appelle l'argument honteux : « Vous allez vous faire du tort. » Eh! parbleu, je n'en doutais pas et ne me faisais aucune illusion non plus sur le déchaînement de haine que la publication de mon* Retour de l'U. R. S. S. *allait nécessairement provoquer. Je risquais ma tranquillité, dans l'un comme dans l'autre cas; mais il est certaine forme de confort moral qu'il me semble que je payais trop cher, si c'était au dépens de la véracité.*

Sur ce courage de Gide, une seule allusion dans le livre de Herbart, à propos de sa campagne contre les Grandes Compagnies concessionnaires du Congo. Rien sur ce que représenta de noble témérité son livre sur l'U. R. S. S. après ce qu'avait été le triomphal accueil soviétique, au sujet duquel Gide nous donne lui-même quelques détails dans *Ainsi soit-il :* « Il faut bien reconnaître que je circulais là-bas, porté, soulevé par une sympathie populaire on ne peut plus exaltante. (...) Je puis dire vraiment que j'ai connu ce qu'on appelle la gloire... » (Et le film que Marc Allégret vient de consacrer à André Gide nous en donne quelque idée, où on le voit notamment entre Staline et Molotov, sur la Place Rouge, parlant aux obsèques de Gorki.) Quant à ce désir constant que Gide avait de *passer pour ce qu'il était,* de ne point bénéficier d'une indulgence particulière pour des actions qui menaient d'autres hommes en prison, exigence qui explique et *justifie* la publication de certaines pages de son œuvre particulièrement gênantes, on ne trouvera pas un mot dans l'essai de M. Pierre Herbart, alors que Roger Martin du Gard, plus objectif, cite ces paroles de son ami, à propos de *Corydon :*

Je n'en peux plus d'attendre (...). *Comprenez-moi : j'ai besoin, besoin de dissiper enfin ce nuage de mensonges dans lequel je m'abrite depuis ma jeunesse, depuis mon enfance... J'y étouffe!*

Ce que Martin du Gard commente ainsi :

Je perds mon temps à vouloir le convaincre. Il publiera son Corydon ; *il publiera* Si le Grain ne meurt. *Dans son exaltation actuelle, il est prêt à tout sacrifier, son crédit, sa réputation croissante et son repos — et même le repos d'Emmanuèle. En a-t-il le droit? Autre question...*

Mais ce n'est pas tout : lorsque Gide a une qualité, l'amicale exégèse de M. Pierre Herbart la transmue en défaut. Écoutons-le nous parler de « l'âpre engrangement », autre forme, selon lui (nous y revoilà) de l'égoïsme d'André Gide :

La gratuité ne fait pas partie de l'univers gidien. Impressions, lectures, choses et êtres sont classés, jugés, en fonction d'un seul critère : l'utilité. Au point d'amener un tic de langage. Il ne dira pas : j'aime ce livre; ce livre est beau — mais : j'ai trouvé grand profit à la lecture de ...; quel enseignement m'a apporté la découverte de...

A quoi M. Herbart ajoute, à son habitude, une courte citation habilement choisie : « Je ne poursuivais rien que ma pensée ne pût saisir. » (*Si le grain ne meurt,* p. 389). L'un des traits les plus admirables était, pourtant, chez André Gide, ce goût de l'enrichissement — et de l'enrichissement désintéressé, qui le fit multiplier jusqu'à ses derniers jours, et dans les disciplines les plus diverses, des recherches jamais interrompues. Confondre, comme M. Pierre Herbart, cet inextinguible appétit de culture avec un « âpre engrangement », est commettre un étrange contresens. Dans les toutes dernières pages de *A la recherche d'André Gide,* il esquisse hâtivement, pour la vraisemblance, un portrait où son modèle

apparaît, mais de façon bien insuffisante encore, dans un éclairage plus favorable. Or notre auteur y écrit (sans s'apercevoir que cette déclaration contredit ce qu'il indiquait plus haut) : « L'œuvre qu'il nourrissait de sa substance, l'obligeait à s'enrichir lui-même. » Avec, à l'appui, cette citation du *Journal* — qu'il aurait si facilement tournée contre Gide p. 54, mais qui, pour les besoins de la cause, lui est tenue à honneur p. 78 : « Je n'admets pas que rien me nuise. Je veux que tout me serve, au contraire. J'entends tourner tout à profit. » Le moins que l'on puisse dire est que cet acte d'accusation a été un peu légèrement établi et que les correctifs des dernières pages ne rachètent pas son injustice. Et puisque M. Herbart parle d'utilité, voyons dans quel sens il arrivait à André Gide d'employer cette expression :

La seule question que je sois en droit (j'allais dire : en devoir) de me poser : A quoi puis-je être utile? Car c'est là que nous en sommes : parmi cette détresse universelle, ou qui du moins n'épargne que des privilégiés, qu'un happy few *dont on se refuse à faire partie ou dont on fait partie à sa honte, comment diminuer un peu cette détresse?*

Et de rappeler, fort simplement, que durant la première guerre mondiale il avait pris le sage parti de se taire et de consacrer tout son temps au secours des réfugiés ; qu'au début de la seconde, comme il lui importait pareillement de se prouver à lui-même qu'il était quelqu'un *sur qui on pouvait compter*, il s'occupa exclusivement de fournir aux bannis politiques le moyen de fuir en Amérique, ce dont je puis témoigner (ayant vécu dans sa familiarité à cette époque), ainsi que du dévouement, de la constance et des soins qu'il y mit. Un peu plus loin, dans le même *Ainsi soit-il*, en venant à ses œuvres littéraires, Gide demande : « Quel est, quel peut être mon meilleur service? » Et si, lorsqu'il répond *Corydon*, il nous est possible de ne pas croire à un service désintéressé, qu'objecterons-nous à ce second titre : *Retour de l'U. R. S. S.?* La faute de M. Pierre Herbart (je ne dis pas en tant qu'ami, n'étant point qualifié pour en juger, mais en tant que portraitiste) fut de n'éclairer qu'un côté de son personnage : le pire, qu'il dévoile avec un acharnement complaisant et sans contrepartie aucune. Son auteur lui ayant dédié *A la recherche d'André Gide* (dont une note finale nous apprend qu'il l'écrivit ou tout au moins l'acheva au Tertre, chez lui), il est probable que Roger Martin du Gard en eut connaissance tout le premier et avant même de donner le bon à tirer de ses propres *Notes sur André Gide*. Les conversations de Martin du Gard et de M. Herbart, à Bellême, en octobre 1951, durent un peu ressembler à celles de deux complices. Tout s'est passé comme s'il y avait eu coup monté. Puisque les notes de Martin du Gard sont celles d'un journal, et datées, les lignes suivantes ne peuvent concerner M. Herbart. Elles s'appliquent néanmoins fort exactement à sa déposition :

Peu capables, à distance, de faire équitablement la distinction entre ce qui est complaisance, coquetterie, et ce qui est véridique (dans

le portrait que Gide nous propose de lui-même), *il est à craindre que les futurs historiens de la littérature n'ajoutent foi aux témoignages fielleux de ceux qui auront méconnu Gide, ou l'auront calomnié ; et qu'ils ne rejettent en bloc l'image de lui qu'il aura proposée, pour y substituer une représentation différente, légendaire, et probablement moins exacte.*

Voilà qui marque bien la novicité du livre de M. Pierre Herbart — et dans une mesure moindre, celle-là même des *Notes* de Roger Martin du Gard.

III. — Vraies faiblesses et grandeur vraie de Gide.

Notre intention n'est pas, pour autant, de faire d'André Gide un grand, ou même un petit saint, fût-ce laïc. Au sujet de son côté vieil enfant gâté, Roger Martin du Gard et M. Pierre Herbard portent le même témoignage. On sent qu'ils ont beaucoup souffert l'un et l'autre (et davantage celui qui vivait plus souvent à ses côtés) de cet égoïsme despotique. La mort de Gide elle-même n'a pas eu raison de leur agacement. « Il ne tient plus aucun compte des occupations, des désirs, des tracas, des goûts d'autrui », note Roger Martin du Gard. Et M. Pierre Herbart : « Il lui faut obtenir ses aises à tout prix, fût-ce aux dépens de celles des autres. » Je passe sur les exemples qui nous sont donnés de part et d'autre avec un luxe de détails souvent fort pittoresque. Mais voici qui est plus sérieux. Sur la préoccupation d'André Gide, de dessiner lui-même et d'imposer l'image qu'il veut laisser de lui (pour reprendre les termes mêmes dont use Martin du Gard) les deux diagnostics de nouveau concordent.

Roger Martin du Gard :

La complexe personnalité de Gide sera d'autant plus difficile à cerner que, depuis bien longtemps, tout ce qu'il écrit dans ses carnets, voire dans ses lettres, c'est avec la hantise du jugement qui, « à l'advenir », sera porté sur lui. Tout est plus ou moins intentionnel, — et même les contradictions. Tout concourt à tracer de lui un portrait en pied, non seulement de l'homme qu'il est (et qu'il s'applique à découvrir, à comprendre et à décrire loyalement), mais de l'homme qu'il croit être, et qu'il s'efforce d'être, et qu'il voudrait qu'on pense qu'il a été.

M. Pierre Herbart :

Comme il a cherché à bien éclairer son personnage! Quelle crainte il avait que la postérité ne parvînt pas à le reconnaître sous l'outrage et avec quelle persévérance, en dépit de ce qu'il dit, n'a-t-il pas tenté de rétablir ses traits! Nul mieux que lui, avec plus de subtile intelligence, ne sera parvenu à opposer à la caricature que le mensonge et la méchanceté s'efforçaient de substituer à son image, un portrait qui lui soit à la fois plus conforme et plus étranger. Extraordinaire mélange de sincérité et d'apprêt, de replis et d'aveux calculés de telle sorte qu'ils ménagent la « vérité » tout en parachevant la peinture qu'il entendait laisser de lui.

Martin du Gard ajoute : « Je crains bien que ce ne soit peine perdue : on ne fait pas soi-même sa toilette mortuaire... » Et M. Pierre Herbart : « Il faudra souvent éventer la feinte, remplacer par d'autres l'interprétation qu'il suggère au lecteur. L'homme que nous retrouverons ensuite, le visage nu, prendra sa vraie grandeur. » Soit. Mais la correction fraternelle s'applique parfois à meilleur escient, tant chez Roger Martin du Gard que chez M. Pierre Herbart. Il ne s'agit plus ici des petites faiblesses de l'homme ou des petits trucs de l'artiste, dont la dénonciation n'atteignait aux yeux du lecteur non prévenu ni l'artiste, ni l'homme. C'est l'être fondamental qui est en cause. Gide a profondément aimé sa femme, mais il semble que son amour ne lui ait jamais arraché un sacrifice. Après sa mort, il parle, avec une indubitable sincérité de sa douleur à Martin du Gard, « le premier *grand* chagrin de sa vie ». Mais « son regret ne s'aggrave d'aucun sentiment de culpabilité. Nul indice de remords. En fait, il ne se sent en rien fautif, ni aucunement responsable du malheur de cette existence sacrifiée. » « Il ne veut retenir que sa propre souffrance, note de son côté M. Pierre Herbart ; et sa souffrance à elle, il la réduit à des griefs qui l'innocentent, lui — pour effrayants qu'ils soient — si l'on se place à *son* point de vue. » Ce qui apparaît ici, c'est une inconscience d'autant plus insolite que Gide était, sur les problèmes qui lui tenaient moins à cœur, plus lucide, même si sa lucidité le condamnait. Aucune hypocrisie, mais l'absence d'une pièce maîtresse, un *manque*. M. Pierre Herbart peut écrire qu' « il est amoral non par choix, ou par fanfaronnade, mais parce que, au pied de la lettre, il ne comprend pas de quoi il s'agit ».

Croyez-moi, cher, dit-il à Roger Martin du Gard. *Je puis me rendre cette justice : sur les jeunes qui sont venus à moi, mon influence a toujours été utile et salubre. Oui, ce n'est pas un paradoxe : mon rôle a toujours été moralisateur. Toujours, j'ai cherché à éveiller ou à développer leur conscience : toujours j'ai réussi à exalter en eux ce qu'ils avaient de meilleur! Combien de garçons, engagés déjà sur de mauvaises pentes, ai-je ramenés dans le droit chemin, qui, sans moi, se seraient abandonnés à leurs instincts les plus vils, et se seraient définitivement dévoyés! Combien de révoltés, de paresseux, d'hypocrites, de menteurs, ont écouté mes conseils, et pris goût au travail, à la droiture, à l'ordre, à la beauté! Grâce justement, à cette réciproque attirance, cette réciproque tendresse... Mais comment faire comprendre cela?*

Encore s'agit-il ici d'une conception sur laquelle on peut discuter, Gide ne faisant que défendre l'amour grec après beaucoup d'autres — et comment nier la grandeur de Socrate? Mais voici qui est proprement aberrant et que nous rapporte M. Pierre Herbart sous forme de dialogue :

— Quel rôle admirable ma femme aurait pu jouer auprès de moi, si elle avait voulu!
— Quel rôle?
— Eh bien, en me laissant attirer, chez nous, des enfants...

Au commentaire de M. Pierre Herbart (dont l'indignation va de soi) je préfère substituter ces lignes de Roger Martin du Gard qui nous expliquent comment Gide pouvait avoir en toute bonne conscience d'aussi mauvaises pensées :

Rien, selon lui, ne peut, dans les troubles années de l'adolescence, remplacer l'influence bienfaisante d'une liaison à la fois charnelle, intellectuelle et morale, avec un aîné digne de confiance et d'amour. Rien autant que les révélations d'un camarade plus âgé ne peut aider l'enfant à franchir sans dommage, dans une atmosphère de mâle et de fraternelle ferveur, le seuil redoutable de la puberté.

Il faut s'entendre. En un certain sens, l'influence de Gide était bien celle d'un moraliste. Il apprenait à mieux vivre, et à mieux penser. Rien de plus apéritif, de plus salubre, sur le plan intellectuel et même sur le plan moral, que sa conversation. Elle faisait honte d'une paresse dont son interlocuteur n'aurait pas trop d'une vie entière de travail pour se racheter. Elle donnait, et pour toujours, le goût de l'enrichissement et de la culture. D'où vient alors le subterfuge? Du fait que Gide passe, sans le dire, et probablement sans en prendre conscience, d'un domaine à l'autre, de celui de l'amitié à celui de l'amour, ou, tout au moins, du désir. Du fait qu'il devient intéressé en gardant le langage du désintéressement. Dans les tous derniers jours de sa vie, il s'exprime une fois de plus sur le problème sexuel — et ce sont les pages finales de *Ainsi soit-il*. (« Je n'en ai jamais tant dit, mais, sur ce sujet, il semble que plus on parle, plus il reste à dire. ») A propos de quoi il précise, sans s'apercevoir que c'est gravement se contredire et nous dévoiler son (in)volontaire mensonge :

J'ajoute encore ceci : le domaine moral ou intellectuel ou sentimental reste en moi séparé de l'excitation érotique au point que l'un exclut l'autre et que mes nombreuses amitiés sont demeurées complètement exemptes de toute intrusion sensuelle. Sans doute n'est-il pas inutile de le dire, car certains parfois purent s'y méprendre, et assurément bien à tort. Sans résolution, sans effort aucun, mes amitiés sont demeurées aussi chastes qu'il se devait : de là leur solidité, leur durée. J'écris à contre-gré ces dernières lignes : mais l'imagination des gens est restée sur ce sujet à ce point aberrante que je crois devoir insister.

Si l'excitation érotique est chez lui incompatible, comme il le précise lui-même, avec le domaine moral et intellectuel, il se trompait, plus ou moins consciemment, et il nous trompait, en assurant que les jeunes garçons qu'il désirait avaient tout à gagner de son commerce sur les plans intellectuel et moral. Il y a du reste un point où Gide lui-même répond coupable à l'acte d'accusation dressé par M. Pierre Herbart. Celui-ci note en effet : « Ses désirs étaient irrépressibles. Nulle considération de morale, de décence, de danger même ne les eût refoulés. » A quoi correspond cet aveu dans *Ainsi soit-il* : « Je suis, pour obtenir ce que je veux, tenace, hardi, téméraire même et sans regards pour les obstacles ; mais pour résister à ce que les puritains appellent *la tentation*,

je ne vaux rien. » C'est pour assouvir son désir, c'est pour céder à la tentation qu'il renverse tous les obstacles. Or il se passe ceci que, dans l'espoir de légitimer après coup ce qu'il se refuse de considérer comme une faute (refus dans lequel réside, aux yeux des chrétiens, son plus grave péché), il fait preuve de la même audace, mais sur le plan moral cette fois, inclinant les faits dans son sens et leur faisant dire ce qu'il veut : à savoir qu'il n'a jamais cessé d'être innocent, précisément. Dialectique dont la mauvaise foi avait peut-être fini par ne plus lui apparaître, fondamental Subterfuge. Qui, mieux que Gide nous a, sans le vouloir (et en voulant même tout le contraire) appris à ne pas confondre vérité et sincérité? Nous sommes bien obligés de retenir ici le diagnostic de M. Pierre Herbart : « Cet immoraliste qui ne dédaignait point d'avoir recours aux critères les plus platement bourgeois quand la question ne l'intéressait pas, se montrait d'une audace folle lorsqu'il s'agissait de lui-même. Il n'avait aucune notion des incompatibilités. » Il n'empêche qu'à ce jeune homme auquel il lui plaît de s'adresser en plusieurs passages de *Ainsi soit-il*, Gide parle en moraliste, et que la grandeur de ses paroles apparaît alors incontestable. C'est que ce jeune homme est de ceux qu'il ne désire pas charnellement, même en rêve. Le Subterfuge ne joue plus. Du point de vue de l'agnosticisme, nous ne pouvons qu'admirer, sans réticence aucune, ces nobles propos :

Je crois que ce qui m'a surtout poussé à écrire, c'est un urgent besoin de sympathie. C'est ce besoin qui me dicte à présent les ratiocinations dont j'emplis aujourd'hui ce cahier et qui m'en fait bannir toute emphase : que le jeune homme qui me lira peut-être se sente avec moi de plain-pied. Je n'apporte pas de doctrine; je me refuse à donner des conseils et, dans une discussion, je bats en retraite aussitôt. Mais je sais qu'aujourd'hui certains cherchent en tâtonnant et ne savent plus à qui se fier : à ceux-là je viens dire : croyez ceux qui cherchent la vérité, doutez de ceux qui la trouvent; doutez de tout, mais ne doutez pas de vous-même. Il y a plus de lumière dans les paroles de Christ qu'en toute autre parole humaine. Cela ne suffit pas, paraît-il, pour être chrétien : en plus de cela, il faut croire. *Or, je ne crois pas. Ceci dit, je suis votre frère.*

Devant ce Gide-là, qui est le meilleur Gide (et que j'ai bien connu quant à moi) M. Pierre Herbart lui-même finit par s'incliner.

CLAUDE MAURIAC.

MON VILLAGE A L'HEURE DU SOUVENIR

Voici, parus en même temps, deux volumes de souvenirs portant sur la même époque (l'entre-deux guerres) et, en gros, sur le même milieu, le milieu littéraire de Paris. Ajoutons, pour compléter la ressemblance, que leurs auteurs sont, je crois, à peu de choses près, de la même génération.

Le ton cependant en est assez différent. Dans ses *Fantômes sur papier blanc* (1), Pierre Humbourg recule dans son passé à grands coups de sabre — ou à grands coups de projecteur. Il prend les choses et les gens suivant qu'ils lui tombent sous la main. C'est au hasard et selon les caprices de son coupe-coupe qu'il nous fraie un sentier dans les broussailles de ses souvenirs. Loin de se limiter, il pousse volontiers une pointe à gauche ou à droite. A côté de Cocteau et de Colette, voici aussi le pape Pie XI ou Hitler. C'est un livre de journaliste qui a beaucoup vu, beaucoup vécu. D'où les plaisirs de son livre : le naturel, la vivacité, une violence contenue et les courants d'air entre chaque alinéa.

Henry Muller, lui, dans ses *Trois pas en arrière* (2), a davantage, comme on dit, serré son sujet. Avec lui, nous sommes dans la littérature et rien que dans la littérature. A première vue, c'est un livre léger, amusant, plein d'esprit, où l'écrivain traîne avec une nonchalante malice le long de ses souvenirs, non sans glisser au passage, mine de rien, quelques traits, quelques jugements qui ont du poids. Ajoutons que l'auteur a eu l'esprit de s'y moquer gentiment de lui-même. Il se dépeint volontiers un peu comme un ahuri. Bien entendu personne n'en est dupe, mais c'est encore la meilleure méthode qu'on ait trouvée pour faire passer ce Moi, si haïssable paraît-il, mais dont on serait bien en peine de se passer dans un livre de souvenirs. Puis, peu à peu, au milieu des anecdotes dont il nous régale, un dessein plus vaste apparaît, un tableau se dégage, une vue d'ensemble. Nous y voyons vivre une maison d'édition (en l'occurrence la maison Grasset dont Henry Muller fut longtemps un des piliers) et nous y voyons vivre toute une littérature. Patiemment, méthodiquement — et avec d'autant plus d'agrément que la méthode ne se voit pas — Henry Muller nous fait faire le tour de son univers, nous en dresse un inventaire. Et y apparaît aussi cet aspect particulier de la vie littéraire française qui est sa curieuse localisation dans l'espace. Pour autant qu'on en puisse juger, il ne semble pas que les autres pays aient ainsi, comme la France, leur « village littéraire », ce village dont on pourrait si aisément indiquer les frontières, qui se situe si exactement entre telle rue et telle autre, avec ses mœurs, ses notables, ses *Cafés du Commerce* et même ses châteaux voisins et ses rendez-vous de chasse, rôles tenus en la circonstance par les salons du XVI^e^ et les premières des théâtres.

Il y a encore ceci qui vaut peut-être la peine d'être noté. Sauf pour les personnages qui, par hasard ou par leurs fonctions, ont été mêlés à de grands événements, les gens, en général, pour écrire leurs Mémoires, attendent d'être assez âgés. Attendent de pouvoir écrire au passé. Pierre Humbourg et Henry Muller ne sont encore ni des survivants ni des ancêtres. Ils ont trouvé naturel cependant (et nous le trouvons avec eux) de déjà écrire leurs Mémoires — et Brasillach était encore plus jeune qu'eux lorsqu'il a écrit les siens. C'est sans doute parce que, eux comme nous, nous

(1) Éd. Bellenand.
(2) Éd. de la Table Ronde.

pensons qu'une certaine époque est révolue et que 1935, c'est déjà du passé. Henry Muller le souligne particulièrement en arrêtant son livre aux vacances de 1939. Mais cette époque est-elle déjà révolue? En lisant ces deux livres, je n'en ai pas eu l'impression. Où sont les changements? Des gens qu'on nous cite, les trois quarts sont encore là. Et ceux qui sont morts sont encore présents par leurs livres, par leur souvenir ou, pour certains, par leur légende. Cela n'est pas une critique. Ces *Fantômes* et ces *Trois Pas* se lisent avec infiniment d'agrément et cela seul déjà les justifierait. Simplement, me haussant sans efforts à une considération plus générale, je me demande si ces dates de 1940 et de 1944 à propos desquelles on fait tant d'Histoire et qui sont sans doute si importantes politiquement, si ces dates, dis-je, ont la même importance en littérature. Peut-être, contrairement à ce qu'on serait tenté de croire, n'ont-elles guère marqué la littérature — ou peut-être qu'elle ne l'ont pas encore marquée. Dans un excellent dernier chapitre, Pierre Humbourg le marque. « On en est encore en 1950 à rééditer Proust l'inépuisable, à attendre le dernier Montherlant, le dernier Mauriac, les feuillets, à peine secs du Journal de Gide. Tout ce qui nous enrichit encore est l'œuvre de gens qui déjà en 1922... » Mais c'est peut-être que, pour la littérature, il n'y a eu, depuis 1922, aucune solution de continuité. « Pas un grand livre français n'est né de cette guerre... » Mais ce ne sont pas les guerres, ce sont les longues périodes de paix qui font naître les grandes œuvres et c'est sous Louis-Philippe, non sous Napoléon, que la littérature se portait bien. Après tout, ce ne serait pas la première fois qu'on verrait la littérature ne tenir aucun compte des événements de l'histoire et les grandes dates littéraires n'avoir aucun rapport avec les prises de la Bastille.

FÉLICIEN MARCEAU.

LES LETTRES AMÉRICAINES

LA VRAIE VIE EST ABSENTE

Il y a treize ans que nous n'avions rien lu de Vladimir Nabokov (1). La parution de *la Vraie vie de Sébastian Knight* (2) va certainement faire prendre à cet écrivain une place singulière, que ses autres livres auraient déjà dû lui valoir : la complexité

(1) *La Course du fou*, Éd. Fayard 1934 ; *Chambre obscure*, Éd. Grasset 1934 ; *la Méprise*, Éd. Gallimard 1939. Voir dans *la Table Ronde* de novembre 1950 l'étude de Mme Yvonne Davet.

(2) Éd. Albin Michel. Avant-propos et traduction (parfaite) d'Yvonne Davet.

de son art, la richesse de son style, si elles se manifestent avec force dans *Sébastian Knight*, se trouvaient déjà dans *la Méprise;* sommes-nous plus sensibles aujourd'hui à certaines recherches « techniques », au contenu même de l'inspiration de Nabokov, à cette constante et pathétique interrogation d'identité : qui êtes-vous? qui suis-je? où est ma vérité? Il se peut, car il semble bien que ce soit seulement maintenant qu'on se décide à reconnaître Nabokov. Le reconnaîtront les créateurs et les critiques en tant que tels, soucieux de perfectionnement et de compréhension ; et l'amateur de romans. Car si, dans un sens, l'art de Nabokov est toujours *visible* dans ses livres (qualité, singularité qui ne toucherait que le professionnel), ce n'est certes pas par maladresse, mais comme par une habileté supérieure, où affleure un défi (celle du joueur qui montrerait ses cartes à ses adversaires et n'en gagnerait pas moins la partie), une habileté où le naturel, la nature, finissent par triompher, non point subis mais reconquis et finalement imposés au lecteur avec une science si parfaite, si totalement satisfaisante que la fameuse naïveté romanesque n'apparaît plus nécessaire.

Ainsi que le remarque Mme Yvonne Davet dans l'*Avant-propos* qui accompagne sa traduction de *Sébastian Knight*, « Nabokov possède une intuition qui déborde la logique parce qu'elle appréhende la vie *simultanément* sur plusieurs plans et lui restitue ainsi son épaisseur et sa complexité ». Cette appréhension simultanée, qui est le fait d'une intuition spécifiquement romancière, s'exprime grâce à une technique du récit que Nabokov, nous l'avons dit, n'hésite pas à rendre visible. Qu'il y ait là le jeu, le défi d'un artiste conscient non seulement de pouvoir finalement recouvrir ses fondations, ses infrastructures par une grande vague vivante et irrationnelle, mais aussi de ne pouvoir s'exprimer totalement sans ce constant aveu de son pouvoir et des limites de ce pouvoir que constitue la présence continuelle de la conscience créatrice, fabricatrice, c'est certain.

Nabokov joue donc à fond le jeu du créateur dans le drame de la création. Création, c'est connaissance. Où s'arrête la connaissance? où s'arrête l'art créateur? Jusqu'où porte, pour soi ou pour les autres (et la créature du romancier est indissolublement une partie de sa personne et une présence irréductiblement étrangère, elle est à la fois lui et un autre) le regard du créateur? Le regard humain. Connaître autrui, se connaître, c'est le même problème, ou le même drame.

Le narrateur qui tient la plume tout le long de *Sébastian Knight* est le demi-frère d'un écrivain, celui dont la vraie vie fait le sujet du livre : Knight. Né en 1899, mort en 1936 d'une maladie de cœur, Knight, dit son biographe, a publié, de 1925 à 1935, quatre romans et un recueil de nouvelles. Il est imaginaire, mais à chaque instant nous aurions le droit d'affirmer qu'il a vécu. Nabokov cite des fragments de ses livres, discute les vues de la critique sur ceux-ci, analyse l'ouvrage superficiel et malveillant consacré à Knight par un secrétaire congédié. Bref il se met entièrement dans la peau d'un très réel biographe d'un romancier bien réel.

Pourquoi N... — le narrateur — écrit-il le livre? Pour tâcher de connaître ce frère qu'il admirait, qu'il n'a pas assez fréquenté de son vivant et dont les secrets le fascinent. Enquêteur lucide, subtil et patient, il commence sa *quête* deux mois après la mort de Knight. Il rassemble d'abord ses souvenirs, quelques lettres, fait des recoupements avec certains passages des romans de Knight. Puis il voyage, interroge un ami de Knight professeur à Cambridge, fait une enquête pour retrouver la piste d'une femme que Knight a aimée. Avec une intelligence du relief humain, un sens de la progression dans la découverte d'une vie qui sont bien plus que la banale adresse du romancier-comme-fabricant, Nabokov entremêle le présent — qui contient la mort de Knight — et un passé qui va rejoindre le présent avec cette mort. Une image réfractée de Knight à travers la conscience du narrateur, et à travers les souvenirs de ceux qui ont vécu à côté de Knight, voilà ce qui reste.

Une image ambiguë, inachevée, décevante. On ne connaît pas les autres. N... n'a pas pu savoir qui était son frère. Toute biographie est d'avance vouée à l'échec. De Knight, sa belle-mère dit « je savais tout cela — des détails infimes, de toilette, d'attitude etc. — et d'autres choses encore, mais *ce qu'il était lui-même* m'échappait ». Nous soulignons *ce qu'il était lui-même :* là est le secret des autres. Nous connaissons des masques, des signes, des gestes, des paroles, mais l'essence? Il nous faut revenir à notre solitude. Knight, deux fois solitaire, comme homme et comme artiste, reste inconnu. Mais N... aussi, reste à lui-même inconnu. Il a bien tenté de se couler dans cette vie étrangère : elle lui opposait d'invisibles défenses — et d'abord la plus terrible : l'absence, qui commence bien avant la mort. Et cette absence, il l'éprouve maintenant vis-à-vis de lui-même. Où est *sa* vie, sa vraie vie à lui? Comme celle de Knight, elle est un songe, elle n'est réelle qu'à travers le songe hasardeux, intermittent d'autrui : le songe de l'inattention d'autrui, des yeux à demi fermés, de l'oubli, de l'égoïsme, de l'inconstance. Nous sommes dans la nuit et nous ne nous voyons pas plus que nous ne voyons les autres, notre vraie vie nous reste secrète — *je reste un autre.* On voit que ce roman est celui de la frustration originelle : celle qui nous prive d'un amour dont nous sommes condamnés à ne voir que la grimace, d'une paix qui ne cesse de payer tribut à l'enfer, d'une possession de nous-mêmes enfin qui est illusion. Le livre s'achève sur ces lignes : « Je suis Sébastian, ou Sébastian est moi, ou peut-être sommes-nous, lui et moi, un autre qu'aucun de nous deux ne connaît. » Ainsi s'interrompt la *quête* de N..., humaine, passionnée, pressante, désespérée.

Ainsi l'homme est rendu à ses déserts et appelle son âme avec la même voix inquiète qu'il a pour conjurer *d'être là* cet ami mort, ou cette femme disparue, ces autres qui font sa vie, qui sont sa vie.

GILBERT SIGAUX.

MYTHOLOGIE AMÉRICAINE

Les livres des jeunes romanciers américains, ou de ceux qui connaissent une nouvelle jeunesse après des années d'oubli, ont, entre autres mérites, celui de nous offrir une mythologie nouvelle beaucoup plus passionnante que celle qu'avaient tenté d'imposer les romanciers de l'entre-deux-guerres ; car elle met fin au règne du muscle pour inaugurer celui de l'esprit. Les Américains ne découpent pas leur vie en forme de mitraillette, comme on l'avait cru trop vite, mais possèdent un cerveau et un cœur. La psychologie ne leur est pas interdite. Ils y atteignent à une subtibilité que bien des écrivains « civilisés » pourraient leur envier. Le temps des psychiatres et des psychanalystes, si drôle pour les humoristes, se trouve être avant tout le temps des psychologues. Si les jeunes romanciers américains brandissent bien haut le nom d'Henry James, ce n'est pas seulement en disciples maladroits. Certains savent traiter les problèmes les plus complexes avec une acuité d'analyse qui va souvent plus loin que celle de leur maître. Et les personnages qu'ils peignent prennent une vérité et une dimension si évidentes, qu'ils n'ont pas grand mal à déloger les héros, pittoresques sans doute, mais bien sommaires, qu'avaient imposés leurs aînés.

Cette mythologie a élu plusieurs Olympes. Le plus important semble être l'Université américaine, qui s'affirme désormais comme le lieu de toute grandeur et de toute passion. Plus encore que les grands collèges anglais (je ne parle pas des universités françaises qui ne leur ressemblent en rien) elle apparaît comme un Royaume secret où l'être, soumis à des lois nouvelles, prend peu à peu son véritable visage. Sans doute le charme extérieur de ces villes en miniature est-il irrésistible. Parmi ces jardins, ces pelouses vertes, ces terrains de sport et ces bâtiments aérés, dans le silence des campagnes fleuries, on a vite fait de se croire au Paradis. Ce n'est pourtant pas là leur séduction profonde. Il semble que l'Université soit un lieu où le Temps retrouve son rythme naturel. Et, les études n'étant qu'une sorte de prétexte exaltant aux jeux de l'esprit et de l'âme, on y prend vite le goût de s'écouter vivre. Une fois sorti de l'Université il faudra gagner de l'argent, se débattre, aller vite, conquérir sa place, la garder. On n'aura plus le temps de vivre. Pendant leurs années d'Université, les étudiants américains (certains, du moins) auront eu enfin l'impression de mériter le titre d' « être humain ».

Il n'est pas donc étonnant de voir l'Université servir de toile de fond à l'un des romans les plus étonnants que l'Amérique nous ait envoyés ces derniers mois : celui de Frédérick Buechner, *Tout un jour pour mourir* (1). Cette toile de fond est discrète, presque effacée ; mais son rôle est capital. Au cours des trois chapitres

(1) Éd. Calmann Lévy.

où elle apparaît, le drame se noue avec une violence d'autant plus insolite, qu'en apparence l'Université où le jeune Leander fait ses études est aussi verte, aussi doucement éclairée de rivières paresseuses et de rosiers jaunes que les autres. Sa mère vient y passer un week-end. Elle y rencontre Paul, un jeune professeur, ami de Leander. Il l'embrasse au clair de lune. Elle passe la nuit dans sa chambre. C'est tout. Mais les variations psychologiques que Frédérick Buechner a su broder sur ce thème sont admirables. Les pages qui suivent le récit du drame font penser à Marcel Proust, et ce voisinage n'est pas gênant pour le jeune romancier. Le mensonge d'Elizabeth, les répercussions psychologiques que ce mensonge provoque chez les divers personnages, et le suicide final du singe Simon, sont décrits avec une minutie, une subtilité et une vérité qui étonnent chez un Américain, et chez un écrivain de vingt-quatre ans. Le seul défaut de Buechner est d'avoir un goût pour le symbole qui l'entraîne parfois vers le pittoresque alors qu'on aimerait de la profondeur. C'est un défaut d'homme jeune. Ses dons sont trop éclatants pour ne pas prendre le dessus. Ce premier roman met Buechner très en avant des écrivains de sa génération. Il est bien regrettable que le texte français qu'on nous en propose soit si lourd et si embarrassé. Le prix du roman est dû pour une grande part à son écriture. Le style souple, subtil, nuancé de l'auteur, n'a qu'un lointain rapport avec la gaucherie de ses traducteurs.

C'est aussi un personnage de mère que peint Gore Vidal dans son roman *la Saison du confort* (1) mais très différent. Et ce personnage prend peu à peu une place importante dans la mythologie américaine. La mère américaine, la « Mom », n'a rien de commun avec l'image douce, effacée et tendrement sacrifiée que l'on se fait des mères. Elle apparaît comme une sorte de monstre tentaculaire, de poulpe terrible qui, frustrée par son mari, reporte sur son fils ses désirs inassouvis avec d'autant plus de violence qu'ils ne peuvent librement se satisfaire. Cet inceste spirituel, plus fréquent qu'on ne le croit, est une des conséquences de la condition sociale des femmes américaines. Reines, déesses, souveraines et inaccessibles, elles rendent impossible toute vie conjugale. Les époux, très vite lassés, préfèrent avoir une réputation d'impuissance et chercher tous les dérivatifs possibles à cette tyrannie inavouée. Les fils se trouvent ainsi victimes sans le vouloir. Le drame que raconte Gore Vidal se dénoue dramatiquement par une sorte de seconde mise au monde, de second arrachement au cours duquel le fils quitte le sein maternel en se débattant avec autant de furie que le jour de sa naissance. Cette bataille est racontée dans un chapitre intitulé « La construction parallèle » qui frôle parfois l'atroce et se termine par ses mots : *Je t'ai toujours haïe.* Là encore c'est l'Université qui sert de toile de fond au drame et qui permet au jeune héros de devenir lui-même. Le mérite de Gore Vidal est d'avoir raconté cette très belle tragédie avec une sorte d'humour et de verve qui en augmente la cruauté.

(1) Éd. Calmann Lévy.

Les personnages de Gore Vidal appartiennent à un milieu bien déterminé : le milieu de la politique et de la finance. Et la mythologie nouvelle trouve dans ces milieux un grand nombre de héros. Un des plus curieux est sans doute « B. F. ». B. F. est un monsieur qui a trop d'argent. Il a construit sa fortune, sou après sou, pendant toute sa vie. Il est devenu l'un des personnages les plus populaires de l'Amérique. Ses moindres déplacements sont signalés. On sait tout de lui ; les journaux sont pleins de ses photographies. Comment sa fille pourrait-elle apprendre à vivre par elle-même ? C'est ce que raconte le gros roman de John Marquand : *la Fille de B. F.* (1). Il ne s'agit plus ici d'une emprise passionnelle, mais d'un étouffement plus subtil encore. Polly est et restera non seulement pour les autres, mais pour elle-même, la fille de B. F. Même mort, son père l'empêchera de respirer. Cette armure d'or et de dollars qu'il lui a imposée étouffe Polly. Comment s'en délivrer? En essayant de se faire aimer pour elle-même. Mais cette quête épuisante de l'amour échoue. Polly est née prisonnière. Son destin est inexorable.

★

On voit par ces thèmes trop rapidement exposés que les écrivains américains trouvent peu à peu leur véritable domaine romanesque. On a cru pendant longtemps qu'on leur accorderait une petite place dans l'histoire littéraire pour les remercier d'avoir mis au point un certain nombre de procédés d'écriture et que leur technique seule faisait leur force. Cette vue trop simple s'efface. La forme d'un roman reste sans valeur si rien ne la justifie. Les jeunes romanciers s'intéressent désormais aux personnages. Ils écrivent, tous ensemble, une gigantesque « Comédie humaine » qui bat en brèche toutes les conventions établies par le cinéma et la radio, et dessine un portrait, impitoyable sans doute, mais décisif, de l'Amérique.

JACQUES TOURNIER.

LES LETTRES ANGLAISES

LE ROMAN ANGLAIS DEPUIS LA GUERRE

L'ignorance du roman anglais contemporain est un des phénomènes littéraires les plus curieux de l'après-guerre. La mode est au roman américain dont on traduit à tort et à travers tout ce qui peut correspondre avec une vision, plutôt singulière, si non franchement erronée, qu'on se fait de la littérature des États-Unis. La curiosité va à l'Italie — et je ne peux que m'en réjouir — en moindre mesure à l'Allemagne et aux Pays scandinaves. La litté-

(1) Éd. Robert Laffont.

rature anglaise d'aujourd'hui semble classée une fois pour toutes. Inutile d'en parler. Les méritoires efforts de quelques éditeurs, dont en premier lieu Robert Laffont, se heurtent à l'indifférence de la presse. Seul Graham Greene, un des maîtres du roman contemporain, a réussi à s'imposer, mais qu'un auteur aussi important et original que William Sansom, pour ne pas parler de Evelyn Waugh, vienne à Paris, on chercherait en vain un article, un portrait ou une étude dans un des hebdomadaires qui portent le mot « littéraire » dans leur titre.

Il faut être juste ; la faute n'incombe pas seulement à nous, pauvres « continentaux », les premiers coupables sont les Anglais eux-mêmes. Les deux écrivains qu'on rencontre le plus souvent à Paris sont Stephen Spender et Cyril Connolly, personnalités « capitales » de la vie littéraire londonienne entre les années 30 et 40. Aujourd'hui, Stephen Spender porte le deuil de cette époque. Trop occupé à sauver la culture internationale, en courant de congrès en conférence à travers l'Europe et le monde, trop attiré par les remous de la politique, il ne trouve plus le temps pour suivre de près ce qui se fait en Angleterre. Christopher Isherwood et George Orwell sont restés pour lui les deux derniers écrivains importants, il déplore le silence du premier et la disparition prématurée du deuxième, tout en louant leurs grands talents.

Quant à Cyril Connolly, qui joua un si grand rôle comme directeur de *Horizon* et à qui nous devons des livres de haute qualité tels son *Tombeau de Palinure*, *Enemies of Promise* (1) et *The Rock Pool* (2), il semble avoir été frappé par la maladie de Sartre. Les quelques fois que j'ai eu le plaisir de le rencontrer, à une réunion littéraire, dans la rue ou à un dîner, il m'a toujours parlé de Sartre et toute tentative de s'informer auprès de lui sur ce qui se fait en Angleterre se brisait au spectre de Sartre. Il se peut d'ailleurs que l'apparente indifférence de Spender et de Connolly soit une ruse de guerre, qu'elle serve à masquer une gêne, l'instinctive répugnance anglaise à parler d'une chose qui leur tient à cœur. L'éternelle tendance à l' « understatement » est, surtout en ce qui concerne les écrivains vivants, un des plus gros obstacles à franchir. Il me souvient du premier livre anglais de critique littéraire qui me soit tombé entre les mains à l'âge de dix-huit ans. C'était dans une bibliothèque de province et il s'agissait d'un volume publié une cinquantaine d'années plus tôt. Il soulignait la valeur exceptionnelle des œuvres de Dickens et de Thackeray et déplorait la décadence du roman anglais après leur mort. Dans un livre plus récent, Dickens et Thackeray étaient remplacés par George Meredith et Thomas Hardy, mais les conclusions restaient les mêmes. Puis vinrent Kipling et Joseph Conrad, on redécouvrit Anthony Trollope et R. L. Stevenson, on reconnut l'exceptionnelle importance de Henry James, on souligna l'intérêt de D. H. Lawrence, de James Joyce, de Virginia Woolf. Aujour-

(1) *Les Inconstants.*
(2) *La Mare au rocher.*

d'hui nous sommes arrivés à E. M. Forster et Somerset Maugham. Les conclusions ne varient toutefois pas.

Cette constatation j'ai pu la faire en lisant le bref essai de P. H. Newby, *The Novel* 1945-1950 (1), publié par les soins du British Council. Le petit volume est une suite à celui de Henry Reed qui date de 1946 et parle du roman anglais pendant les années de guerre. Parmi les jeunes critiques Henry Reed a sa place ; sans être toujours du même avis on peut apprécier son étude qui est remarquable par la concision et la fermeté du trait. Reed a eu le mérite de savoir choisir les auteurs les meilleurs, en soulignant l'intérêt de ceux à qui vont ses préférences, comme Elizabeth Bowen, Graham Greene, Joyce Cary, Ivy Compton Burnett et Henry Green, et en rendant justice à ceux comme Evelyn Waugh, Aldous Huxley, Somerset Maugham, que lui-même apprécie moins.

Avec P. H. Newby nous retombons dans le « understatement ». N'étant pas critique, mais romancier lui-même, il craint toujours de ne se montrer pas assez exigeant et exclusif. Newby a à son actif quelques romans personnels de ton et dignes d'intérêt, dont *A Journey to the Interior* (2) et *A Season in England* (3) sont les meilleurs. Il ne l'oublie pas et il n'omet pas de citer ses propres livres parmi les œuvres les plus marquantes de la jeune génération tout de suite après celles de Rex Warner, ce qui ne manque pas de surprendre. On lui pardonnerait toutefois cette complaisance envers lui-même s'il n'y avait tant d'oublis dont certains sont inadmissibles, et qui dans l'ensemble risquent de fausser le tableau.

On peut chercher ainsi en vain le nom de Christopher Isherwood, qui semble, il est vrai, perdu pour la littérature, mais dont *Prater Violet* (4) date quand même de l'après-guerre. Celui de Anthony Powell, dont quelques romans d'avant-guerre restent très remarquables et qui avec *A Question of Upbringing* (5) a fait une rentrée sensationnelle. Ceux, pourtant assez répandus, de Rosamond Lehmann et de Nigel Balchin, celui de William Plomer, qui malgré son long silence jouit toujours de la faveur des critiques au-delà de la Manche. Tous appartiennent à la génération des années 30 et méritent donc une place à côté de Evelyn Waugh, Graham Greene et Henry Green.

Si ne sont pas cités, parmi les jeunes d'après-guerre, Jocelyn Brooke, Chapman Mortimer, Roland Camberton, Tom Hopkinson, Robin Maugham, William Cooper, ce n'est pas parce que la place a manqué à l'auteur. Il s'attarde en effet assez longuement sur des romanciers de moindre intérêt tels que Charles Morgan et H. E. Bates, qui appartiennent à une période précédente, et sur quelqu'un d'aussi discutable qu'Alex Comfort, et deux ou trois

(1) *Le Roman anglais* 1945-1950.
(2) *Un Voyage à l'intérieur du pays.*
(3) *Une Vacance en Angleterre.*
(4) *Violette du Prater.*
(5) *Problème d'éducation.*

autres qu'on s'étonne de voir cités parmi les espoirs, appartenant, quant à leur âge et à leur œuvre, plutôt au passé.

Mais il y a pire, c'est la simple citation d'un écrivain, dans un ensemble, qui risque de donner une impression complètement erronée de sa personnalité. C'est le cas notamment de Denton Welch et Francis King. Ce dernier est un des plus doués des romanciers de la nouvelle génération. Ses deux derniers romans : *An Air that Kills* (1) et *The Dividing Stream* (2), ont reçu un accueil très chaleureux de la part des critiques les plus difficiles. Il est abusif de le réduire à un romancier de l'enfance parce que son premier livre évoque le début d'une vie. De même pour Denton Welch dont *A Voice through a Cloud* (3), livre posthume, retrace d'une façon poignante le tragique destin. La fin prématurée de Denton Welch a été ressentie en Angleterre comme une perte presque aussi importante que celle de George Orwell, dont *1984* restera le chef-d'œuvre, accueilli — il faut bien le dire — partout mieux qu'en France.

L'erreur de P. H. Newby dans *The Novel* 1945-1950 a été surtout de vouloir simplifier les choses au maximum et de chercher une parenté entre des écrivains très différents en se référant uniquement au sujet d'un ou plusieurs de leurs romans. Ainsi, après le groupe hétéroclite des romanciers de l'enfance, voici celui des romanciers de la guerre où l'on trouve pêle-mêle Alexander Baron, Howard Clewes et Robert Kee pour finir avec Alex Comfort. On peut se demander ce qu'ont en commun d'un point de vue strictement littéraire, des auteurs aussi éloignés l'un de l'autre. Il y en a d'ailleurs qui ont résisté victorieusement au désir de Newby, de les classifier. Parmi eux on retrouve William Sansom dont *The Body* (4) et *The Face of Innocence* (5) sont deux romans d'un intérêt exceptionnel. Newby a réuni ces romanciers dans un dernier paragraphe sous le titre *The Difficulties of Classification.*

Enfin — chose tout à fait exceptionnelle pour un livre anglais — la bibliographie, qui pourrait être d'une grande utilité, est farcie d'erreurs comme un plum-pudding de raisins de Corinthe. On peut regretter que la tâche d'esquisser ce bref panorama n'ait pas été confiée à un V. S. Pritchett, qui est en même temps un romancier de talent et un des meilleurs connaisseurs du roman anglais actuel, où un jeune critique de goût et d'expérience tel Michael Swan. Mais tel qu'il est, avec ses imperfections, le petit livre de P. H. Newby peut néanmoins avoir une utilité. Non seulement parce qu'il attire l'attention sur quelques écrivains de réelle valeur comme Elizabeth Bowen, Graham Greene, Joyce Cary, Henry Green, Evelyn Waugh, Aldous Huxley, L. P. Hartley et George Orwell, mais parce qu'il pose de nouveau le problème de l'ignorance presque totale du roman anglais contemporain.

(1) *Un Air qui tue.*
(2) *Le Courant qui sépare.*
(3) *Une Voix à travers un nuage.*
(4) *Son Corps.*
(5) *Le Visage de l'innocence.*

On a dit que les Anglais avec leur manie du « understatement » étaient en partie fautifs pour cet état de choses, cela n'empêche qu'un romancier comme Henry Green est totalement inconnu, que William Sansom, Joyce Cary et même Christopher Isherwood n'ont pas eu l'accueil qu'ils méritaient, que *The Heat of Day* (1) de Elizabeth Bowen, un des plus beaux romans parus depuis la guerre, n'a pas été traduit, qu'on ne s'est pas aperçu que son auteur était après Virginia Woolf la plus grande romancière anglaise contemporaine, enfin que malgré toutes les difficultés, les modes et les engouements temporaires, le roman anglais est encore comme richesse d'invention, variété, profondeur, habileté technique et recherche de renouveau, le plus intéressant de tous sur le plan de l'art.

Sans vouloir diminuer en rien les mérites et l'intérêt de la littérature d'imagination en France, en Italie ou même en Amérique, on peut affirmer que l'Angleterre reste toujours — comme l'a si bien dit naguère Edmond Jaloux — « le pays du roman ».

GIACOMO ANTONINI.

ÉRUDITION

DE JEAN-JACQUES A BERGSON

Pierre Burgelin, spirituel dont les regards sont aussi soyeux que les sourcils, sait disserter avec habileté sur les *lieux communs* les plus périlleux de la doctrine évangélique et résoudre avec une pertinence narquoise les problèmes que pose l'organisation de l'École en France. Il ne fournit point à ses disciples des formules magiques de science ou de puissance mais des instruments adaptés qui les mettent en mesure de répondre à leur vocation. Tant de caractère, de rigueur et de vertu suffisent à justifier la notoriété personnelle dont Pierre Burgelin jouit parmi ses collègues et ses élèves de la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg.

Certes nous nous sentions animé d'une attention curieuse envers son dernier ouvrage : *la Philosophie de l'Existence de J.-J. Rousseau* (1). Mais son titre pour excitant qu'il soit ne laissait pas de nous causer quelque crainte. Certains existentialistes fanatiques au lieu de se conformer au sujet qu'ils traitent se contentent habituellement de le réduire à une petite somme de notions à la fois abstruses et banales. Allions-nous apprendre par les soins de Pierre Burgelin que J.-J. Rousseau comme tous les honnêtes gens a conçu le monde des créatures sous les espèces d'une ample prolifération cancéreuse aux racines et aux branches infernales?

(1) *La Chaleur du jour.*
(1) Éd. P. U. F.

Par bonheur il suffit que nous lussions les premières pages du livre de Pierre Burgelin pour voir se dissiper notre inquiétude. Avec une féconde humilité l'auteur y note son dessein d'imposer aux idées, aux images artificielles, aux songes de Jean-Jacques, non pas les lois absurdes d'une discipline extérieure rhétorique ou logique, mais les règles sinueuses et insinuantes d'une souple unité humaine. Il veut tenter de dessiner et de peindre un portrait *existentiel* de Rousseau *tel qu'en lui-même enfin* le temps puis l'expérience de *l'éternité le change*. Réussit-il dans cette audacieuse entreprise qui se moque délibérément de la fameuse controverse sur la cohérence ou l'incohérence des intuitions de Jean-Jacques? Il parvient à l'accomplir sans lasser jamais son lecteur.

Avec un courage tranquille il prouve, entraîné par le *cours des choses*, que la plupart des jugements que l'on porte sur les œuvres de Rousseau sont gâtés par l'erreur. Il le montre qui raffine minutieusement une technique de l'influence, qui détermine les exercices d'une ascèse quotidienne de la solitude, qui analyse les bienfaits d'une éthique du ménage à trois. Il ne nie pas (ce thème de discussion est d'ailleurs hors de son propos) que Jean-Jacques ait préparé à René et à ses déplorables fils un merveilleux moyen d'expression. Mais il proteste avec une exemplaire violence contre les imprudents qui au mépris des évidences découvrent en son héros le père d'un certain romantisme moral, l'apologiste des abandons infinis aux infinis sensibles et aux petites secousses de la passion. Enfin il refuse de voir en Rousseau une sorte de primaire délirant, d'autodidacte mal ou incomplètement informé : il vante son érudition, son génie critique, la fine utilité de ses conclusions.

Non seulement les philosophes, mais les amateurs de belles-lettres liront avec profit l'ample étude de Pierre Burgelin : ceux-ci croyaient que Daniel Mornet et ses continuateurs ont pensé et dit sur le *charmant* personnage de Julie tout ce que l'on en peut concevoir. Or s'étant aperçu que cette tendre, sensuelle et intelligente Sylphide est l'âme sœur, le double exact, l'esprit élémentaire de Jean-Jacques, Pierre Burgelin, l'entoure d'une couronne de clartés nouvelles qui l'illustrent et l'expliquent à la fois.

Quel que soit l'optimisme de ses soucis, Pierre Burgelin donne à Rousseau un aspect essentiellement *tragique* (sinon romantique). Il résume dans la proposition suivante le drame qui ne cessait de l'agiter, de le gêner, de le combler : « Comment unifier l'ordre et l'existence?... Les concilier est le but : je suis fait pour être heureux dans un monde en ordre. » Heureux par « l'exploitation du sentiment d'existence, source toujours présente du bonheur. Il (*Rousseau*) n'a jamais fini de s'émerveiller de sa présence au monde, même lorsqu'il ne semble en recueillir que des coups. » N'est-ce pas là « un mouvement que l'on pourrait, en un certain sens qualifier de prébergsonien? »

De fait, lorsque l'on laisse les textes tour à tour si capiteux et si réfléchis de Pierre Burgelin pour étudier les essais des admirateurs et commentateurs français de Bergson, on ne change nullement d'ambiance intellectuelle. Qui voudra l'éprouver pour son plus grand profit n'a qu'à se référer à ces *Études Bergsoniennes*, l'une

des plus recommandables parmi les publications périodiques qui attestent la vitalité collective de notre pensée.

Dans le troisième volume, paru récemment (1), il se plaira d'abord à voir que certains élus s'appliquent encore chez nous à suivre les préceptes de l'honnête discussion. Il apprendra, par les efforts érudits de Pierre Andreu, à évaluer à son juste titre l'admiration que Sorel portait à Bergson. Il établira sous la direction de Henry Mavit les rapports qui dans la philosophie bergsonienne lient l'existence et la création. Et surtout il admirera l'espèce de méditation mystique de Raymond Polin sur *Henri Bergson et le Mal.*

Avec une ferveur que Rousseau eût aimée et entendue, Raymond Polin, qui plaide sans doute devant lui-même sa propre cause, tout en se défendant de faire du Mal une essence liée à l'ordre humain, adresse un appel pathétique aux mystiques de l'existence, car « il appartient au mystique de faire de l'humanité ce qu'elle eût été tout de suite, si la création n'avait pas été limitée. »

Ah ! puissions-nous accéder à « l'expérience et l'existence (de cette) joie sans mélange » dont parlent Rousseau et Polin, joie qui loin de nous pousser par quiétude à négliger nos difficiles devoirs d'état nous aiderait au contraire à les remplir.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

LE THÉATRE

LE PRINCE DE HOMBOURG

Le Prince de Hombourg de Heinrich von Kleist est la troisième création de Jean Vilar depuis qu'on lui a donné la direction du Théâtre National Populaire.

On se rappelle l'enthousiasme avec lequel la création du *Cid* avait été accueillie à Suresnes où Jean Vilar avait réussi à attirer — comme plus tard à Clichy et à Gennevilliers — le public de banlieue sur lequel il comptait. Il lui fut tenu rigueur cependant d'avoir provoqué l'émigration du public habituel des « générales » parisiennes et un conseiller de la République, en termes fort inopportuns, exigea du secrétariat des Beaux-Arts un abattement symbolique des crédits accordés à Vilar. Celui-ci a répondu en une lettre ouverte qu'il signe : *Jean Vilar, élève de Charles Dullin*, rappelant sans doute par là qu'il ne serait pas le premier homme de théâtre victime des pouvoirs officiels.

Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'instant, Jean Vilar a le vent avec lui. En attendant la réouverture du Palais de Chaillot, on lui a offert le plus beau théâtre de Paris, le Théâtre des Champs-

(1) Éd. Albin Michel.

Élysées et c'est là qu'il a créé, après Avignon, *le Prince de Hombourg*.

On n'a pas assez souligné, à mon sens, l'importance de cette création. Les journaux qui ouvrent si largement leurs colonnes aux moindres humeurs de nos pontifes du théâtre — sous prétexte qu'ils n'ont pas été bien compris ou que leur centième pièce n'a pas eu le succès des quatre-vingt-dix-neuf autres —, n'ont pas salué comme il se devait la première représentation en France d'un des plus grands dramaturges allemands. Mais on ne saurait s'attendre à moins de critiques qui, après *Comme il vous plaira*, osaient écrire sans honte : *la pièce est de Shakespeare? Et après?*, et qui n'ont pas de raison de mieux apprécier Kleist qui leur est totalement inconnu.

Car avant Vilar, avant Gérard Philipe, il y avait à parler de Kleist. Nous sommes à une époque qui confond volontiers le génie avec le destin singulier d'un poète. Les excès de ces sortes de mythologies nous ont valu récemment une thèse sur le *Mythe de Rimbaud*, mais je ne crois pas que ce soit dans l'intention d'Étiemble de nier que la signification de certaines œuvres s'enrichisse de la vie de leurs auteurs. Sans parler du contenu de ces œuvres, autrement dynamiques que celles dont l'auteur est absent, il est certain que l'on ne peut les entendre sans leur superposer la vie qui les a dictées. Je sais bien que cette attitude s'appelle romantique et j'en vois facilement les excès ridicules — pas plus ridicules que les excès du classicisme. Mais cette liberté et ces imperfections du romantisme ont permis à la poésie, au théâtre, au roman et même à la philosophie de ne plus obéir aux règles abstraites d'un langage séparé de la vie. Mais si un écrivain n'est grand que s'il respecte les lois du langage, l'exemple des grands romantiques allemands — de Hölderlin à Nietzsche — qui, au cœur de leur tragique destin de fous, de suicidés et d'incompris, ont conservé la nostalgie d'un ordre solaire (l'amour de la Grèce rieuse et sanglante à la fois), me paraît hautement significatif.

Kleist serait le héros même du romantisme, si son destin n'avait recoupé celui de plusieurs autres. Mais avant que l'on puisse traduire ces révoltes et ces désespoirs individuels en termes de sociologie, il est juste de saluer en lui le plus grand dramaturge du romantisme — ne serait-ce Gœthe. Mais la figure de Gœthe sort singulièrement diminuée, justement, de son attitude envers Kleist, dont il ne se contenta pas de noter « l'esprit malsain », mais dont il réussit à faire interdire la représentation de *Kätchen von Heilbronn* qui devait être donnée à Vienne, lors du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Dans quelle mesure cette incompréhension, ne précipita pas le suicide de Kleist? Ce serait, certes, amoindrir cette mort partagée, de préférence à tout autre acte d'amour, avec Henriette Vogel qui, elle, lui donna sa vie aussi facilement « qu'un bouquet de violettes ». Les circonstances qui entourent cette mort, les lettres écrites à ce moment-là et jusqu'à la noble attitude du mari d'Henriette Vogel venu pour ensevelir dans la même tombe les deux amants de la mort, constituent les données parfaites de la plus extraordinaire des tragédies.

L'heure de la mort n'a pas encore sonné avec *le Prince de Hombourg*, qui pourtant a une ressemblance fraternelle avec son créateur. S'il faut avoir présent à la mémoire le destin de Kleist en allant écouter la pièce, il faut également se rappeler les nécessités historiques du drame conçu au moment où le romantisme allemand n'écrit pas seulement la grande geste des suicidés, mais où il crée la philosophie de l'histoire et, peu après la Révolution française, sa propre histoire qui bientôt remontera jusqu'aux *Niebelungen*.

On sait que *le Prince de Hombourg* est né d'une anecdote tirée des *Mémoires* de Frédéric-le-Grand, petit-fils de ce Grand Électeur de Brandebourg qui, par la victoire de Ferbehlin remportée sur les Suédois, assura la grandeur de l'État prussien. Cette victoire ayant été remportée par le jeune prince de Hombourg, malgré l'ordre qu'il avait reçu de ne pas bouger pendant la bataille, celui-ci fut condamné à mort par son oncle, et finalement gracié. Données essentiellement cornéliennes, dans la grande tradition de la tragédie héroïque inspirée de Plutarque.

Et avec Corneille, Kleist retrouve Shakespeare. Il a lui-même été un héros, à seize ans. Et s'il a rapidement démissionné de l'armée, nous savons qu'il essaya plusieurs fois, au cours de sa brève existence, de retrouver son grade et qu'il chercha même à s'engager, à Boulogne, dans les troupes de Napoléon. Soupçonné d'espionnage, emprisonné, c'est sans doute à ce moment-là qu'il commença d'écrire *le Prince de Hombourg*. Quand, plus tard, il lui fut offert de réintégrer l'armée, avec de considérables avantages, prétextant le prix trop élevé de son équipement, il y renonça et se suicida peu après. Ce n'est donc pas un goût absolu de l'héroïsme et encore moins une admiration sans borne pour la monarchie prussienne qui le poussa à écrire sa tragédie. Je croirais plutôt à une compréhension esthétique très approfondie de la tragédie moderne, telle qu'elle pouvait se concevoir en rupture avec le clacissisme français dont Kleist était nourri. Sa compréhension toute moderne — hégélienne dirait-on — de l'histoire ne le fait pas renoncer à ses droits de poète. C'est ainsi qu'il ennoblit, qu'il idéalise le personnage du Grand Électeur — et je ne dis pas cela à cause de l'interprétation qu'en donne Jean Vilar — dont l'histoire nous a laissé un portrait infiniment brutal. Dans la pièce, Frédéric-Guillaume parle avec une intelligence et une noblesse toute shakespeariennes du devoir des rois. Ainsi sa loi féroce et impitoyable s'oppose-t-elle mieux à l'héroïsme juvénile et désordonnée du *Prince de Hombourg*.

Hombourg appartient tout à fait au romantisme. Kleist l'a imaginé somnambule, et la première scène nous le montre tenant en rêve la couronne de sa future victoire. Admirable scène dans laquelle interviennent les principaux personnages de la tragédie : le Grand Électeur, sa nièce dont le prince est épris, qui favorisent son rêve.

De ce rêve, le prince, inattentif au Conseil de guerre, ne se réveillera que sur le champ de bataille. Ce sera alors pour désobéir. Entouré de vieux soldats qui s'efforcent de tempérer son enthou-

siasme, il lance son régiment contre les Suédois, persuadé que son rêve n'a fait que le prévenir de cet instant.

La victoire remportée, le Grand Électeur condamne à mort celui qui a désobéi à ses ordres. Le prince de Hombourg entre alors, portant haut les drapeaux ennemis. Il se vante de sa victoire. Frédéric-Guillaume lui signifie alors sa condamnation.

Pendant que l'on célèbre la victoire dans tout le pays, le prince attend dans sa prison sa grâce ou son exécution. Lorsqu'il voit que rien ne peut fléchir son oncle, il se décide à implorer la Grande Électrice. Mais entre l'instant où il quitte sa prison et où il parvient au château, il passe par le cimetière où l'on est en train de creuser sa tombe. C'est alors que se situe la scène la plus extraordinaire de la tragédie, celle-là même qui fit interdire la représentation du *Prince de Hombourg*.

Le prince a oublié son héroïsme. Il ne voit plus que sa mort. Il n'est plus qu'un enfant qui se jette aux pieds de la Grande Électrice, renie la jeune fille qu'il aime, est prêt à toutes les lâchetés pourvu qu'on lui conserve le seul bien entre tous : la vie. Plus tard il se ressaisira. Et lorsque sa fiancée lui apportera la grâce que lui accorde l'Électeur à condition qu'il reconnaisse l'injustice de la sentence, il la refuse, ayant enfin compris la beauté de sa mort.

Les yeux bandés, une rose à la main, il attend le peloton d'exécution. Mais voilà que se répète la scène du début : le Grand Électeur le couronne, tandis que le prince s'évanouit au bruit des salves que l'on tire en son honneur.

Comment saurons-nous jamais s'il n'a pas été exécuté à ce moment-là? La pièce n'est-elle pas tout entière le rêve d'un condamné à mort?

Dans sa représentation du Théâtre des Champs-Élysées, Jean Vilar a penché en faveur du rêve. Alors qu'il avait laissé, à Avignon, Gérard Philipe se déchaîner, tantôt semblable à un jeune loup, tantôt ombre évanescente dans un rayon de lune et tantôt enfant secoué des sanglots de la peur, il a voulu ici que la mise en scène se fît plus lente, plus solennelle. Nous y avons à la fois gagné et perdu.

Est-ce la fatigue consécutive à l'effort qu'ont fourni Jean Vilar et sa troupe au cours de l'hiver? Aussi bien la représentation du *Cid* que du *Prince de Hombourg* ont perdu, aux Champs-Élysées, de cet éclat qui avait mis en délire les spectateurs de Suresnes et d'Avignon.

Le public avait changé lui aussi. C'est ainsi que, lors des premières représentations du *Prince de Hombourg*, des personnages « officiels » mécontents de leur place, ou bien mécontents de trouver les portes fermées après le commencement (précaution justifiée lorsqu'il s'agit de la fameuse scène de somnambulisme toute de silence et de tension), manifestaient en hurlant dans les couloirs exhibant leurs grades et leur position. On veut espérer qu'il ne s'agissait que de goujats et l'on ne peut croire encore à une campagne concertée contre les magnifiques réalisations de Vilar.

Magnifique est le mot. Jean Vilar a encore développé son sens de

la noblesse théâtrale. On se souviendra toujours, dans *le Prince*, de l'enterrement (celui d'un officier qui s'est sacrifié pour sauver le Grand Électeur) : le cercueil recouvert de drapeaux précédés de « tambours » vêtus de noir comme des personnages de Goya. On se souviendra de la scène de la bataille que des haut-parleurs placés au fond de la salle situent dans son véritable éloignement.

A chaque scène, les personnages s'avancent du fond de la scène par un praticable qui s'enfonce dans la nuit, précédés de flambeaux, tels les personnages de la grande peinture du clair-obscur — de Caravage à Rembrandt. Jamais on n'avait vu cela au théâtre. A peine le trouve-t-on exprimé chez Gordon Craig qui verrait ici ses rêves enfin réalisés.

La science des éclairages de Vilar, sa nouvelle conception de la scène (1) ne peuvent se comparer en qualité qu'avec les costumes de Léon Gischia qui a mené, depuis ses premiers costumes de *Meurtre dans la cathédrale* et d'Avignon, son talent jusqu'à la perfection. Avec lui, nous voici loin des à-peu-près laborieux de nos habituels décorateurs qui copient à tort et à travers les costumes des toiles de maîtres, avec la pensée naïve qu'ils garderont, sur la scène, leur étrangeté.

Inutile de rappeler encore une fois le talent de Gérard Philipe, tout de grâce et d'enchantement. Dans *le Prince*, Jeanne Moreau — qui a quitté la Comédie-Française pour suivre Jean Vilar — se montre grande tragédienne. Mais il faut qu'elle surveille son maquillage dont le style n'est pas celui de la troupe de Jean Vilar.

GUY DUMUR.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE

La dernière comédie de Marcel Aymé met en scène des magistrats. On a cru qu'elle mettait en cause la magistrature ; les ennemis de la magistrature, qui ont peut-être de bonnes raisons pour ne pas l'aimer, s'en sont réjouis ; les amis de la magistrature, les magistrats d'abord, ensuite les amis de l'ordre en général, s'en sont alarmés. Cela indique que nous avons tous les nerfs à fleur de peau, et c'est un point de notre caractère qui intéressera plus tard les historiens chargés de comprendre et d'expliquer notre temps, mais nous sommes fort loin de *la Tête des Autres*. Anouilh, autrefois, a écrit un très joli article pour expliquer qu'au théâtre le public jouait son rôle, avait son mot à dire et qu'il lui arrivait de le dire bien ou mal. Il est vraisemblable que le public de l'Atelier est échauffé par des passions partisanes.

Imaginez la même comédie en Angleterre, elle choquerait sans

(1) Qu'il se méfie cependant. En faisant jouer ses acteurs sur le proscénium, il oublie que les voix ne portent plus de la même façon. Aux Champs-Élysées, elles étaient un peu étouffées.

doute le respectable public anglican par la verdeur de son langage, mais la magistrature anglaise ne se sentirait pas atteinte, et elle aurait garde de protester, parce que le public anglais participerait à ce spectacle, sans préjugés ni passion.

Aujourd'hui *Tartuffe* n'est plus qu'une excellente comédie, on ne saurait plus croire qu'elle met du trouble dans les esprits, car elle ne désigne plus des hommes qui occupent le haut du pavé. De même tout ce qui dans l'ancienne littérature française représentait des charges violentes contre l'aristocratie a perdu de son venin pour la seule raison que depuis longtemps le malade est mort. C'est à peine si l'on peut comprendre que les historiens fassent tant de place à Beaumarchais parmi les signes précurseurs de l'orage révolutionnaire, et pourtant il faut les croire sans doute. Aujourd'hui, les derniers Noailles, les derniers La Rochefoucauld peuvent applaudir sans arrière-pensée au *Mariage de Figaro;* dans quelques années les neveux de nos magistrats, magistrats eux-mêmes, ne se demanderont même plus pourquoi leurs oncles ont été contraints de faire à *la Tête des Autres* un accueil aussi froid. Ils riront, enfin confondus avec ce qu'on appelle le gros public peut-être parce qu'il a l'estomac solide.

Les auteurs dramatiques sont dans une situation embarrassante. On souhaite qu'ils prennent leurs sujets le plus près possible de nous, qu'ils les traitent *à chaud*. Dès qu'ils prennent du recul, dès qu'ils s'installent dans l'Antiquité ou la Renaissance, on leur reproche leur prudence. On leur lance à la figure Aristophane et Molière qui eux n'attendaient pas que l'actualité fût refroidie, qu'Euripide fût mort, que Socrate eût bu la ciguë, qu'Alcibiade eût pris sa place dans les musées grévins, que les petits marquis eussent tendu leur cou à l'échafaud. Oui, mais dès qu'ils écrivent trop vite, dès qu'ils se brûlent à l'actualité, on les prie de n'en rien faire, on les renvoie à leurs chères études.

Les romanciers sont plus libres. Mais c'est que le roman fait moins de bruit. Le public d'un roman est dispersé. Il ne lit pas *ensemble* comme *ensemble* écoute le public au théâtre. *Travelingue* était une charge cruelle contre la bourgeoisie de Front Populaire, mais ces dames n'avaient pas le moyen de siffler. Elles pouvaient seulement ne pas acheter le livre, ou le déchirer. *Le Chemin des Écoliers* est sûrement ce qu'on a écrit de plus impitoyable sur la France occupée et si ce roman avait été porté à la scène (ce qui est inconcevable, il faudrait le Châtelet, une énorme figuration, d'innombrables décors), l'Association des Parents d'élèves n'aurait su faire autrement que de protester. Elle en est réduite à espérer que les fils de ses adhérents ne se passent pas le livre, sous le manteau, dès la quatrième. Personne n'a osé décrire la Libération avec la tranquille audace que montre notre auteur dans *Uranus :* s'il avait montré cette audace sur un théâtre, on se serait battu dans la salle. Les critiques, que l'insolence de *la Tête des Autres* a paru surprendre, s'ils avaient eu le temps de relire ces romans dans les jours qui précédèrent la représentation, auraient été moins surpris. Ils se seraient attendu à pire. Ils auraient pensé comme moi que Marcel Aymé ne pouvait pas faire moins. Ils

auraient admiré le soin avec lequel il a évité toute ressemblance fâcheuse avec des personnes vivantes.

Thierry Maulnier dit qu'il connaît des « histoires vraies » qui ressemblent à celles de *la Tête des Autres*. C'est possible. Je n'en sais rien. C'est la faute de ces histoires *vraies* et *incroyables*, ce n'est pas la faute de Marcel Aymé, car il n'était pas possible d'apporter plus de précautions pour nous introduire dans un univers de bouffonnerie et de théâtre. Au reste, Marcel Aymé n'a jamais passé pour un écrivain réaliste, travaillant sur fiche. Il invente et si le théâtre lui convient si bien, s'il s'y meut avec une telle aisance, c'est parce qu'il y a longtemps qu'il ne croit pas à l'opacité des murs. Il invente contre vents et marées : je veux dire contre toute vraisemblance. Il n'aurait garde de venir chasser dans le parc de M. Bernstein. Quand M. Bernstein écrira un drame sur la justice, il faudra le croire sur parole.

C'est contre toute vraisemblance que le procureur Maillard ait pour maîtresse la femme du procureur Bertolier ; contre toute vraisemblance que la même Mme Bertolier, le soir du crime, ait couché sans connaître son nom et sans livrer le sien avec l'assassin présumé ; contre toute vraisemblance que les deux procureurs puissent hésiter à réparer une erreur judiciaire dont la preuve touche de si près à leur vie privée ; invraisemblable est l'entêtement qu'apporte le condamné à mort par erreur, non à sauver sa propre tête, mais par surcroît celle d'un autre « accusé-innocent », on ne voit pas couramment pareil désintéressement ; invraisemblable, la légèreté avec laquelle deux hommes de main, spécialistes dans les opérations de basse police, laissent échapper leur victime, nous sommes habitués de la part de ces sortes de gens à plus de conscience professionnelle ; invraisemblables, les mots gros comme le bras qui sont le plus clair du vocabulaire des femmes dans cette comédie, nous savons bien que les femmes, en fait de gros mots, retardent de quelques siècles ; invraisemblance, l'outrecuidance, la franchise avec laquelle un chiffonnier nous assure être le monarque caché du pays où la pièce est censée se dérouler, nous n'avons jamais entendu parler de chiffonniers aussi puissants. Marcel Aymé a fait bonnes mesures d'invraisemblances, on ne le chicanera pas là-dessus.

Pourquoi donc Me Floriot, au fond de la classe, lève-t-il la main? Personne ne l'interrogeait. J'ai envie de parler de cette comédie inventée par Hamlet et qui déplut tant à la reine qu'elle s'en trouva mal. Mais cela nous entraînerait trop loin du théâtre...

Ce qui nous y ramène, c'est la parenté de style de *la Tête des Autres* et de *la Valse des Toréadors*. Voilà deux pièces jumelles, de même sang, de même ton, qui relèvent de la même optique dramatique, aussi libres, aussi rigoureuses, aussi graves derrière leur rire. Un bâillon a craqué : la comédie reprend son souffle, s'étire, éprouve sa force et ses muscles, s'exerce comme à plaisir, et pour le nôtre.

MICHEL BRASPART.

VICTOR HUGO, AN LII

Il semble de moins en moins certain que Victor Hugo se tirera à bon compte du redoutable examen que lui font passer ces célébrations du cent cinquantenaire de sa naissance. Léon-Paul Fargue qui voyait en lui un « poète d'avenir », ne pensait pas à un avenir aussi rapproché. Moins de précipitation dans la louange aurait peut-être encore permis aux générations de l'an 2002, de découvrir cet étonnant prodigue qui couvrit un siècle de son ombre et déborde encore, parfois, de nos mémoires fatiguées. Le purgatoire infligé d'ordinaire aux écrivains après leur mort, n'a que fort peu joué pour Hugo. Ses plus mauvais vers sont au programme des lycées et collèges. Et pourtant il ne sera un grand poète que le jour où les écoliers cesseront d'ânonner *le Petit Roi de Galice*. Effacé ce détestable souvenir, on découvrira un autre poète qui ne manque ni de grâce, ni de charme, ni d'ironie, ni de pudeur. De même pour son théâtre. Le louable souci qu'ont eu deux salles bien différentes de redonner vie à *Hernani* et *Mangeront-ils?* illustre perfidement l'équivoque dans laquelle baigne l'œuvre de ce Père Éternel de la poésie.

Tandis que sur la rive droite la Comédie-Française reprend dans un grand luxe de décors (fort beaux d'ailleurs et dus à Mariano Andreu) un *Hernani* qui est une dangereuse épreuve pour le public, sur la rive gauche le Théâtre de la Gaieté Montparnasse monte *Mangeront-ils?* dans les délicieux décors de papier de Thanos Tsingos. Une trentaine d'années sépare les deux œuvres. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, c'est le jeune homme qui a écrit une pièce de vieillard, et le vieillard qui a écrit une pièce de jeune homme. *Mangeront-ils?* ressortit à la comédie-bouffe et s'apparente (un peu trop peut-être) au plus burlesque Shakespeare. Impossible de ne pas songer à *Comme il vous plaira*, au *Conte d'Hiver*, à *Peines d'Amours perdues*. Oublié, introuvable en librairie, pratiquement jamais joué, le *Théâtre en liberté* n'est sans doute pas le chef-d'œuvre de Hugo, mais c'est paradoxalement là qu'il a déployé le plus astucieux génie, la verve la plus cocasse, l'esprit le plus généreux. Le monologue d'Aïrolo est l'exemple frappant de la prodigalité insensée d'un poète en liberté qui se pastiche lui-même, cligne de l'œil vers le public, jette en vrac par-dessus la rampe la sagesse des nations, l'humour le plus débridé, et la tendresse gentiment désabusée de son cœur. Il faut aller voir *Mangeront-ils?* qui ne souffre que d'un défaut d'interprétation. Les vers d'Hugo méritent tout de même d'être dits : trois acteurs s'y emploient avec brio : Christine Tsingos, Jacques Mauclair et Michel Piccoli. Deux autres, Claude Castaing et André Pradel, les massacrent. C'est dommage.

Hernani est un moment bien plus redoutable. Une partie du public y vient rire. C'est miracle qu'il n'éclate pas plus souvent. « Vous êtes mon lion superbe et généreux... » « Charlemagne,

pardon ! ces voûtes solitaires... » soulèvent une houle dangereuse dont on craint toujours qu'elle ne déferle sur la scène et ne secoue à leur tour les acteurs. Louise Conte et Roland Alexandre réussissent ce miracle de donner la vie et le souffle à ces fantoches époumonés de Doña Sol et Charles-Quint. Il n'est pas jusqu'à Yonnel qui ne parvienne à être dans la note. Un geste de plus, une intonation de trop et l'on sombrerait dans la parodie que nous donnera peut-être un jour la compagnie Grenier-Hussenot. Pour nous en persuader, il suffit de voir entrer en scène, déclamer, battre des bras, hurler, râler, mugir et bramer, cet invraisemblable jeune premier qui a nom André Falcon. En très peu d'années, ce nouveau sociétaire nous a gâché systématiquement *les Espagnols en Danemark*, *le Cid*, *Cinna* et maintenant *Phèdre* où il patauge en Hippolyte. Pour *Hernani* ce n'est pas grave. Les années se sont chargées d'achever le massacre. Ni la très sûre mise en scène d'Henri Rollan, ni les décors, ni la musique d'Henri Dutilleux n'empêcheront qu'il n'y a pas un seul beau vers dans *Hernani*, qu'on y souffre de la cheville et de la rime (seigneur Duc de Mendoce !), de la grandiloquence et de l'ennui. Non, le Hugo que nous aimons ce n'est pas ce jeune homme guindé dans son gilet rouge, ce Titan des lettres qui s'écoute tonner et prête une oreille complaisante à ses songes creux. Non, Hugo c'est ce vieillard tendre et charmeur, alerte et mutin :

Sachez qu'hier de ma lucarne
J'ai vu, j'ai couvert de clins d'yeux
Une fille qui, dans la Marne,
Lavait des torchons radieux.

Hugo ce fils naturel de Shakespeare, ce père putatif des surréalistes.

MICHEL DÉON.

LE CINÉMA

LE CINÉMA FRANÇAIS ATTEND SES COPEAU ET SES VILAR

Nous entendons les éditeurs se plaindre, parfois, de la crise de l'édition, nous n'entendons jamais le public. Le public peut se plaindre que les romans soient mauvais, il ne peut pas se plaindre qu'il ne s'en vende pas assez. Il en va de même pour le cinéma : le public peut protester contre la médiocrité des films, la crise du cinéma, il s'en moque.

C'est que par *cinéma* on entend (au moins) deux choses fort différentes : deux réalités aussi différentes l'une de l'autre, aussi éloignées de coïncider que, par exemple, la littérature et l'édition. Lorsqu'on parle de la crise de l'édition, personne n'en conclut que Jean Giono est à court de sujets, que Montherlant a brusquement

cessé d'avoir du talent, et si quelque critique, aimant la redondance, et enclin à la misanthropie, s'aventure à parler de la *crise de la littérature*, il ne se trouve personne pour croire qu'il s'agisse de la mévente des livres. Au moins ne confond-on pas les écrivains et les libraires. On sait que la librairie peut gagner beaucoup d'argent sans être dans l'obligation de faire appel à Retz ou à Balzac ; et que notre époque pourrait n'occuper qu'une place ridicule dans l'histoire de la littérature française sans que les libraires d'aujourd'hui aient à souffrir ou même à connaître de cet état.

Lorsqu'on parle de la *crise du cinéma*, il faut savoir que si cette crise atteint tous ceux qui vivent du cinéma et pour lui, du réalisateur à l'habilleuse, en passant par le chef-opérateur et la script, elle est d'abord l'affaire des producteurs. Le marché français est trop étroit, en outre il est mal protégé contre la concurrence étrangère ; l'exportation est incertaine ; les impôts, les taxes de toutes sortes écrasent la profession ; les prix de revient sont trop élevés..., etc... S'ils ne vendaient pas du Delannoy, ou du Prévert, mais des machines à coudre, les producteurs pourraient tenir un langage identique, leurs doléances seraient les mêmes. Le drame est que depuis sept ans l'intérêt des producteurs aurait toujours voulu qu'ils produisent un film *trois mois plus tôt :* trois mois avant que la pellicule, les laboratoires, le contre-plaqué et le staff des décors, l'électricité des groupes n'augmentent de dix ou de quinze pour cent. Ce retard, ce minuscule et fatal retard de trois mois, représente exactement la marge de sécurité, ou le bénéfice que les producteurs sont en droit de revendiquer. Depuis sept ans, ils courent après trois mois. A cette course, leurs crédits se sont usés, et aussi quand ils en avaient, leur courage. C'est la raison, à la fois très matérielle et psychologique (car une sorte de panique s'en est mêlée) du lock-out de l'hiver, de la demi-paralysie où nous voyons maintenant le cinéma. Mais cette course, épuisante et stupide, le cinéma ne la fait pas seul. Il y a un grand nombre de concurrents, depuis le gouvernement, il me semble, jusqu'au marchand de charbon. C'est pourquoi Jeanson a pu dire à la commission d'enquête gouvernementale chargée du cinéma : « je veux une commission d'enquête sur la commission d'enquête, mêlez-vous de ce qui vous regarde, faites vos économies, nettoyez vos écuries, sauvez, si vous en êtes capable, ce qu'il reste du franc, le dernier quartier, cessez de jouer au médecin de Molière à côté d'un malade que votre sinistre présence n'encourage pas à vivre, il n'y a pas de crise du cinéma, il y a une crise du franc, il y a une crise de la France, dont vous portez la responsabilité. » Ce n'est pas exactement la comédie du *Malade imaginaire*, mais celle du *médecin malade*, que jouent l'État et le cinéma français.

Très grave, parce qu'elle atteint un innombrable petit peuple qui ne vit que de travaux et de contrats saisonniers, la crise du cinéma ne revêt plus d'importance que celle de la S. N. C. F. ou de l'industrie des cycles que parce que la publicité s'en mêle. On peut chercher loin un ingénieur aussi célèbre que Jean Marais, une secrétaire à la Direction aussi charmante que Danièle Darrieux. Même s'ils sont beaucoup moins connus du public qu'ils le désirent

et le croient, grâce aux feuilles spécialisées, les metteurs en scène commencent à se faire un nom. De fil en aiguille, et grâce à l'intercession des vedettes, on en vient à penser que la crise du cinéma compromet les chances de « l'intelligence française », de la « qualité française » (éternels bateaux des conférenciers français en déplacement au-delà des frontières). Il s'en faut de très peu que Stendhal et Victor Hugo soient dans le coup.

En réalité, il y a trois ordres de problèmes distincts. Le premier, politique et économique, concerne toute la France, regarde toute la France, et notre État, ou son ombre. Le second doit mettre en cause l'organisation de la profession et tendre à sa réforme : on sait, en particulier (mais qui ose l'écrire ne tarde pas à recevoir des lettres anonymes de chantage et de menace) qu'une très large fraction des recettes est distraite des profits du cinéma par des directeurs de salle qui ne délivrent pas de billets à certains de leurs spectateurs en échange du prix de leur place. On sait aussi que trop de producteurs essayent de monter des échafaudages financiers, sans posséder ni risquer de leur poche un sou vaillant. L'éditeur paye, même s'il obtient des délais de son imprimeur. Le producteur a pris l'habitude de ne pas payer, de payer les uns avec le travail des autres. Ces abus, et quelques autres, aussi graves, doivent cesser. Peut être faut-il songer à donner moins d'argent aux vedettes et aux réalisateurs : un architecte, combien reçoit-il pour la construction d'un immeuble de six étages? Enfin, en tenant compte du fait que le cinéma français est un commerce de prestige, et qu'après tout, pour employer un langage qui me déplaît, Jean Marais représente effectivement mieux la France que telle escouade de l'école d'administration, il faut que le cinéma demande à l'État des aides, des facilités, des appuis, des crédits. Il ne faut pas qu'il ait à regretter Louis XIV, ou les protecteurs puissants, quoique tyranniques, qu'il a trouvés dans d'autres pays. Il ne faut pas qu'on lui fasse payer trop cher la liberté ou l'anarchie. Il faut que l'État protège son marché national, et que, par une suite d'accords, il lui ouvre des marchés étrangers.

Le troisième ordre de problèmes lui appartient seul en propre. Là, nous n'avons plus à solliciter le secours d'inspecteurs des Finances ou de techniciens de l'organisation professionnelle. Là, nous sommes entre nous : le problème est de faire venir le public, de l'amuser, d'éveiller sa curiosité. On parlait il y a quelques années d'une crise du théâtre. Il est vrai qu'étranglé par l'impôt le théâtre est condamné au succès, une demi-salle, c'est la mort. Mais que voyez-vous? Dès que le théâtre donne au public des raisons de l'aimer, le public s'empresse de les saisir. Le public court aux spectacles de Vilar ; le public court à Marcel Aymé. La critique s'est cassé les dents sur *la Valse des toréadors*. Aux scénaristes et aux réalisateurs, il appartient de comprendre qu'il y a un cinéma commercial qui ne se vend plus. A eux de trouver autre chose, de tourner le public, de le surprendre, de savoir ce que le public n'attend pas. Cette fameuse et détestable crise, à côté des tristesses qu'elle comporte, elle pourrait avoir d'heureuses conséquences si, ayant tué le producteur marron, elle tuait du

même coup le cinéma « bourgeois ». (Ce mot est bien décrié, mais il est commode. Quand on parle du théâtre « bourgeois », on s'entend immédiatement. Il y a un cinéma « Champs-Élysées » qui est le petit frère du théâtre « bourgeois » du début du siècle. Le théâtre, qui s'est dégagé de cette influence néfaste, a pris sur le cinéma une avance considérable).

Je pense aux sujets, au style, aux moyens d'expression. Si l'on enfermait les réalisateurs dans des devis étroits, on les contraindrait à avoir de l'imagination. — L'argent les gâte — le plus terrible exemple de ces derniers mois est la forêt de Carné. S'il n'avait pas eu le droit de se payer cette immense forêt en carton-pâte, éclairée pendant des journées entières, par des groupes capables d'alimenter une usine, il y a tout à parier qu'il aurait, par force, trouvé le moyen de nous faire croire à la patrie des hommes sans mémoire. Si un producteur munificent, par impossible, lui commandait aujourd'hui un procès de Jeanne d'Arc, quels décors il reconstituerait, quelles armées il mobiliserait ! mais voyez la *Jeanne d'Arc* de Dreyer, cette vieille *Jeanne d'Arc* qui date de 1928, et qui se tait : un visage, des gros plans, des amorces de décor, rien. Tout se passe comme si l'efficacité dramatique était en raison inverse des moyens employés, et je songeais à la même chose devant l'étrange écran noir et nu d'où Vilar arrache les personnages du *Prince de Hombourg*. Je songeai que le cinéma français attendait ses Copeau et ses Vilar.

En même temps, avec la réduction du côté matériel d'un film, se trouverait réduit le handicap que la nécessité de réunir un public trop vaste impose au cinéma. La dignité de cet art reste d'être destiné au public, au peuple, et il ne faut pas espérer voir se développer un cinéma d'édition rare, réservé aux *happy few*. Mais on pourrait imaginer que le cinéma se passe des billets de banque des imbéciles, exactement comme les spectacles de Vilar n'ont rien à demander au public du Palais-Royal. On pourrait imaginer que le cinéma n'ait pas à mendier les suffrages les plus bas.

Nous sommes très loin de ce qui peut être décidé par une commission gouvernementale. Le talent ni l'imagination ne se décrètent. Est-ce chimérique, cet avenir? Ce le serait, si des solutions faciles s'offraient, si l'argent pouvait couler à flots dans les caisses vides. Mais la force des choses obligera le cinéma à inventer des solutions difficiles.

M. B.

LA MUSIQUE

NOUVEAUTÉS A L'OPÉRA

Notre première scène lyrique ne nous offre pas, depuis dix ans, tant de pâtures nouvelles que le spectacle de ballets présenté récemment ne doive retenir l'attention, tant en dépit qu'en raison

de ses erreurs et de ses faiblesses. Et quoi qu'il en soit, on y a fait des efforts, pris des initiatives qui méritent discussion.

D'abord, on sortait un peu de la routine traditionnelle : reprise d'un ballet qui paraît bien rarement à l'affiche — *les Deux Pigeons* — reprise que d'aucuns ont trouvée inopportune, ce qui n'est pas mon avis ; ensuite, deux créations, *les Caprices de Cupidon* et *Fourberies*.

Il paraît que c'est là un programme indéfendable. Beaucoup de critiques chorégraphiques de mes amis ont haussé les épaules et poussé des cris de pudeur offensée : « Pensez donc ! Dans une même soirée, trois ballets de *caractère!* » Horrible détail !...

Personnellement, c'est un argument qui ne me touche qu'à moitié. Mais chaque corporation a ses manies, ses tics, et, à cet égard, le critique musical me paraît être le dernier à prétendre jeter la pierre à ses confrères de la danse.

Pour en venir au fait, le spectacle commençait par la reprise des *Deux Pigeons* de Messager. Je n'ai jamais pensé que la musique d'André Messager pouvait vieillir. Ma conviction sort encore fortifiée de la fâcheuse épreuve que l'on vient de faire subir à cette ravissante partition, et à nous-mêmes par-dessus le marché. Comment voulez-vous faire croire que cette musique est ravissante à des gens qui ne la connaissent pas, ou à des générations récemment venues à l'art du ballet, quand on la leur présente en un spectacle indigne d'un patronage?

Je sais bien que l'argument hautement moral tiré de la fable par les illustres librettistes Regnier et Merante est un chef-d'œuvre de niaiserie. Mais n'eût-on pu le traiter aujourd'hui, à l'époque de Walt Disney, avec une malice, une ironie, une liberté à la fois respectueuse et impertinente qui eût certainement plu à Messager? Et puis comment peut-on affubler d'aussi excellents artistes d'oripeaux aussi prétentieusement et faussement exotiques que ceux du bal des *Quat'zarts*, et les faire évoluer dans des décors auprès de quoi le Musée Grévin est d'une beauté sublime. On me dit que décors et costumes sont nouveaux : je ne suis pas encore arrivé à le croire. Enfin le fait est là. Triste spectacle. Il y a un nom pour cela. On le trouve même dans le petit dictionnaire Larousse : *chienlit*, qui veut dire masque de carnaval, mascarade, déguisement. Ainsi déguisée, l'exquise musique de Messager — cette espèce de Mozart en tout petit — a trompé bien des gens. « C'est bien coco ! » entendait-on dire à l'entracte. Et c'est bien dommage !

Le second ballet était charmant : *les Caprices de Cupidon*, musique d'un certain Jens Lolle qui fut, paraît-il, un élève de Mozart. En ces temps où les *Messes pour le sacre des roys de France* composées la semaine dernière poussent comme champignons après l'averse, j'éprouvais quelque méfiance à l'égard de ce compositeur inconnu des dictionnaires de musique. Renseignement pris auprès de M. Félix Raugel, il paraît bien qu'il s'agit en effet d'un authentique élève de Mozart, musicien danois dont le ballet est représenté depuis longtemps à l'Opéra de Copenhague. Sa musique est mignonne, fraîche, et parfaitement inoffensive. Je

ne suis d'ailleurs pas très sûr que, pour authentique qu'elle soit, une main du XX^e siècle n'ait pas un peu passé par là. L'histoire est, si l'on veut, moins inoffensive, et possède l'agrément d'une légère impertinence : des couples en costumes nationaux — Allemand, Quaker, Grec, Norvégien, Français, Danois, Nègres, ainsi qu'un couple de « Vieux » tout à fait international — se présentent successivement devant le temple de Cupidon pour être unis par l'Amour. Le petit dieu décide de s'amuser, fait bander les yeux de tout ce monde multicolore, et marie les candidats au hasard de son caprice. Une fois tombés les bandeaux, le Vieux s'aperçoit qu'on l'a uni à une Négresse frétillante, la Quakeresse à un Nègre fort galant, etc... Et tout le monde est très content.

La chorégraphie que M. Harald Lander a reconstituée, d'après les pas originaux, est sans prétention, mais charmante et pleine de mouvement. Mais le grand triomphateur du spectacle est le peintre Chapelain-Midy qui a imaginé des décors et des costumes comme on n'en voit pas souvent d'aussi étonnamment réussis, d'une fraîcheur, d'une fantaisie, d'une drôlerie et d'un goût incomparables. C'est lui qui donne à ce ballet, qui pourrait être au fond un peu fade, la saveur, l'accent irrésistible qui lui ont assuré auprès du public un succès direct et immédiat.

La seconde nouveauté, *Fourberies*, comédie chorégraphique en deux actes de Robert Manuel et Serge Lifar sur des musiques de Rossini arrangées par Tony Aubin, le tout d'après Molière, décors et costumes de Roland Oudot, ouf!... Hé bien, le ballet aussi est long! Il est beaucoup trop long, et comporte des répétitions, des redites. C'est dommage, car l'idée d'adapter ainsi *les Fourberies de Scapin* était amusante. On peut également y regretter un défaut d'ordre purement musical : c'est ce que M. Tony Aubin a fait des fragments empruntés à Rossini. C'est gros à ne pas croire. Quelqu'un disait extasié près de moi : « C'est du *cousu-main!* » Tu parles! Ça ne risque pas de lâcher! Mais de la légèreté, de la transparence, de la fine musculature rossinienne, plus de trace. Après l'expérience déjà fâcheuse, pour ne pas dire plus, de son arrangement de *la Belle Meunière*, c'est fort ennuyeux en ce qui concerne M. Tony Aubin que l'on se plaisait à considérer jusqu'à présent comme l'un des musiciens les plus sérieux de sa génération, l'un de ceux connaissant le mieux leur métier.

Le décor de Roland Oudot est très beau en lui-même, mais je lui trouve je ne sais quoi de romantique qui ne me paraît pas très exactement dans le style des *Fourberies*.

Quant à Serge Lifar, il a conçu une chorégraphie où l'on retrouve peut-être beaucoup de ses formules habituelles — mais qu'importe, si elles sont bonnes! — cette chorégraphie n'en est pas moins pleine de fantaisie, d'invention, de mouvement, de cocasserie. Et si Serge Lifar n'est plus — et n'a pas la prétention d'être — le danseur qu'il a été, quelle présence il a! Envers et contre tout et tous il reste un grand, un très grand.

CLAUDE ROSTAND.

« COMPRENDRE » LA MUSIQUE...

La musique est la pensée devenue sensible, d'intellectuelle qu'elle était.
Fabre d'Olivet.

Je lis, dans le remarquable petit essai de Jean Grenier sur *l'Esprit de la peinture contemporaine* (1), ceci qui va loin : « Le profane répète toujours à l'artiste qu'il croit détenteur de secrets : « Je ne comprend pas. » Picasso, qui parle peu de son art et déteste l'expliquer, répond : « Tout le monde veut comprendre la peinture. Pourquoi n'essaie-t-on pas de comprendre le chant des oiseaux? Pourquoi aime-t-on une nuit, une fleur, tout ce qui entoure l'homme, sans chercher à les comprendre? Tandis que pour la peinture, on veut comprendre... »

Il est vrai. Et ce n'est pas vrai seulement pour la peinture. Si un rapprochement est possible entre elle et la musique, c'est parce que l'attitude, à leur égard, du profane, est à peu près la même. Il veut « comprendre ». Ce qui est grave, c'est qu'il ne le veut pas par instinct, c'est qu'il n'éprouve pas spontanément ce désir ou ce besoin, non : c'est qu'on lui a *appris* à le vouloir, à l'éprouver. La « compréhension », facteur de l'émotion esthétique, est une invention d'instituteurs en délire. Je demande, avec Picasso, ce qu'il y a à « comprendre » au chant des oiseaux, à la beauté d'une nuit ou d'une fleur — et aussi bien à une fugue de Bach, à un andante de Mozart, à une peinture du Greco ou de Braque. Que si cette « compréhension » se ramène à reconnaître que la brouette de *l'Angélus* de Millet est ressemblante, et que les chants d'oiseaux de la *Pastorale* sont bien imités, je demande en quoi la chose est une source d'émotion et de plaisir, et je suis tenté de dire, après Pascal : « Quelle vanité que la peinture *(ou la musique)*, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! »

Cette vanité est si évidente, pour le profane lui-même, qu'il en vient aisément à considérer, non sans humilité, que la véritable « compréhension » d'un art implique, préalablement à l'approche de ses œuvres (et à leur admiration) la connaissance de certains « secrets » : langage, technique, etc. Que, pour porter sur une œuvre musicale un jugement valable, il est indispensable de connaître l'harmonie et le contrepoint (à tout le moins le solfège), et pour goûter un tableau, d'être en mesure de le rattacher à une école ou de savoir en quelle année Léonard peignit *la Joconde*. Je grossis à dessein, mais cette aberration est courante. Bref, les deux conditions *sine qua non* de la « compréhension » esthétique seraient : 1° la vérité *figurative* des œuvres (c'est-à-dire l'évocation par elles d'un sujet ou d'un sentiment évidents et familiers) ; 2° la connaissance, par leur spectateur ou leur audi-

(1) Éd. Vineta.

teur, des *moyens techniques* qui leur ont donné naissance. En poussant cette thèse à la limite, on aboutirait à ceci que : 1° la peinture photographique et la musique imitative sont les formes suprêmes de l'art ; 2° seuls le peintre et le musicien sont en mesure de porter sur la peinture et la musique un jugement fondé.

Pour nous en tenir à la musique (1), donnons tout de suite une preuve *ab absurdo* de l'inanité de ce point de vue : si j'en crois les spécialistes de la question, la musique et la danse hindoues diffèrent des nôtres dans leur essence en ceci qu'elles ne tendent pas à être une expression du *beau* esthétique, mais du *vrai* métaphysique. Nos thèmes mélodiques ou expressifs y sont remplacés par des formules, des figures, en nombre limité et de signification précise — les « râgs ». Bien entendu, à nous, Occidentaux, cette signification échappe, sauf exception. Or l'ignorance où nous en sommes ne nous empêche pas d'être sensibles à la beauté — à ce qui, pour nous, est la beauté — d'un art *que nous ne comprenons pas*, je veux dire : dont nous ne comprenons pas le langage. Et l'émotion esthétique qu'il nous fait cependant éprouver nous rend, par le fait, sensibles à ce qu'il signifie. C'est-à-dire encore que cette émotion, qu'on la veuille du cœur ou de l'esprit, nous est *par elle-même* un moyen de connaissance et de communion, comme si elle portait en elle sa propre signification. Eh bien, je tiens qu'il en va de même pour tout art, pour toute œuvre d'art. Et que, par exemple, l'émotion qu'éveillent en nous, profanes, une peinture du Gréco ou de Braque, un concerto de Vivaldi ou un andante de Mozart, nous fait connaître et communier avec une vérité spirituelle dont il importe peu que nous sachions comment, par quels *moyens*, le Gréco, Braque, Vivaldi ou Mozart l'ont exprimée.

★

Ces idées, ici sommairement exposées, ont été développées à loisir par l'un des plus intelligents connaisseurs de la musique qui soient, Boris de Schloezer, dans un livre remarquable, au titre plus modeste que son dessein : *Introduction à J.-S. Bach, Essai d'esthétique musicale* (2). J'y lis notamment : « L'œuvre

(1) Mais tout ce que je dis ici de la musique vaut aussi bien pour la peinture. Au cours d'une récente querelle autour de l'art sacré moderne, le P. Régamey citait en exemple un petit fait hautement significatif : dans un humble village jurassien, aux Bréseux, l'église fut ornée de vitraux « non figuratifs » de Manessier. D'abord surpris par cet art si éloigné des saint-sulpiceries traditionnelles, les villageois, renonçant bientôt, dans la belle simplicité de leur cœur, à le « comprendre », se laissèrent aller à l'aimer, si bien qu'eux-mêmes bannirent de leur église toute la « bondieuserie » qui l'encombrait (l'expression est du P. Régamey lui-même) — y compris l'inévitable, et inévitablement hideux monument aux morts de la guerre de 1914. Et le charron du village déclara à l'abbé Comment : « D'abord, on a regretté de ne pas voir des saints. Et puis on a compris. Une fois qu'on les a vus, on n'y fait plus attention, et ils sont toujours à peu près pareils. Mais nos vitraux changent tout le temps... » (Cité par le P. Régamey dans son petit livre *la Querelle de l'Art sacré*, éd. du Cerf.)

(2) Éd. Gallimard, Bibliothèque des Idées (1947).

musicale n'est pas le signe de quelque chose, mais se *signifie* elle-même ; ce qu'elle me dit, elle l'est... Si l'on considère généralement que les pièces dites « mélodieuses » sont plus aisées à comprendre, cela tient à ce que nous conservons en nous certains schèmes mélodiques et que nous nommons d'ordinaire « mélodie » uniquement les séries de sons conformes à ces schèmes » (notons en passant que les mêmes remarques pourraient, *mutatis mutandis*, s'appliquer à la peinture). Et ceci, qui coïncide assez exactement avec ce que nous disions ci-dessus : « *Comprendre*, dans le sens donné plus haut à ce terme, n'implique nullement la connaissance de la théorie musicale, la possibilité de classer les accords, de déceler les fautes contre les règles, etc... Suffit-il d'être un grammairien, un philologue et de connaître la signification de chaque mot employé par le poète pour comprendre tels vers de Mallarmé, de Maurice Scève, pour saisir ce qui précisément fait un tout de cette série de sons articulés? » Enfin : « Nombre de gens ne se doutent guère que l'on puisse « aimer » une œuvre d'art autrement qu'un objet usuel, qu'un entremets : non pas seulement pour l'avantage ou le plaisir qu'on en retire. Je dis « amour » dans le sens de connaissance par participation, ou de communion. L'objet d'un tel amour, c'est par excellence la personne, évidemment, mais analogiquement ce peut être aussi la création de l'artiste ; l'œuvre d'art a en effet ceci de commun avec l'être vivant qu'elle offre un visage sans équivalent et possède une valeur en soi. En tant que telle, il n'est possible de la connaître qu'érotiquement, qu'en l'aimant, en communiant à cette parole qui, dans la mesure où je l'accueille et y réponds, est un appel me concernant personnellement. »

Le livre essentiel de Boris de Schloezer, mises à part ses soixante-dix premières pages, pourrait rebuter le profane par son côté technique. Qu'il lise alors celui que vient de publier Max d'Ollone, *le Langage musical* (1). Il traite des mêmes problèmes d'une manière parfaitement accessible audit profane, et aboutit sensiblement aux mêmes conclusions. C'est un excellent guide d'initiation à l'amour de la musique, qui libérera l'amateur circonspect de certains préjugés, de certain « complexe d'infériorité » à l'égard de l'art musical et de ses spécialistes « éclairés », trop souvent esclaves et zélateurs d'une *technicité* discutable.

C'est aux mêmes que s'adresse — plus sommairement — l'ouvrage de C. Höweler, dont vient de paraître la traduction française. *Sommets de la Musique* (2) se présente sous la forme d'un petit dictionnaire encyclopédique des musiciens, de leurs œuvres et des termes usuels du langage musical. C'est un excellent aide-mémoire, et un utile instrument de travail. Par le fait même de son volume assez réduit (500 pages), cet ouvrage est forcément incomplet. Je ferai pourtant deux reproches à son auteur. Le premier, c'est de s'être trop souvent borné à une analyse *descriptive* des œuvres (exemple : pour les œuvres lyriques il

(1) Éd. La Palatine.
(2) Éd. Flammarion.

s'est contenté de donner leur « scénario » dramatique ; ainsi, celui de *Don Giovanni* occupe deux pages et demi sans un mot de commentaire sur cet authentique « sommet » de la musique). Le second, c'est d'avoir mesuré la place accordée à chaque musicien en tenant compte de l'importance *quantitative* de son œuvre plus que de sa valeur *qualitative :* consacrer trente-six pages à Beethoven ou à Wagner, si l'on n'en consacre que vingt à Bach ou à Mozart (et une et demi à Vivaldi !), c'est vraiment inverser l'ordre des valeurs ! A cela près, ce « memorandum » alphabétique est fort bien fait.

Et, tout compte fait, les mozartiens fervents — je veux dire ceux qui ont compris que Mozart *est la Musique même*, que peut-être *toute* la Musique est dans Mozart — se consoleront en lisant le très complet *Mozart* de Bernhard Paumgartner (1), ou, mieux encore, en relisant *la Lumière de Mozart* d'Adolphe Boschot (2) ou *le Don Juan de Mozart* de Pierre-Jean Jouve (3), ces deux livres-clés de la littérature mozartienne.

CLAUDE ELSEN.

LA VIE COMME ELLE VIENT

L'AMOUR DES PIERRES

Qu'on me parle de pierres et j'accours. Je parle de celles qui ne sont pas dites : précieuses, mais à mon sens les surpassent. Raisins verts? Que non. Les pierres précieuses s'achètent. Les autres on les découvre : La terre vous livre un de ses secrets, et vous le livre au cours de ce qu'elle vous donne par surcroît de plus merveilleux : la promenade. Ai-je été l'enfant amoureux de cartes et d'estampes? Sans doute. Mais surtout l'enfant aux poches pleines de cailloux miraculeux. On me tançait. On me promettait des « poches de fer », sans préciser comment une poche de fer s'ajuste à un tablier de percale, à une robe écossaise. Le retour de vacances ramenait chaque année le même drame de séparation. Les pierres d'un côté, moi de l'autre. « Tu les retrouveras l'année prochaine » disait mon père. Et j'en retrouvais d'autres... en plus !

L'âge n'a point atténué pour moi l'instinct de ramasser les pierres, et longtemps, pour cette raison, par fidélité au passé, et dédaignant je ne sais quoi de facile dans leur douceur même, j'ai préféré aux plages de sable les plages de galets, les dures plages normandes, celles de Varengeville et de Pourville, et cette pierreuse frange marine qui ourle la côte de Honfleur à Trouville. L'usure des falaises, les brèches ouvertes par la marée au flanc des coteaux,

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Plon.
(3) Éd. L. U. F.

le roulement sonore des estuaires ont jeté à mes pieds d'étranges cailloux dont il m'a plu de faire des presse-papiers et je ne sais quels fétiches, comme ces œufs translucides d'un parfait ovale dont on m'assurait (et je trouvais cela vraisemblable) qu'ils avaient été pondus par l'oiseau Roc. Je ne parlerai pas de ce travail de camée qui, usant les calcaires tendres autour d'un noyau résistant, cisèle des formes, des images, des arborescences.

Voilà pourquoi j'arrivai bonne première à l'Exposition des *Pierres Peintes et des Lithographies de Marie Laure.* Je ne sais si la curieuse ressemblance qui apparente physiquement Marie Laure à George Sand plonge des racines plus profondes qu'une superficielle analogie de traits et de coloris. C'est possible. George Sand, en tout cas, portait aux pierres un amour de naturaliste et surtout de voyante. Son cabinet de travail, à Nohant contient toute une collection de spécimens curieux ramassés dans la Vallée Noire, à Gargilesse, au bord des routes, dans les sous-bois, le long des rivières froides et secrètes dont les eaux s'ouvraient sous son beau corps surchauffé de vie, quand elle y bondissait toute vêtue au retour de ses randonnées à pied ou à cheval.

Marie Laure, penchée à son tour sur les pierres, n'a pas choisi les mieux gravées ou les plus originales, mais celles dont la surface unie se prêtait à son propre travail décoratif. Elle s'est contentée soit de leur forme ovale ou rectangulaire, soit de leur dimension, soit de leur grain, les souhaitant maniables et légères, choisissant de préférence celles dont le gris de pigeon est aussi celui des mers du Nord ; les grès polis, vaguement roses, vaguement dorés, et aussi de beaux éclats de silex, des galets en forme de médailles.

Sur ces « fonds » inattendus, les curieuses figures modelées avec une douceur qui fut celle de Christian Bérard illustrateur, apportent à qui dispose de quelque imagination, un motif de rêverie. Si c'étaient là de « purs esprits » d'essence pythagoricienne, l'image, affleurante, de créatures humaines soustraites à la vie par un maléfice et cherchant à rompre les parois de leur prison? L'art est prescience. Marie Laure dans ses recherches a perçu peut-être le frémissement d'une révélation, l'appel de l'âme, captive de la matière !

Le pays sans âme.

L'âme n'est captive de rien aux Arts Ménagers. Disons même qu'elle n'est pas, et que le cauchemar de l'immense Grand Palais vibrant de moteurs, d'ailettes, de pulsations mécaniques, est précisément de consacrer le triomphe de la matière, et de la matière mécanisée.

Un des spectacles qui frappa le plus mes regards d'enfant, fût celui — contre une surface obscure — d'un œuf dansant sur un jet d'eau. Les couleurs, les sons, les odeurs, les prestiges de ma première fête foraine, s'abolirent devant le mystère du fluide supportant le solide, devant la merveilleuse danse blanche sur fond noir, qui me parut la clef même des plus ténébreux secrets.

Les années ont passé. *L'Exposition des Arts ménagers* réveille en moi, mais sans sa flèche de poésie, la blessure des étonnements. Suis-je la seule à reculer mentalement devant cette sorcellerie du progrès, plus dangereuse que celle de la superstition, par cela même qu'elle éveille et stimule une sorte de voracité. L'affiche, si drôle, cette année, avec sa sirène difforme, jouant de sa maison comme d'un violon dont elle scie les entrailles d'un vigoureux coup d'archet, me semble particulièrement apte à traduire la vie moderne, ouverte à tous, dépouillée de toute sensibilité. Le progrès de la mécanique et de ses fées-servantes dont la plus empressée, la moins connue s'appelle électricité, je sais bien que les conditions mêmes de l'existence actuelle le justifie. Plus de service, plus de loisirs, peu de place... Si l'humain se dérobe, il faut que la matière travaille. Eh bien, voilà, je ne fais guère confiance à l'humain mais je redoute la matière, je crains Caliban déchaîné, j'ai peur de la force qui fonce, et dont les leviers de commande sont peu sûrs.

Tout çà pour une lessiveuse qui épargne à la ménagère surmenée... Je connais l'antienne. C'est vrai, la ménagère est surmenée, il convient donc de l'entourer de marmites qui cuisent au sifflet, de robinets soufflant le chaud et le froid, de balais magiques, de frigidaires capables de conserver pendant cent ans, s'il le faut, la Belle au Bois dormant, elle-même ; de cireuses ensorcelées galopant toutes seules sur les parquets, de fours électroniques. Il convient que dans sa main devenue magicienne par la force des circonstances, la manette remplace la baguette, et que d'un geste distrait, commandant à des démons momentanément domptés, mais dont elle ne sait s'ils sont bienveillants ou hostiles, elle obtienne un bain chaud, un gigot cuit à point en trente-cinq minutes, une table servie, une lessive repassée et toutes les calories nécessaires à tous les conforts, sans omettre toutefois le vide stupéfiant qui succède toujours au vœu réalisé.

Oui, épargnons, épargnons à la ménagère surmenée, à la femme qui travaille, au célibataire qui n'a ni les moyens ni même le désir de se marier, aux mères de familles, aux vieillards, les gestes inutiles, les tâches rebutantes, les difficultés matérielles, l'inconfort, mais ne leur épargnons pas l'utile douceur d'un contact avec la vie normale. Dosons la féerie. N'oublions pas l'aventure de l'apprenti sorcier.

Je ne me suis pas privée de prospections prolongées dans ce désert surpeuplé, hanté d'automates et de robots, survolé de plateaux errants (les plateaux après les soucoupes) de moulins tournant à vide, de sphères, de girations, de rotations, de monstres stylisés comme ce maître d'hôtel distributeur de bouillon, mais qui évoque en dépit de la bénignité de son emploi, l'apparence de cet autre maître d'hôtel qui du haut de la tour où le jucha Henry James, corrompt les enfants purs... De monstres comme ce lion rugissant du bonheur de manger du cirage ; comme ce cuisinier dont le regard de verre luit par moments d'un éclair terriblement humain ; comme ce petit rentier en baudruche qui se frotte le ventre avec des contorsions d'une douleur ou d'un plaisir également intolérables...

Je sais que je circule dans un monde qui eût épouvanté Swift. Un monde où les carottes râpées par un prodige dansent dans des récipients de verre contrôlés par un levier ; où les cuveaux émettent une mousse d'argent qui ne déborde jamais, mais se dégonfle et se reforme tel un bain pour une « augusta » ; où l'eau obéit aux tuyaux comme le sang au circuit des veines ; où les fers à repasser respectent le linge ; où la main d'un ange invisible guide le balai. Là, point de poussière, point de mites, point de mythes non plus, hélas. De nouvelles tours d'ivoire se dressent, dont se détournent les poètes trop pauvres pour les acquérir. Ce sont les accumulateurs qui bastionnent les perspectives de l'existence sans douleur, et balisent les voies d'accès aux produits atomisés, radarisés, stérilisés, qui nettoient, nourrissent, réparent, et répandent une étrange odeur de chambre de chauffe et de café moulu.

Des verrous géants, des brasiers froids, des flammes de mousseline peinte, des tripes de métal, des ventouses de toile, des rideaux de nylon, des bobines démesurées, des spirales, des pyramides, des cornues, des sarcophages émaillés, des gaufriers, des fours se succèdent de stand en stand, desservis par d'impeccables infirmières en blouse blanche aseptisée, ou par des gardiens vêtus avec la correction sanitaire du jeune médecin qui s'installe en province.

Un vocabulaire spécial est affecté à ces inventions diverses, qui rappelle par l'orthographe, les ellipses et l'absurde, le nom des comiques de music-hall vers 1900. Torturée, la langue française expire là en une sorte de digest. Il y a un esperanto de la casserole, un volapück de l'allume-gaz et du chauffe-eau, pardon, du gazalu et du chof'o. Les firmes elles-mêmes s'expriment au moyen d'initiales en une sorte de sabir, de pidgin qui finit par hypnotiser les foules comme les flûtes indigènes et les tamtams hypnotisent les tribus. Les visiteurs hallucinés palpent au passage des couteaux, des cubes, des tubes, posent parfois d'étranges questions, « Vous n'auriez pas des modèles de style, parce que le seul endroit où je pourrais mettre le frigidaire, c'est dans le salon? ». Mais le gros de la foule se porte sur les mixers, comme un peu plus loin il s'écrase devant la péniche de Jean Marais.

Peints par eux-mêmes.

Car un des clous de l'exposition c'est la galerie consacrée à la demeure des vedettes de la radio et de l'écran. Des antiquaires, des ensembliers ont reconstitué le décor de ces existences sacrifiées tout entières à l'honneur de nous divertir. Rien que des meubles rares, des objets exquis groupés avec le goût infaillible de l'impersonnalité. Rien que des tentures « de rêve », des tapis pour tzarines, des bibliothèques reculant les bornes de l'intellectualité. La nécessité d'un certain désordre s'étant avérée nécessaire pour dégeler quelque peu ces nobles banquises, l'élément : désordre s'introduit ça et là, servant ô combien, à ce que nous appellerons « quelque joli détail ». Une robe jetée sur un fauteuil (quel fauteuil, quelle robe) un encrier un peu de travers sur un bureau que l'inspiration bouscula, un coussin tombé (l'adorable hâte)...

Mais si les fleurs surchargées d'intentions capiteuses n'avaient, sur ces consoles de l'ennui, l'esprit de se faner, où serait sa vie? Les bouquets se fanent heureusement dans des chambres de citronnier glaciales, dans des boudoirs tapissés d'oiseaux muets, sous des girandoles parmi les boiseries filetées d'or, sur des guéridons de maréchaux, et près de somnos de sultanes. Quelque chose pourtant parvient à transparaître qui émane du charme, de l'esprit, du goût, de la vérité, de ceux qui, dépassant les exigences d'une clientèle idolâtre, réussissent à rester eux-mêmes en dépit de la renommée, en dépit des stylisations. Ce n'est pas alors une rose défaillante, un objet consciencieusement déplacé qui créent le simulacre de la vie, mais une vie réelle qui, même à distance, galvanise les simulacres.

GERMAINE BEAUMONT.

★

CORRESPONDANCE

A la suite de la publication du Journal littéraire 1950, *de Paul Léautaud, dans* la Table Ronde *de février, nous avons reçu la lettre suivante de M. Julien Benda :*

« *Le* 18 *février* 1952.

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« Dans le numéro de février 1952 de *la Table Ronde*, vous avez publié des extraits du *Journal* de M. Léautaud dans lequel celui-ci me fait tenir des propos erronés et fâcheux sur le Dr Le Savoureux.

« Je me suis si peu brouillé avec ce dernier qu'à cette époque, en septembre 1950, je lui demandais d'être le témoin à mon mariage.

« Je viens vous prier d'insérer ma rectification dans votre prochain numéro. »

D'autre part, Mme Romain Rolland nous a adressé une lettre dont voici le passage principal :

« *Le* 20 *février* 1952.

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« On m'a communiqué le texte du *Journal littéraire* de M. Léautaud, paru dans votre numéro de février. Je ne discute pas les goûts littéraires et autres de M. Léautaud. Je reconnais d'ailleurs avec lui que l'esprit de Romain Rolland « n'est pas dans ses moyens ». Mais je suis obligée de relever les inexactitudes des textes sur lesquels Léautaud bâtit son appréciation de cet esprit.

« Il dit que Fanny (que l'on m'a identifiée, mais que je ne connais nullement, — donc Léautaud se trompe déjà en disant que c'est de moi qu'elle tient ce qu'elle lui raconte) lui rapporte « des propos de Suarès et de Romain « Rolland quand ils étaient jeunes et camarades à l'École ». — « Ce qu'ils

« désiraient, souhaitaient, ambitionnaient — *c'était leur mot* — Suarès : « être un grand écrivain de génie. » Or, ce fameux « mot », qui était soi-disant *leur* mot ne l'est pas du tout. Voici le texte exact du *Journal* de Romain Rolland :

« Les trois souhaits de Suarès :
« 1° Être le grand artiste.
« 2° La grande passion partagée.
« 3° Plénitude de l'action : être pape ou empereur.

« Mes trois souhaits :

« 1° Etre le grand croyant.
« 2° Le grand amour partagé.
« 3° Indépendance absolue de vie et de pensée.

« Ce texte est tiré du *Journal* de Romain Rolland à l'École normale ; il avait vingt ans, et Suarès en avait dix-huit. Ce journal va paraître chez Albin Michel, d'ici deux ou trois mois ; ce sera le volume IV de la collection des *Cahiers* Romain Rolland.

« Donc, Romain Rolland n'a pas employé le mot « ambition », que Léautaud souligne en disant : « C'était leur mot, » et sur lequel il base un de ses jugements : « Je les juge tous les deux, Suarès et lui (R. R.), avec leurs propos sur ce qu'ils *ambitionnaient*, comme deux sots complets, deux esprits puérils et peu estimables. L'ambition est, pour moi, une chose méprisable. »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS, — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1952. 63575.

AVRIL 1952 — N° 212

LA REVUE MUSICALE

FONDÉE EN 1920 PAR HENRY PRUNIÈRES

DIRECTION ET GÉRANCE NOUVELLES - ÉDITIONS RICHARD-MASSE

Numéro spécial

L'ŒUVRE DU XX^E SIÈCLE

édité sous les auspices du

CONGRÈS POUR LA LIBERTÉ DE LA CULTURE

SOMMAIRE

- LA MULTIPLICITÉ DES LANGAGES MUSICAUX DU XX^e SIÈCLE, avec la collaboration de Nicolas Nabokov, Léonard Burkat, Yves Beaudrier, Pierre Schæffer, Fred Goldbeck.
- LES ÉCOLES NATIONALES, avec la collaboration de Henri Hell, Rollo H. Myers, Zoltan Kodaly, Francesco Malipiero, Heinrich Strobel.
- RECHERCHES STYLISTIQUES ET TECHNIQUES, avec Evelyn Reuter, Antoine Duhamel, Pierre Boulez, André Jolivet, Franck Martin, Jean Cocteau, Franck Onnen.
- LE THÉATRE LYRIQUE, avec Pierre-Jean Jouve, Virgil Thompson, Fred Goldbeck.
- LE BALLET, avec Henri Sauguet et Georges Auric.

et un

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPALES ŒUVRES DU XX^e SIÈCLE

dressé par H. L. de La Grange

Nombreuses planches en hors texte

le numéro : 1 200 fr. *chez votre libraire habituel*

ou aux ÉDITIONS RICHARD-MASSE, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VI[e]

Je soussigné (nom et prénom) _____

adresse : _____

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de _____

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A _____, *le* _____

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française.....	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger.....	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements

(1) Rayer les mentions inutilisées

Nous acceptons

Les Bons de Livres U. N. E. S. C. O.

en règlement du montant des abonnements

★

Ces bons peuvent être acquis dans les pays participant officiellement à l'application de ce système. Ils sont émis en dollars, mais sont payables en monnaie nationale au taux officiel du dollar à la date du paiement.

★

Tarifs abonnements en " Bons de livres UNESCO "
6 mois : 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.

★

Pays participants	Organismes distributeurs
ALLEMAGNE :	Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
AUTRICHE :	Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4 Vienne I.
BIRMANIE :	The Secretary, National Commission Secretariat, Government of Burma, 545-547 Merchant Street-Rangoon.
CAMBODGE :	Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, Phnom-Penh.
CEYLAN :	The Secretary, National Commission for Unesco, Ministry of Education, Colombo.
ÉGYPTE :	Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, Le Caire.
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :	Unesco Office, U. N. Building room 2201, New York 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).
INDE :	Ministry of Education, New Delhi 3.
INDONÉSIE :	Ministère de l'Éducation et de la Culture, Djalan Tjiatjap 4 Djakarta.
IRAN :	Commission national iranienne pour l'Unesco, Avenue du Musée, Téhéran.
ISRAËL :	Dr G. J. Ehrlich. Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, Harirya.
ITALIE :	Commissione nazionale d'ell'Unesco, Villa Massimo, via di Villa Massimo, Rome.
PAKISTAN :	The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, Karachi.
ROYAUME-UNI : (Colonies et Territoires sous tutelle Britannique).	Unesco Book Coupons c/o Book Tokens, ltd., 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.
SYRIE :	M. le Secrétaire de la commission nationale syrienne pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation, Damas.
THAILANDE :	Commission nationale thaïlandoise pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation, Bangkok.
UNION SUD-AFRICAINE :	The secretary, Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, Prétoria.
YOUGOSLAVIE:	M. le Secrétaire de la commission nationale de la République populaire fédérale de Yougoslavie pour l'Unesco, Moskovska 51 Belgrade.

★

Les postes de coopération scientifique de l'Unesco, vendent également des bons de livres pour les pays suivants :

Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan. Chine, Corée, Égypte, Inde, Indochine, Indonésie, Irak, Iran, Israël, Japon, Jordanie, Hachemite, Liban, Pakistan, Philippines, Syrie, Thaïlande, Turquie.

ASIE MÉRIDIONALE :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, Université de Delhi, Delhi, Inde.
ASIE ORIENTALE :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, bâtiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road: Changaï, Chine:
	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, bâtiment des Nations Unies. Padre Faura, Manille. Philippines.
ASIE SUD-ORIENTALE :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, Merdeka Selatan 2 Pav., Djakarta, Indonésie.
MOYEN-ORIENT :	Poste de coopération scientifique de l'Unesco, 8 sh. el Salamlik, Garden City, Le Caire, Égypte;
	Poste de coopération scientifique de l'Unesco. Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, Istanbul, Turquie.

ÉNIGMES DE L'HISTOIRE

GEORGES MONGRÉDIEN

LE MASQUE DE FER

Enfin, grâce à un HISTORIEN, toute la vérité sur cette fameuse énigme.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

Liberté de l'esprit

PAUL CLAUDEL — ANDRÉ MALRAUX
RAYMOND ARON — ROGER CAILLOIS
PIERRE EMMANUEL — LOUIS FISCHER
STANISLAS FUMET — PIERRE JEAN JOUVE — HENRI MONDOR — JULES MONNEROT — CHARLES MORGAN
ALBERT OLLIVIER — GAETAN PICON
DANIEL-ROPS — L. S. SENGHOR
JACQUES SOUSTELLE — LÉON WERTH
ont collaboré aux derniers numéros de

Liberté de l'esprit

Revue littéraire et politique mensuelle

Le mois politique par ANDRÉ STIBIO — **Signes des temps** par JEAN CHAUVEAU

4e année. N° 30

Directeur : **Claude Mauriac**

69, rue de l'Université — PARIS

LE NUMÉRO : **70** FRANCS

Abonnements : 1 an. Union Française : 650 fr. - Étranger : 1300 fr. - Étudiants : 400 fr.

C. C. P. PARIS 4877-98

Liberté de l'esprit

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Le chef-d'œuvre de :

MARCEL ACHARD

LE MOULIN DE LA GALETTE

Pièce en 3 actes

Un volume in-16 . . . . . 420 fr.
30 exemplaires numérotés sur alfa. . . . . 750 fr.

LR

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française

LÉLIA OU LA VIE DE GEORGE SAND

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
HACHETTE

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

GEORGES CHARENSOL
ROGER RÉGENT

Un maître du cinéma

RENÉ CLAIR

La collection **CINÉMA-TEXTES,** inaugurée par cet ouvrage, n'est pas destinée aux seuls spécialistes. Elle mettra à la disposition du public pour qui le cinéma est autre chose que le plus facile des divertissements une documentation aussi variée que possible.

Dans cette collection trouveront place aussi bien des essais que des études techniques, des monographies que des scénarios. L'ambition de cette collection sera satisfaite si elle parvient à donner une image vivante, quoique nécessairement incomplète, des recherches qui entretiennent la vie et permettent les progrès du cinéma.

Un volume in-16 avec 17 gravures hors texte .. .. 450 fr.

TROIS TÉMOIGNAGES

CAMILLE MAYRAN

LARMES ET LUMIÈRE A ORADOUR

préface de Gabriel MARCEL

Oradour demeure l'une des plus affreuses tragédies de cette guerre. Camille MAYRAN s'est penchée, en dehors de tout esprit partisan, sur les protagonistes de ce drame, sur ses victimes, dont certaines semblent y avoir trouvé l'accomplissement atroce d'un destin prédestiné : la petite Marguerite, Michel, l'institutrice Denise Bardet, l'abbé Chapelle, Odette et Émile Neumeyer, etc. Un document saisissant, une œuvre d'une haute inspiration humaine et religieuse.

Collection « *L'Épi* » *Nouvelle série.* In-16. . . 420 fr.

PLON

YVONNE PAGNIEZ

FRANÇAISES DU DÉSERT

Oasis sahariennes

Dans le désert saharien, des Françaises, médecins, infirmières, religieuses, accomplissent une œuvre admirable, dans des conditions matérielles et morales souvent très pénibles. Yvonne Pagniez, au cours d'un périple enchanté, les a approchées, a vécu près d'elles, et elle nous parle de ces « Françaises du désert » avec une sympathie et une admiration chaleureuses. Son livre est également une suite d'évocations poétiques et lyriques sur les oasis sahariennes, où se concentre une vie intense et riche en couleurs.

Mme Yvonne Pagniez s'est déjà signalée à l'attention du public lettré par ses romans *Ouessant*, *Pêcheur de goémon*, et ses récits-témoignages, sur les camps de concentration allemands, *Scènes de la vie du Bagne*, *Évasion 44* et *Ils ressusciteront d'entre les morts*. *Évasion 44* remporta le Grand Prix du Roman de l'Académie française.

In-16. . . . . 390 fr.

PLON

COMTE RICHARD COUDENHOVE-KALERGI

J'AI CHOISI L'EUROPE

traduit par A. MANSELL
et C. de HEECKEREN d'ANTHES

Avant-propos de Winston S. CHURCHILL

Fondateur du mouvement pan-européen, qui travaille depuis plus d'un quart de siècle à la réalisation des États-Unis d'Europe, le comte Coudenhove-Kalergi nous donne ici la synthèse autobiographique de son œuvre et de sa pensée. Ce livre vient heureusement compléter et éclairer les autres ouvrages du même auteur, de *Paneurope* à *L'Homme et l'État totalitaire*.

In-16. . . . . 495 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F PÉRIODIQUES

GASTON BARDET

livre le résultat de ses expériences, de ses voyages, de ses enquêtes dans

DEMAIN C'EST L'AN 2000!

Renversant les idoles modernes, Gaston Bardet confronte trois évolutions dissemblables : évolution animale, évolution humaine, évolution machinique, et en tire les leçons qui s'imposent. Après avoir ainsi défini la mission de l'Occident : la prise en charge de la souffrance des autres, il dénonce la mise au pillage des ressources planétaires, l'assassinat de la terre, l'esclavage des animaux, puis les monstres industriels concentrationnaires, les structures urbaines concentrationnaires et les mécanismes financiers concentrationnaires. Présenté comme un *livre capital* par Gabriel Marcel, cet ouvrage constitue la véritable réponse à la 25e *Heure*. Peut-on encore sauver l'Occident? Comment?

Un important chapitre de cet ouvrage a été publié dans le numéro de Mars 1950 *de la Revue* La Table Ronde

In-16. 480 fr.

PLON

DUC DE LA FORCE

de l'Académie française

LE MARÉCHAL DE LA FORCE

Un serviteur de sept rois

(1558 - 1652)

Tome II

Né sous Henri II, mort sous Louis XIV, compagnon de Henri IV, protestant rebelle et condamné à mort, puis Maréchal de France, Duc et Pair.

In-8° carré, 7 gravures et 2 cartes hors texte. 960 fr.

L'OUVRAGE CAPITAL SUR PARIS
attendu depuis 30 ans

JACQUES HILLAIRET

ÉVOCATION DU VIEUX PARIS

1 vol. in-8° carré, 592 pages. 17 plans, nomb. illustrations. 1 740 fr.

... Un fort bon ouvrage... Il faut le lire pour l'agrément de la petite histoire, et ensuite s'en servir pour la visite de Paris.

Robert COIPLET. *(Le Monde).*

Ce travail considérable, d'une grande minutie... se lit aussi avidement qu'une chronique. Il en possède la saveur et l'accent.

André BOURIN *(Les Nouvelles Littéraires).*

... Une richesse invraisemblable dans l'érudition et la documentation.

M.-Y. M. *(Miroir de l'Histoire).*

... L'œuvre la plus complète et la plus approfondie par la science et le goût de l'anecdote.

Pierre MAZARS *(Le Figaro).*

... Aucun livre n'a jamais fait montre d'une telle érudition sur ce sujet, aucun ne se lit avec plus de passion.

(Le Figaro Littéraire).

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

7, RUE BERNARD-PALISSY, PARIS-VI^e^

LITTRÉ : 17-16. — C. C. P. 180-43.

Printed in France.

PRIX DU NUMÉRO : 170 fr.

N. M. P. P.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER, Jacques DUHAMEL, Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

★

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois. 930 fr. / Un an. . 1 800 fr.	*Étranger. Union postale*	Six mois. 1 080 fr. / Un an . . 2 100 fr.

★

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh.

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195 : un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de 6 mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois : piastres 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. 1.
Abonnement de six mois, shillings : 25; un an shillings : 47,6,

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50, un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 23,10; un an, cordobas : 45,00.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misèricordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 ; un an, livres turques : 21.

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir au dos du bulletin d'abonnement.

LA REVUE MUSICALE

FONDÉE EN 1920 PAR HENRY PRUNIÈRES

GÉRANCE ET DIRECTION NOUVELLES - ÉDITIONS RICHARD-MASSE
7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS VI[e]

UN NUMÉRO CAPITAL POUR LA COMPRÉHENSION DE LA MUSIQUE DE NOTRE TEMPS!

NUMÉRO SPÉCIAL — N° 212

L'ŒUVRE DU XX[E] SIÈCLE

Exposition Internationale des Arts

SOMMAIRE

Introduction à l'Œuvre du XX[e] siècle	NICOLAS NABOKOV
L'Esprit de la Musique française	HENRI HELL
L'École anglaise	ROLLO MYERS
La Musique nouvelle en Allemagne	HEINRICH STROBEL
Le Renouveau musical italien	F. MALIPIERO
Bartok, le Folkloriste	ZOLTAN KODALY
Notes sur les perspectives du Ballet et de l'Opéra en Amérique	VIRGIL THOMSON
Boston Symphony Orchestra	LÉONARD BURKAT
Strawinsky parmi nous	FRANK ONNEN
La Collaboration « Œdipus Rex »	JEAN COCTEAU
La Musique religieuse de Francis Poulenc	HENRI HELL
A propos de musique de film	YVES BAUDRIER
L'Objet musical	PIERRE SCHAEFFER
Arnold Schoenberg, la critique et le Monde musical contemporain	ANTOINE DUHAMEL
« Wozzeck », d'Alban Berg (Acte III, scène 4)	PIERRE JEAN JOUVE
Gustave Mahler et « Le Chant de la Terre »	EVELYN REUTER
A propos de mon Concerto de violon	FRANK MARTIN
Éventuellement	PIERRE BOULEZ

Notes et 40 illustrations hors texte.

France et Union Française : 1 200 fr.

Étranger : 1 500 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. RÉSERVE

Un livre attendu par tous les lecteurs des brillantes chroniques

de

PIERRE DANINOS

SONIA, LES AUTRES ET MOI

In-16

390 fr.

Les Grandes Etudes historiques

J. LUCAS-DUBRETON

LES BORGIA

La vérité sur cette extraordinaire famille, fondée par deux papes, illustrée par un saint et dont deux membres : César et Lucrèce, se rendirent célèbres par leur vie tumultueuse.

Un volume : 650 fr.

BARTHÉLEMY
G. LACHELIER

UN FRANCAIS CHEZ LES G. I.

Un livre plein d'humour qui retrace l'histoire d'un Français, engagé dans l'Armée Américaine pendant la dernière guerre mondiale.

Un volume 500 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

LUCIEN REBATET

LES DEUX ÉTENDARDS

Le livre le plus important paru en ces dernières années.

MARCEL AYMÉ

L'éducation sentimentale des années 20.

J. GALTIER-BOISSIÈRE

C'est un roman précis et saisissant à vous souffler l'haleine.

JEAN PAULHAN

Une formidable bagarre entre l'être et le néant, entre l'homme et son dieu.

HENRI JEANSON

C'est une œuvre d'une grande importance sentimentale, mûrie dans un climat exceptionnel.

PIERRE MAC ORLAN
de l'Académie Goncourt

nrf

THIERRY MAULNIER

La Face de Méduse du COMMUNISME

•

JEANNE ET LES JUGES

Pièce précédée d'un

Procès d'Abjuration

nrf